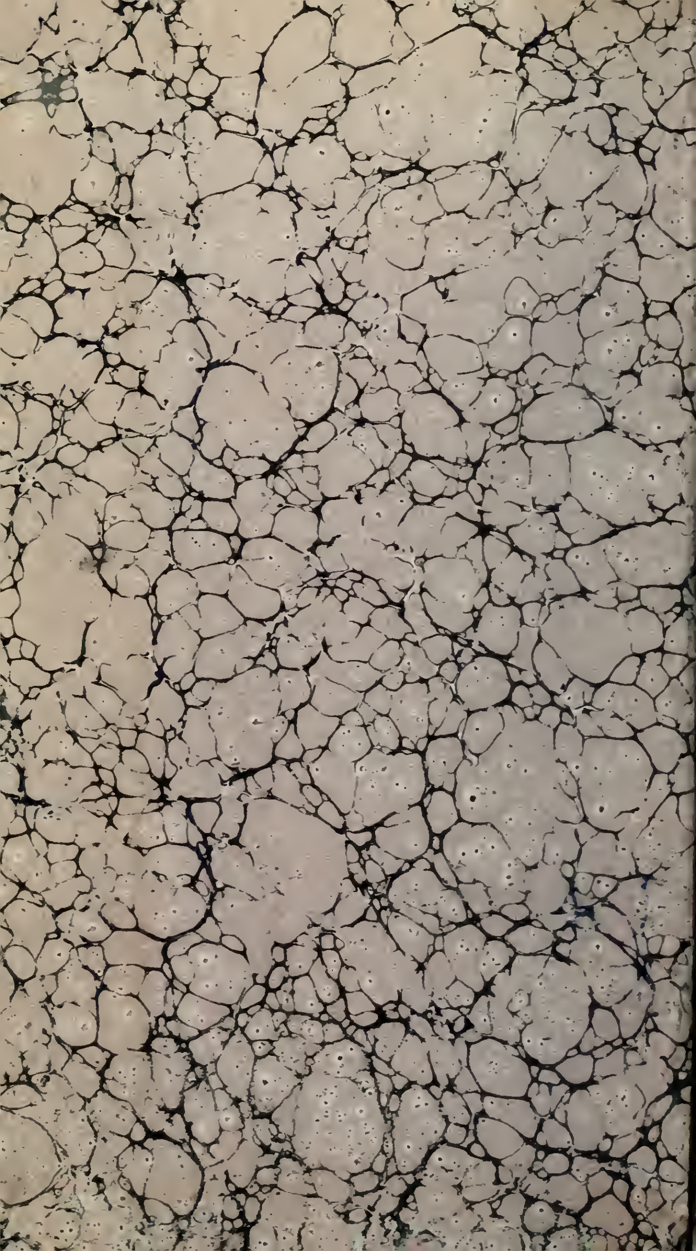
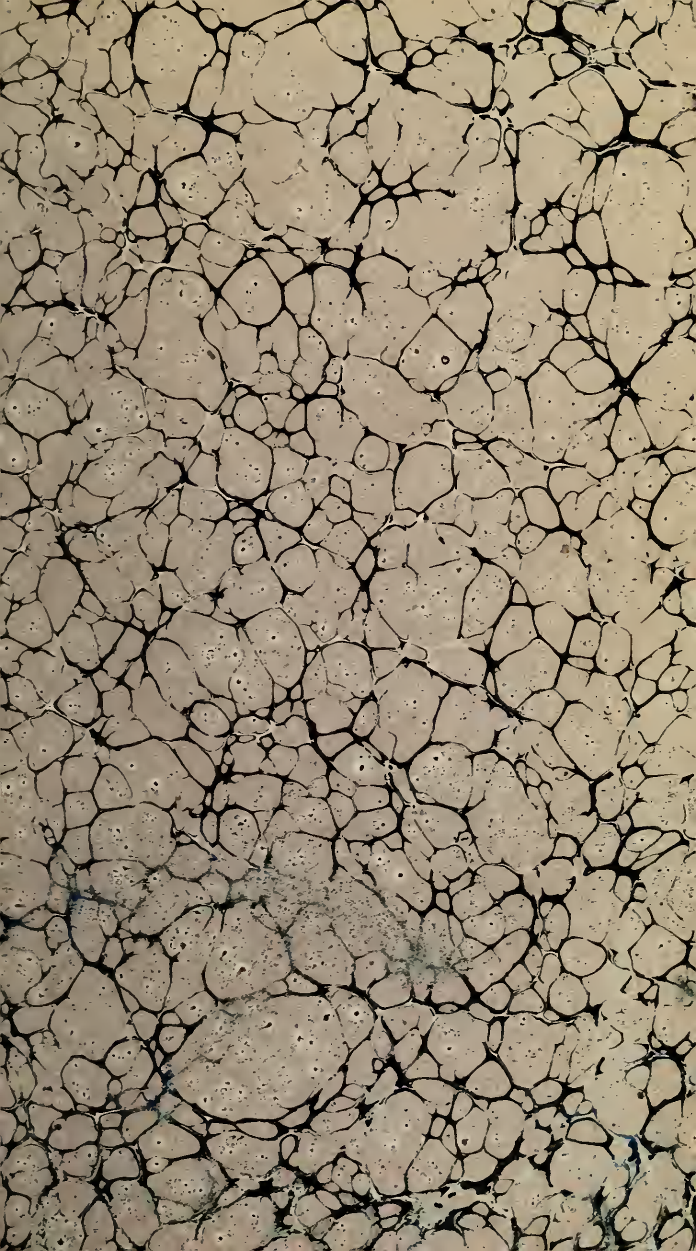








OEUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Troisième Livraison.

La première livraison des Contes Fantastiques, de E.-T. A. Hoffmann, a paru il y a deux mois ; elle contient : — le Majorat, — le Sanctus, — Salvator-Rosa, — le Violon de Crémone, — Marino Faliéri, — la Vie d'Artiste, — le Bonheur au Jeu, — le Choix d'une Fiancée, — et le Spectre Fiancé. 4 vol. in-12, papier satiné, vignettes, prix : . . . . . . 12 fr.

La seconde livraison contient : le Sablier. — La Cour d'Artus. — Don Juan. — Gluck. — Agafia. — Mademoiselle de Scudéry. — Zacharias Werner. — Maître Martin le tonnelier et ses apprentis. — L'Église des Jésuites. — Maître Floh, sept aventures. 4 vol. in-12, papier fin satiné, vignettes, prix : . . . . . 12 fr.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17

CONTES
FANTASTIQUES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

XI.



PARIS.

Eugène Renduel,

1830.

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME XI.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

LES CONTEMPLATIONS

DU CHAT MURR,

ENTREMÊLÉES ACCIDENTELLEMENT

DE LA

BIOGRAPHIE

DU MAITRE DE CHAPELLE JEAN KREISLER.

CONTES FANTASTIQUES.

TROISIÈME PARTIE.

LE MANUSCRIT DE MURR.

MOIS D'APPRENTISSAGE. — JEU SINGULIER DU HASARD.

.... Un désir vague remplit le cœur, mais à peine a-t-on atteint à ce qu'on cherchait avec la plus vive ardeur, que le désir se change en une indifférence

glaciale, on rejette ce qu'on vient d'obtenir comme un joujou usé. Mais un regret soudain suit cette précipitation; on lutte de nouveau, et la vie se passe ainsi, entre le désir et le dégoût. Tel est le chat.

Le premier devoir d'un biographe est d'être véridique, et surtout de ne pas dissimuler ses défauts. J'avouerai donc franchement, et la patte sur le cœur, que, malgré le zèle incroyable avec lequel je m'élançais vers les sciences et les lettres, le souvenir de ma tendre Mismise venait souvent interrompre mes doctes travaux. Je me disais que j'avais eu tort de l'abandonner aussi vite, que j'avais repoussé un cœur aimant, momentanément aveuglé par une erreur passagère. Plus d'une fois, au milieu des problêmes de Pythagore (car j'étudiais en ce moment les mathématiques), une jolie patte de ve-

lours vint se glisser entre moi et les lignes de l'hypothénuse : je vis devant moi la dame Mismise, son joli bonnet noir, et ses regards pétillans partant des yeux verts les plus beaux du monde. Mais tout-à-coup, lorsque mon amour s'éveillait dans toute sa force, dans toute sa fraîcheur, le séduisant fantôme disparaissait. Ces rèveries me jetèrent dans une langueur d'autant plus nuisible aux travaux de l'esprit qu'elle ne tarda pas à se changer en une paresse à laquelle je ne pus résister. Je voulus m'arracher avec force à cet état pénible, prendre une résolution prompte et aller chercher Mismise; mais j'avais à peine posé la patte sur la première marche de l'escalier qui devait me conduire aux régions supérieures qu'habitait Mismise, que la honte me saisit, je reculai, et j'allai me cacher sous le poêle.

Malgré ces peines morales, je jouissais d'un bien-être physique tout-à-fait extraordinaire. J'augmentais, sinon en science, du moins en rotondité; et je remarquai avec plaisir dans une glace, que ma figure, déjà d'une fraîcheur charmante, commençait à avoir quelque chose d'imposant. Mon maître ne tarda même pas à s'apercevoir du changement opéré dans ma manière d'être. Jadis je faisais et faisais des sauts de joie quand il me présentait un mets friand; je me roulais à ses pieds ou sautais sur ses genoux, lorsque, en se levant le matin, il me disait : —Bonjour, Murr. Maintenant je ne faisais plus rien de tout cela : je me contentais d'un léger miaou, et de ce mouvement doux et imposant que le lecteur doit connaître sous le nom de dos de chat. Je dédaignais même le jeu de l'oiseau, qui avait eu pour moi jadis tant d'attraits. La

description de ce jeu peut être fort utile aux jeunes gens de mon espèce qui s'occupent de gymnastique ou de tournois. Mon maître attachait au bout d'un long fil une ou plusieurs plumes à écrire, et les faisait sauter en les tirant à lui; caché dans un coin et saisissant le moment favorable, je m'emparais du hochet que je mettais en pièces. Ce jeu me captivait quelquefois à tel point, que je croyais tenir un véritable oiseau, et que, par cet exercice, mon physique et mon esprit acquéraient de nouvelles forces. Mais je le dédaignais maintenant, et mon maître avait beau agiter devant moi le paquet de plumes qui touchait jusqu'au coussin où je reposais nonchalamment, sans que je fisse autre chose que de lever la patte d'un air distrait. — Matou, me dit un jour mon maître, matou, tu n'es plus le même, tu deviens chaque jour plus

lourd et plus paresseux, je crois que tu dors et que tu manges trop. Ces paroles furent pour moi un trait de lumière, je n'avais jusqu'alors accusé de ma langueur que Mismise; mais je reconnus tout d'un coup, combien la vie animale avait repris ses droits, et m'avait éloigné de mes études sublimes. Parmi les divers moyens employés par la nature ou par l'art, à enchaîner la liberté morale aux caprices de ce tyran qu'on appelle le corps, je mets au premier rang, la bouillie composée de farine, de lait et de beurre, ainsi qu'un coussin large, épais et moëlleux. La servante de mon maître, faisait à merveille la bouillie dont je parle, et chaque matin elle m'en donnait deux assiétées; mais, après l'avoir mangée, les sciences me préparaient une nourriture fort sèche, et je n'étais guères plus avancé, si, les mettant de côté, je me rejetais

sur la poésie. Les œuvres les plus vantées, les tragédies les plus célèbres, ne pouvaient fixer un instant mon esprit, et, comparant leurs auteurs avec la servante de mon maître, je m'apercevais que celle-ci s'entendait beaucoup mieux que les autres à observer les gradations convenables, du doux et du fort.

Ces réflexions me conduisaient au coussin, je m'y endormais doucement, et la tendre image de Mismise m'apparaissait. Oui, sans doute, le maître avait raison, je mangeais, je dormais trop. Aussi avec quelle fermeté stoïque ne formai-je pas la résolution d'être plus tempérant à l'avenir. Mais la nature du matou est faible, les résolutions les plus énergiques, les plus sublimes, disparaissent devant l'aspect de la bouillie et du coussin rembourré. Un jour, au moment où mon maître sortait, je l'entendis dire à quelqu'un :

—Eh bien ! soit, peut-être la société parviendra-t-elle à l'égayer, mais si vous faites des sottises, si vous sautez sur les tables, ou si vous cassez quelque chose, je vous jetterai tous les deux par la croisée.

En disant ces mots il entrouvrit la porte et fit entrer quelqu'un que je reconnus avec peine pour mon ami Mucius. Ses poils ordinairement polis et luisans étaient en désordre ; Il avait les yeux enfoncés dans la tête, et ses manières qui, quoique rudes étaient ordinairement supportables, avaient maintenant une empreinte de hauteur et de brutalité.

— Eh bien ! me dit-il, on vous trouve, enfin, il faut donc vous aller chercher derrière votre maudit poêle. Mais permettez ! En disant ces mots il s'approcha d'une assiette où étaient des poissons frits que je réservais pour

mon souper, et qu'il mangea sans façon. — Dites-moi donc, me demanda-t-il tout en mangeant, où diable vous tenez-vous, pourquoi ne venez-vous plus sur les toits et partout où règne la gaîté ?

Je lui déclarai qu'ayant renoncé à l'amour de Mismise, je ne m'occupais plus que des sciences, et que j'avais renoncé à toutes les promenades. Que la société ne m'offrait aucun charme, ayant chez mon maître tout ce que le cœur peut désirer, bouillie au lait, viandes, poissons, couche moëlleuse, etc. J'ajoutai qu'une vie paisible et sans inquiétude était tout ce que pouvait désirer un matou ayant mes goûts et mes inclinations.

—Votre poisson était excellent, me dit Mucius, en s'essuyant légèrement avec sa patte recourbée, la gueule, la barbe et les oreilles, et s'asseyant auprès de

moi sur le coussin. — Il avait un goût exquis, du reste, je vous dirai, mon cher, que vous pouvez regarder comme un bonheur, que j'aie eu l'idée de vous visiter et que le maître m'ait laissé entrer sans difficulté. Vous êtes dans le plus grand danger où puisse se trouver un matou, doué d'esprit dans la tête et de vigueur dans les membres, c'est-à-dire que vous courez le risque de devenir un vilain, un abominable misanthrope. Vous prétendez que vous donnez trop de temps aux sciences pour qu'il vous en reste pour visiter les matous ; pardonnez-moi, mon frère, mais cela est faux. Vous n'avez pas du tout l'air d'un pédant, d'un chat enfoncé dans l'étude, vous êtes au contraire, rond, luisant et de bonne mine. C'est la vie heureuse et commode que vous menez, qui vous rend lourd et paresseux, vous ne seriez pas aussi

gras, si, comme moi, vous étiez obligé de vous tourmenter pour attraper quelque petit oiseau, ou voler quelques arêtes de poisson.

— Je croyais, monsieur, lui dis-je, que votre position était heureuse.

— Nous parlerons de cela une autre fois, me dit Mucius avec colère, en attendant, ne m'appelez pas monsieur, je vous en prie, mais simplement vous, jusqu'à ce que nous soyons plus liés. Vous êtes misanthrope, et vous ignorez comment.

M'étant excusé auprès de Mucius, il me dit d'un ton un peu radouci : —je vous l'ai dit, frère Murr, votre manière de vivre ne vaut rien ; il vous faut aller dans le monde.

— Dans le monde ! m'écriai-je épouvanté, frère Mucius, y pensez-vous? Avez-vous donc oublié comment j'y sautai d'une calèche anglaise, dans ce

monde! comment je fus ramené chez mon maître par Punto, et tous les dangers que je courus?

— Oui, dit Mucius, oui, voilà l'affaire, ce bon Punto, cet hypocrite achevé vous sauva parce qu'il n'avait rien de mieux à faire, en ce moment, parce que cela l'amusait. Il ne vous reconnaîtrait plus maintenant si vous le cherchiez dans ses assemblées, il vous en chasserait même, parce que vous n'êtes pas de son espèce, lui qui, au lieu de vous introduire dans le vrai monde ne vous parla que des sottes histoires des hommes. Oui, cher Murr, cet événement vous a montré un monde tout différent de celui où vous devriez être. Croyez-moi, vos études solitaires, loin de vous être utiles, ne pourront que vous nuire, car rien n'est ennuyeux comme un chat misanthrope.

J'avouai franchement à mon ami que je ne comprenais pas parfaitement la signification de misanthrope, ni son opinion à lui-même.

— Mon frère, me répondit-il d'une manière agréable, qui le rendit fort joli, et le fit ressembler enfin au Mucius que j'avais connu jadis, ô mon frère, il me serait bien difficile de vous donner ces explications. Si cependant vous voulez vous contenter d'une légère ébauche des principaux traits d'un chat misanthrope, je vous dirai.....

ONZIÈME FRAGMENT

DE MACULATURE.

.... spectacle fort singulier. La princesse était debout, au milieu de la chambre, d'une pâleur mortelle, et le regard immobile. Le prince Ignace jouant avec elle comme une marion-

nette, s'amusait à lever son bras qui retombait aussitôt qu'il l'abandonnait; il la poussait devant lui, et elle marchait, il l'arrêtait et elle se tenait immobile; il finit par la pousser sur une chaise où elle tomba et demeura assise. Le prince était tellement occupé de ce jeu, qu'il ne faisait attention à aucune des personnes qui entraient.

— Que faites-vous-là, prince? lui demanda la duchesse. A quoi il répondit en riant et se frottant les mains, que sa sœur Hedwige, devenue tout-à-fait aimable, faisait tout ce qu'il lui demandait, et avait cessé de le gronder et de le contrarier comme autrefois. Et la dessus, il recommença à donner à Hedwige, diverses positions, comme un sous-officier qui exerce un jeune soldat, et toujours plus enchanté de voir une pareille docilité.

— Voilà qui est insoutenable, dit la

duchesse, d'une voix étouffée et tremblante, et les larmes aux yeux; en même temps le médecin s'avança vers Ignace, et lui dit d'un air sec et absolu :—Finissez, prince. Il prit ensuite Hedwige dans ses bras, tira les rideaux et dit à la duchesse : — Pour le moment rien ne peut lui être aussi avantageux, que le repos le plus absolu. Je vous prie de faire sortir le prince.

Ignace écouta cette demande de fort mauvaise humeur, et se plaignit en sanglotant, que beaucoup de personnes qui étaient loin d'être princes et même nobles, se plaisaient à le contredire. Il assura qu'il voulait rester près de sa sœur, qu'il aimait mieux maintenant, disait-il, que ses plus belles tasses, et que d'ailleurs, le docteur n'avait rien à lui ordonner.

— Allez dans votre chambre, cher prince, dit la duchesse avec beaucoup

de douceur, votre sœur a besoin de repos, et après le dîner mademoiselle Julie viendra.

— Mademoiselle Julie, s'écria le prince, en riant et en sautant, ah! c'est fort bien, je lui montrerai mes nouvelles gravures, et comment, dans l'histoire du roi des eaux, je suis peint en prince des saumons, avec un grand ordre sur la poitrine. A ces mots, il baisa cérémonieusement la main de la duchesse, et présenta la sienne d'un air hautain au médecin qui le conduisit à la porte où il le laissa en faisant une légère inclination de tête.

La duchesse, accablée de douleur, tomba épuisée dans un fauteuil, cacha sa figure dans ses deux mains, et dit avec l'expression du plus profond désespoir : — Quel crime ai-je donc pu commettre, pour que le ciel me punisse si sévèrement? Mon fils est condamné

à une éternelle enfance, et maintenant Hedwige, ma chère Hedwige... Elle se tut et resta plongée dans de sombres réflexions.

Le médecin cependant avait fait prendre, avec beaucoup de peine à la princesse, quelques gouttes d'une liqueur fortifiante, et avait appelé les femmes qui emportèrent Hedwige, toujours dans le même état d'insensibilité, dans son appartement.

—Madame, dit le médecin à la duchesse, quelque étonnant, quelque affreux, que puisse paraître l'état de la princesse, je crois pouvoir assurer qu'il cessera bientôt sans laisser la moindre trace fâcheuse. Elle est atteinte de cette espèce particulière de tétanos si rare, que plus d'un médecin célèbre n'a jamais eu occasion de l'observer, et je dois m'estimer heureux... Il s'arrêta.

— Ah! oui, dit la duchesse, d'un ton amer, je reconnais là les praticiens. Ils ne craignent pas de voir les souffrances les plus intolérables, pourvu qu'elles leur fournissent des sujets d'observations.

—J'ai lu il y a peu de temps, continua le docteur, sans faire attention à ce reproche, j'ai lu dans un ouvrage de médecine, le détail d'un accident qui ressemble en tout à celui qu'éprouve la princesse. Une dame, dit l'auteur, s'était rendue de Vesoul à Besançon pour y terminer un procès. L'importance de l'affaire, l'idée que la perte de sa cause la plongerait dans une affreuse misère, la remplirent d'une inquiétude qui détermina bientôt la plus vive excitation. Elle passait les nuits sans sommeil, mangeait peu, et souvent on la voyait à l'église, tomber à genoux et prier avec une véhémence

remarquable. Le jour où son procès fut jugé, elle éprouva un accident que les personnes présentes prirent pour une attaque d'apoplexie. Les médecins la trouvèrent dans un fauteuil, sans mouvement, les yeux étincelans et levés vers le ciel, les paupières immobiles, les bras levés et les mains jointes. Sa figure autrefois pâle et décolorée, était fraîche et animée, sa respiration libre et égale, son pouls doux, lent, assez plein, et semblable à celui d'une personne endormie. Les membres étaient flexibles et se prêtaient sans résistance à toutes les positions, mais ils n'en changeaient jamais d'eux-mêmes. On tira le menton en bas, la bouche s'ouvrit et ne se referma pas; on leva un bras, puis l'autre, et ils ne retombèrent pas; on les tourna vers le dos, on les éleva au-dessus de la tête, dans une position qu'une personne en santé

n'aurait pu garder, et la malade s'y maintint. On avait beau courber et incliner son corps, il restait toujours dans le plus parfait équilibre. On la secoua, on la pinça, on posa ses pieds sur un brasier ardent; on lui cria dans l'oreille qu'elle allait gagner son procès, tout fut inutile, elle ne donna aucun signe spontané de vie. Cependant elle revint peu-à-peu à elle-même, mais ses idées étaient incohérentes. Enfin......

— Continuez, dit la duchesse, voyant que le médecin s'arrêtait, continuez, ne me cachez rien. Elle devint folle, n'est-ce pas?

—Il suffit d'ajouter, reprit le docteur, que le danger ne dura que quatre jours, et qu'à Vesoul où l'on avait ramené cette dame, elle guérit parfaitement et ne conserva pas la

moindre trace d'une maladie aussi cruelle et aussi extraordinaire.

La duchesse retomba dans ses sombres réflexions, et le médecin éunméra les moyens qu'il se proposait d'employer, et fit des dissertations savantes, comme s'il eût été en présence de plusieurs membres de la faculté.

— Mais enfin, dit la duchesse en l'interrompant, à quoi serviront ces remèdes que la science nous prodigue, si c'est la lucidité de l'esprit qui est perdue sans retonr?

Le médecin garda quelques instans le silence et dit ensuite : — L'exemple du singulier tétanos de la dame de Besançon nous prouve, madame, que la cause de sa maladie était morale. Quand elle eut repris ses sens, on commença son traitement par lui dire que son procès était gagné, et par chercher à relever son moral. Les

plus fameux médecins, du reste, conviennent que cet état peut très-souvent être produit par une vive excitation. La princesse Hedwige est irritable au plus haut degré. Il paraît donc certain que sa maladie n'a d'autre origine qu'une violente émotion. Il faut en connaître la cause pour pouvoir agir avec succès. Le prompt départ du prince Hector..... Une mère pourrait connaître cela mieux que le médecin, et indiquer à celui-ci les meilleurs remèdes pour une prompte guérison.

La duchesse se leva et dit avec froideur et fierté : — la bourgeoise elle-même cache les secrets de son cœur; les princesses d'un sang royal n'avouent leurs sentimens qu'à l'église, ou à quelques serviteurs de confiance, parmi lesquels le médecin ne peut être compté.

—Comment! s'écria le docteur avec vivacité, qui peut séparer aussi sévè-

rement le physique du moral? Le médecin est un second confesseur; il doit lui être permis de visiter les plus cachés replis de l'âme, si l'on ne veut qu'il commette à chaque instant des erreurs. Songez, madame, à l'histoire de ce prince malade qui.....

—C'en est assez, dit la duchesse presque indignée, on ne me poussera jamais à commettre une inconvenance, d'autant plus que je ne crois pas qu'une inconvenance dans l'idée, ou même dans le sentiment, ait pu causer la maladie de ma fille. Elle sortit à ces mots, laissant le médecin au milieu de la chambre.

— Singulière femme que cette duchesse, dit celui-ci en lui-même, elle croit et voudrait persuader aux autres que le ciment, dont la nature se sert pour réunir l'âme au corps, est d'une espèce différente chez les personnes du

sang royal et chez nous, pauvres mortels d'extraction bourgeoise. Selon elle, on a tort de croire que la princesse a un cœur. Ainsi, un courtisan espagnol refusait le présent de bas de soie que de bons Flamands offraient à sa reine, parce qu'il était indiscret, disait-il, de supposer qu'une souveraine d'Espagne eût des pieds comme les autres femmes. Je gagerais cependant que c'est dans le cœur, foyer de tous les maux qui accablent les femmes, qu'il faut chercher la cause de cette horrible maladie nerveuse dont souffre la princesse.

Le docteur se rappela le prompt départ du prince Hector, l'irritabilité de la princesse, et il en conclut qu'une querelle amoureuse avait blessé Hedwige au point de la rendre malade. On verra si ces conclusions étaient fondées ou non; mais il est probable que la duchesse, partageant cette manière

de voir, trouvait toutes les recherches, toutes les questions à cet égard inconvenantes, parce que les cours en général, rejettent comme indécent et ignoble tout ce qui ressemble à un sentiment profond.

La duchesse ne manquait ni d'âme ni de cœur, mais ce monstre, moitié ridicule, moitié affreux, auquel on a donné le nom d'étiquette, s'était posé comme un cauchemar sur sa poitrine, et empêchait que le moindre soupir, le plus léger signe de vie intérieure pussent en sortir. Elle parvint donc à supporter des scènes semblables à celle qui venait de se passer entre le prince Ignace et sa sœur, et à renvoyer froidement ceux qui ne demandaient qu'à secourir Hedwige.

Tandis que cela se passait au château, plusieurs évènemens dignes d'être racontés avaient eu lieu dans le parc.

Sous le bosquet à gauche de l'entrée, le gros maître des cérémonies prenait dans sa poche une petite tabatière en or, l'essuyait avec la manche de son habit, et après y avoir pris une prise, la présentait au premier chambellan du duc en lui disant : — Très-respectable ami, je sais que vous aimez ces petits objets, recevez donc cette tabatière comme un témoignage de ma bienveillance sur laquelle vous pouvez toujours compter. Mais dites-moi, mon cher, quelle a été la cause de cette singulière promenade?

— Recevez mes très-humbles remercîmens, dit le valet de chambre, en mettant la tabatière dans sa poche. Ensuite il toussa, et continua ainsi : — Je puis vous assurer, très-gracieuse excellence, que le très-gracieux seigneur est fort alarmé depuis que la très-gracieuse princesse Hedwige a perdu, on

ne sait comment, l'usage de ses sens. Aujourd'hui, il s'est tenu pendant plus d'une demi-heure, debout devant la croisée, frappant un carreau, avec la main droite, de manière à tout ébranler; mais ce n'était que des marches fort jolies et fort gaies, comme le disait feu mon beau-frère le trompette de la cour. Votre excellence sait que feu mon beau-frère, le trompette de la cour, était un homme fort habile.

— Je sais tout cela, dit le maître des cérémonies impatienté. Je sais que feu monsieur votre beau-frère était un homme fort habile, mais que fit, que dit son altesse, après avoir daigné battre ces marches sur les vitres?

—Ce qu'elle fit, dit le valet de chambre, ma foi pas grand chose; son altesse se retourna, me regarda fixement avec des yeux étincelans, tira la sonnette d'une manière épouvantable et

cria en même temps : François, François ! — Altesse, me voilà, lui dis-je. Mais le gracieux seigneur me répondit d'un ton de colère : — Imbécille, pourquoi ne pas le dire plutôt? Mon habit de promenade. Je le lui présentai, et son altesse daigna mettre sa redingote de taffetas vert sans décoration et se rendit dans le parc, en me défendant de la suivre. Il faut pourtant, me dis-je, savoir où est monseigneur, dans le cas où un malheur..... Enfin je le suivis de loin, et je vis que son excellence se rendait à la hutte du pêcheur.

— Chez maître Abraham? s'écria le maître des cérémonies avec étonnement.

— Comme vous le dites, reprit le valet de chambre d'un air mystérieux.

— Dans la hutte du pêcheur? répéta le maître des cérémonies. Jamais son

altesse n'a été voir le maître Abraham dans la hutte du pêcheur....

Un silence imposant suivit ces mots. Enfin le maître des cérémonies demanda : — Et du reste, son altesse ne dit rien du tout?

— Rien du tout, répondit le valet avec importance. Mais, continua-t-il avec finesse, une croisée de la hutte du pêcheur donne sur le plus épais de la forêt, et il y a là un enfoncement d'où l'on entend chaque mot qui se dit dans la maisonnette. On pourrait...

— Ah! si vous vouliez? s'écria le maître des cérémonies, transporté.

— Je le ferai, répondit le valet, et il s'en alla doucement; mais en sortant du bosquet, il vit le duc qui retournait au château et passa si près de lui, qu'il recula dans un respectueux effroi.

— Dormez bien, cria le prince, et

il s'éloigna avec le valet de chambre qui le suivit.

Le maître des cérémonies resta ébahi. — Hutte du pêcheur, — maître Abraham, — dormez bien, murmura-t-il; et il résolut aussitôt d'aller chez le grand chancelier pour se concerter avec lui sur cet événement extraordinaire et conjecturer, s'il était possible, ce qui devait en résulter à la cour.

Maître Abraham avait accompagné le duc jusqu'au bosquet où se trouvaient le maître des cérémonies et le valet de chambre. Là, il avait reçu ordre de rentrer chez lui, parce que le duc avait désiré que, des croisées du château, on ne le vît pas en sa compagnie. Le lecteur a déjà vu à quel point le duc avait réussi à cacher sa visite. Mais outre le valet de chambre, une autre personne encore l'avait observé à son insu.

Maître Abraham était presque rendu à son habitation, quand la conseillère Benzon sortit des allées qui commençaient à s'obscurcir.

— Eh bien ! cria-t-elle, le duc a cherché des conseils auprès de vous, en effet, vous êtes le vrai soutien de la maison ducale, vous communiquez votre sagesse au père et au fils, et si le bon conseil est cher ou hors de prix...

— Alors, interrompit maître Abraham, il y a une conseillère qui est la véritable étoile dont l'éclat répand ici toute la vérité, et sous l'influence de laquelle se trouve un pauvre facteur qui ne veut que finir tranquillement sa vie.

— Ne plaisantez pas aussi amèrement, maître Abraham, une étoile qui a brillé peut pâlir en s'éloignant de notre horizon, et disparaître enfin tout-

à-fait. Les événemens les plus bizarres paraissent vouloir se croiser dans cette famille solitaire qu'une petite ville et une douzaine d'autres personnes se plaisent à appeler une cour. Le prompt départ de cet époux tant désiré, l'état effroyable d'Hedwige, auraient dû navrer de douleur le cœur du duc, s'il n'était pas tout-à-fait insensible.

— Vous n'avez pas toujours été de cette opinion, dit le maître Abraham.

— Je ne vous comprends pas, reprit madame Benzon d'un ton de mépris.

Le duc Irénéus, entraîné par la confiance que le maître Abraham lui inspirait, et par la supériorité intellectuelle qu'il était forcé de reconnaître en lui, avait mis de côté toutes les considérations ducales, et lui avait montré son cœur à découvert. D'un autre côté, madame Benzon n'avait pu

lui arracher une réponse sur les derniers événemens. Le maître le savait, et aussi, il trouvait la susceptibilité de la conseillère fort naturelle, quoiqu'il s'étonnât que, froide et dissimulée comme elle l'était, elle ne sût pas mieux la dissimuler. La conseillère de son côté, était profondément blessée de voir le monopole de tutelle qu'elle exerçait sur le prince, ébranlé dans un moment aussi critique et aussi important. Par certaines raisons qui, peut-être, se développeront plus tard, le mariage d'Hedwige et du prince Hector était le vœu le plus ardent de son cœur. Il s'agissait de ce mariage, et elle devait craindre dans cette affaire l'intervention de toute autre personne. D'ailleurs elle se vit pour la première fois entourée de secrets impénétrables; pour la première fois, le duc se taisait en sa présence. Pouvait-on la

blesser plus cruellement, elle qui était habituée à diriger tous les ressorts de cette cour imaginaire?

Maître Abraham savait parfaitement qu'un calme imperturbable est ce qu'il y a de mieux à opposer à une femme irritée. Aussi il ne dit mot, et marcha silencieusement à côté de madame Benzon qui, d'un air distrait, se tourna vers le pont que le lecteur connaît déjà. S'appuyant sur le parapet, elle contempla la forêt que le soleil dorait de ses derniers regards.

—Quelle belle soirée, dit-elle sans se retourner.

—Aussi belle, aussi calme qu'une âme sans remords et sans inquiétude, répondit maître Abraham.

—Vous ne sauriez m'en vouloir, continua la conseillère, si je suis douloureusement affectée de voir que tout d'un coup le duc vous choisit pour

confident, ne consulte que vous, dans une affaire sur laquelle une femme qui connaît le monde saurait bien mieux l'éclairer. Mais cette petite susceptibilité que je ne pouvais dissimuler est maintenant entièrement dissipée, et je suis tout-à-fait calmée. Le duc aurait dû me dire lui-même ce que j'ai appris par une autre voie, mais je ne puis que vous louer de ce que vous lui avez répondu, car sachez que j'ai entendu chaque mot de votre conversation.

A ces mots maître Abraham se sentit pénétré d'un sentiment mêlé d'une ironie amère et d'un profond mépris. Ainsi que le valet de chambre du duc, il s'était aperçu que de derrière les buissons plantés près de la croisée, on pouvait entendre tout ce qui se disait dans la maisonnette, mais par un arrangement acoustique, il était

parvenu à reduire la conversation à un son qui ne laissait parvenir au curieux qu'un bruit confus, et ne lui permettait pas de distinguer un seul mot. Il souriait donc intérieurement de pitié, en voyant que madame Benzon se servait d'un tel subterfuge pour découvrir des secrets que le duc seul pouvait connaître, et qu'il n'avait pas même confiés à maître Abraham, car on saura plus tard ce qu'il lui avait dit dans la hutte du pêcheur.

— Oh ! grâcieuse dame, s'écria-t-il, c'est le génie féminin, entreprenant et actif, qui conduisit vos pas vers la maisonnette. J'allais vous raconter tout au long ce que le duc vient de me confier; mais cette explication devient désormais inutile, puisque déjà vous savez tout.

Il avait si bien su prendre le ton d'une aimable cordialité, que madame

Benzon, malgré toute sa dignité, sa sagacité, ne put deviner si on la mystifiait ou non, et l'embarras où elle se trouva fit rompre tous les fils dont elle aurait pu se servir pour tendre un nœud coulant au maître. Cherchant donc vainement des paroles, elle resta comme enchantée sur le pont, et regarda le lac.

Le maître jouit un instant de cet embarras; mais bientôt sa pensée se reporta aux événemens de la journée, et comme il savait que Kreisler y avait été pour beaucoup, une profonde douleur le saisit, et ces mots : Pauvre Jean! s'échappèrent involontairement de ses lèvres.

Madame Benzon se tourna brusquement vers lui et lui dit avec véhémence : —Vous n'êtes pas assez fou, j'espère, pour croire à la mort de Kreisler. Que signifie, dites-moi, un cha-

peau ensanglanté? Quelle raison aurait pu le pousser à l'affreuse résolution de se suicider? D'ailleurs on eût retrouvé son cadavre.

Le maître ne fut pas peu étonné d'entendre parler de suicide au sujet d'un événement qui pouvait faire naître toute autre espèce de soupçon; mais avant qu'il eût pu répondre, la conseillère continua : — Je suis heureuse que ce malheureux soit parti. Il ne portait que le désordre partout où il se présentait. Ses manières passionnées, son aigreur, car on ne peut nommer autrement son esprit tant vanté, se communiquent à tout ce qu'il l'entoure. Si le mépris ironique pour tous les liens sociaux, si l'opposition à toutes les formes reçues prouvent la supériorité d'esprit, nous devons fléchir le genou devant ce maître de chapelle. Mais cependant, qu'il nous laisse en repos,

qu'il ne cherche pas à détruire tout ce qui est admis comme capable d'assurer le bonheur et d'affermir la tranquillité. Ainsi, le ciel soit loué de son départ, j'espère bien ne le revoir jamais.

— Et cependant, madame, dit le maître avec douceur, vous avez été autrefois l'amie de Jean, vous vous êtes occupée de lui dans un moment fort critique, et vous l'avez ramené dans le bon chemin, dont il n'avait été écarté que par ces rapports sociaux que vous défendez avec tant de chaleur. Quel reproche peut-on lui adresser? Quel défaut lui a-t-on découvert? doit-on le haïr, parce que dans les premiers momens de son existence, la vie se présenta à lui en ennemie, parce que le crime le menaça, parce que... un bandit italien le guetta?

La conseillère fut visiblement affectée par ces mots. —Quelle idée in-

fernale, dit-elle, cachez-vous dans votre cœur? Du reste, si Kreisler avait péri de cette manière, on n'eût fait que venger la femme dont il avait fait le malheur; car c'est à lui seul que j'attribue l'état horrible où se trouve la princesse; il a tendu dans son cœur, des cordes avec tant de force qu'elles ont fini par se briser.

— Dans ce cas, dit maître Abraham avec malignité, le seigneur Italien est un homme prompt dans ses résolutions, qui emploie la vengeance avant l'offense. Puisque vous avez entendu ma conversation avec le duc, vous savez, madame, qu'Hedwige resta privée de connaissance, au moment où l'on entendit le coup dans la forêt.

— En effet, reprit madame Benzon, il faudra bientôt croire à toutes ces histoires chimériques qu'on nous donne maintenant, à des rapports sym-

pathiques, etc... Mais, je le répète, heureusement il est parti, l'état de la princesse peut et doit changer, puisque le sort a chassé celui qui troublait notre repos. — Elle s'arrêta, mais le maître sentit redoubler sa colère qu'il n'avait contenue qu'avec peine. Qu'avez-vous tous contre ce Jean, s'écria-t-il avec véhémence? quel mal vous a-t-il fait pour lui refuser tout asile sur cette terre? Je le sais et je vais vous le dire : — Kreisler ne porte pas vos couleurs, il ne comprend pas vos phrases, le siège que vous lui présentez pour qu'il prenne place parmi vous, est trop petit pour lui. Il ne veut pas reconnaître l'éternité des conventions que vous avez faites sur la forme de la vie, il croit même qu'une erreur singulière ne vous permet pas de voir la véritable vie, et que la solennité avec laquelle vous croyez régner sur un

empire que vous ne connaissez même pas, est quelque chose de fort comique. Voilà ce que vous appelez aigreur. Vous ne voulez pas de Kreisler parce que le sentiment de cette supériorité que vous êtes forcées de reconnaître en lui vous blesse, parce que vous le craignez, lui qui s'occupe de choses trop sublimes pour qu'elles puissent entrer dans votre cercle rétréci.

— Maître Abraham, dit madame Benzon d'une voix étouffée, le zèle avec lequel tu défends ton ami te pousse trop loin. Tu voulais me blesser, eh bien, tu as réussi, car tu as réveillé en moi des souvenirs depuis longtemps endormis. Sais-tu, si je n'ai pas trouvé, dans ces liens sociaux que Kreisler méprise, le repos et la consolation? Ne penses-tu pas, ô vieillard, toi qui as éprouvé plus d'un chagrin, qu'il est dangereux de vouloir se mettre au-

dessus de ces liens. Je sais que Kreisler m'accuse de froideur et d'insensibilité, et tu me répètes ce jugement. Mais avez-vous pénétré cette glace qui, depuis long-temps, entoure ma poitrine comme un bouclier. Notre être entier se forme et se développe au moment d'un premier amour. Si le sort veut que ce moment soit manqué, la vie entière de la femme est sans intérêt et sans but, mais si elle a été douée par la nature d'une force intellectuelle supérieure, les rapports de la vie ordinaire la consolent et la soutiennent. Je puis te le dire, vieillard, quand arriva le moment où je vis celui qui m'enflamma de l'amour le plus brûlant dont le cœur soit susceptible, j'étais déjà à l'autel, avec ce Benzon, qui eut toutes les qualités d'un époux, et dont la complète nullité ne me laissait rien à désirer de

tout ce qui pouvait me faire passer une vie calme et tranquille. Ni plaintes ni reproches ne m'échappèrent jamais, et je me renfermai dans le cercle ordinaire de la vie. Mais si, dans ce cercle même, plusieurs choses m'entraînèrent en erreur, si je ne puis excuser ce qui ne paraît coupable que par l'entraînement du moment, j'en appelle pour mon pardon à elles qui, comme moi, ont passé par la lutte douloureuse qui se termine par la renonciation à un bonheur suprême, ce bonheur ne fût-il qu'un rêve. Je fis plus tard la connaissance du duc Irénéus. Mais je me tais sur ce qui s'est passé depuis long-temps, et ne veux parler que du présent. Je t'ai permis de jeter un regard dans mon cœur; tu sais maintenant pourquoi je dois craindre le mélange de tout principe étranger. Mon sort m'apparaît comme

un spectre hideux, et me prescrit de sauver ceux qui me sont chers des maux que j'ai soufferts. Mes plans sont dressés pour cet effet. Maître Abraham, si vous voulez lutter avec moi, craignez que je ne déjoue tout ce que vous pourrez faire.

—Femme infortunée! s'écria Abraham.

—Vous m'appelez infortunée, moi qui ai su lutter contre un sort ennemi et obtenir le repos et la satisfaction, quand tout paraissait perdu sans retour.

—Femme infortunée, répéta le maître Abraham, d'un ton de voix qui trahissait son émotion, tu crois avoir obtenu le repos et la tranquillité, et tu ne vois pas que le désespoir, semblable à un volcan, a rejeté toutes les flammes de ton cœur, et tu prends la cendre morte, qui ne portera jamais

ni fleurs ni verdure, pour le riche champ de la vie qui doit te donner des fruits. Tu veux élever un édifice artificiel sur un fondement miné par la foudre, et tu ne crains pas sa chute, au moment où des bouquets et des rubans annonceront, sur le faîte, le triomphe de l'architecte. Julie, — Hedwige, — je sais que c'est pour elles que tu formes ces projets. Malheureuse femme, prends garde que ce sentiment affreux, que cette aigreur dont tu accuses à tort mon ami, ne s'élèvent pas de ton propre cœur, et que tes sages projets ne soient autre chose que la résistance à un bonheur dont tu n'as jamais joui et que tu refuses maintenant à ceux que tu aimes. Je connais plus, que tu ne crois, et tes projets et ces liens de la vie tant vantés, qui devaient te donner le repos, et

qui ne te conduisirent qu'à une honte coupable.

Un cri étouffé, que madame Benzon poussa à ces derniers mots, trahit son profond saisissement. Le maître s'arrêta, mais voyant que la conseillère restait immobile et muette, il continua avec calme : — Je ne me sens disposé à rien moins qu'à une lutte contre vous, madame, mais pour en revenir à mes torts dont vous parlez, vous savez fort bien que depuis que ma fille invisible m'a quitté... En ce moment le souvenir de Chiara perdue, s'éleva dans le cœur du maître avec une force inusitée, il crut la voir dans un sombre lointain, il crut entendre sa douce voix. O Chiara, ma Chiara, s'écria-t-il, avec un douloureux attendrissement!

—Qu'avez-vous? dit madame Benzon en se retournant brusquement, quel

nom prononciez-vous là? Encore une fois, laissez le passé, ne me jugez pas d'après ces singulières opinions de la vie que vous partagez avec Kreisler, promettez-moi de ne pas abuser de la confiance que le duc Irénéus vous a accordée, et de ne pas combattre mes projets.

Le maître était tellement occupé du souvenir douloureux de sa Chiara, qu'il entendait à peine ce que lui disait la conseillère, et qu'il ne lui répondait que par monosyllabes.

—Ne me refusez pas, maître Abraham, lui répéta-t-elle; vous connaissez, en effet, à ce qu'il paraît, plus de secrets que je ne le pensais; mais je puis aussi connaître quelque chose qui vous intéresse peut-être vivement, et vous rendre un service auquel vous êtes loin de penser. Chiara, disiez-vous, avec une expression de douleur qui... Un grand

bruit, qu'on entendit du côté du château, interrompit la conseillère. Le maître Abraham revint de sa rêverie. Le bruit...

LE MANUSCRIT DE MURR.

......t'en dire ce qui suit : Un chat misanthrope, quelque altéré qu'il soit, commencera toujours par lécher le lait sur le bord de l'assiette, pour ne salir ni sa gueule, ni sa barbe, et rester

dans les convenances qui lui paraissent beaucoup plus importantes que la soif. Si tu vas lui rendre visite, il t'offrira tout ce qu'il possède; mais, à ton départ, tout en t'assurant de son amitié, il mangera seul et en cachette toutes les friandises dont il t'aura parlé. Un chat misanthrope sait trouver, au grenier, dans la cave et partout ailleurs, la place la meilleure et la plus commode, où il s'étend tout à son aise. Il parle beaucoup de ses bonnes qualités, explique très-longuement comment il s'est procuré une excellente situation, et comment il se propose de l'améliorer. Mais si tu veux à ton tour parler de toi et de ton sort moins heureux, il fermera les yeux, couchera les oreilles et fera semblant de dormir. Un chat misanthrope lèche souvent sa fourrure pour la rendre plus luisante, et même, à la chasse aux souris, il ne

passera jamais sur un endroit mouillé, sans secouer ses pattes à chaque pas, dût-il perdre son gibier, pour paraître, dans toutes les circonstances de la vie, propre, rangé et bien mis. Un chat misanthrope craint et fuit le danger. Si tu t'y trouves, et que tu lui demandes du secours, il sera au désespoir de ce qu'en ce moment, sa position ne lui permet pas de te secourir. En général, tout ce qu'un chat misanthrope dit ou fait est toujours subordonné à mille considérations; il fera, par exemple, des politesses au petit épagneul qui lui a mordu la queue, pour ne pas se brouiller avec le chien de garde dont il a su obtenir la protection, et il profitera d'un guet-à-pens, pour arracher un œil au même épagneul. Le lendemain, il plaindra ce cher ami de tout son cœur, et jurera avec lui, contre la méchanceté des ennemis cachés. Voilà, mon

cher ami Murr, le caractère d'un chat misanthrope, et c'est celui que vous avez adopté. Si je vous dis maintenant qu'un véritable chat est franc, honnête, généreux, toujours prêt à secourir son ami, ne connaissant d'autres considérations que celles qui s'accordent avec l'honneur, et un sens droit, qu'il est, en en mot, l'antipode du chat misanthrope, vous n'hésiterez pas, je l'espère, à sortir de l'état de misanthropie, pour entrer dans celui du brave et véritable chat.

Je sentis vivement la vérité de ces paroles de Mucius, et je reconnus que, jusqu'alors, je n'avais ignoré que le nom de misanthrope et non la chose, puisque j'avais déjà vu et cordialement méprisé beaucoup de misanthropes, c'est-à-dire de misérables coquins de chats. Je n'en sentis que plus douloureusement l'erreur par laquelle

j'aurais pu être compté parmi ces gens méprisables, et je résolus de suivre en tout les conseils de Mucius. Content de mes dispositions et de ma conduite, Mucius me déclara qu'il était décidé à m'initier, dès la nuit suivante, aux principes des véritables chats, et m'engagea à me trouver vers minuit sur le toit, d'où il me conduirait à une fête que donnait un chat sénior*, le matou Puff.

Mon maître entra en ce moment. Je sautai, comme à mon ordinaire au-devant de lui, je me frottai contre ses genoux, je me roulai sur le parquet pour lui témoigner ma satisfaction, et Mucius, de son côté, le regarda avec de grands yeux brillans de joie. Après que le maître m'eut un peu gratté la tête et le cou, il regarda dans la cham-

* Le sénior est un étudiant qui exerce une sorte de dignite parmi ses camarades d'université.

bre, et trouvant tout en ordre, il dit : — Voilà qui est bien, votre conversation a été paisible, comme il convient à des gens raisonnables. Cela mérite une récompense.

Il ouvrit la porte qui conduisait à la cuisine, et, devinant ses intentions bienveillantes, nous le suivîmes en poussant un miaou gai et amical. Il ouvrit en effet le buffet, et en tira les os et les restes de deux petits poulets qu'il avait mangés la veille. On sait que mon espèce compte les os de poulet au rang des friandises les plus exquises. Aussi Mucius donna à sa queue les mouvemens les plus souples, et ronfla de toute sa force, quand le maître posa l'assiette par terre. Me rappelant le misanthrope, je donnai à Mucius les meilleurs morceaux, les cous, les ventres, les croupions, et je me contentai des os des cuisses et des ailes. Lorsque

ce plat fut fini, je voulus demander à Mucius si on pouvait lui offrir une tasse de lait, mais ayant toujours le misanthrope devant les yeux, je n'en fis rien, je me contentai de tirer la tasse de dessous la commode, et j'invitai Mucius à me faire raison. Il la vida tout entière, et me dit ensuite, en me serrant la patte et la larme à l'œil: — Mon ami, vous vivez comme un vrai Lucullus, mais je connais votre cœur loyal et généreux, vous m'avez prouvé que les plaisirs du monde ne vous rendront jamais misanthrope. Je vous remercie, je vous remercie de tout mon cœur.

Nous nous dîmes adieu, et Mucius, sans doute, pour cacher le profond attendrissement qui lui faisait verser des larmes, fit un bond, par la croisée ouverte, sur le bord du toit voisin. Étonné de ce coup hardi, je remerciai

la nature qui a doué mon espèce d'une souplesse qui n'a besoin ni de bâton à sauter ni de mât de cocagne.

Du reste, Mucius me prouvait que souvent, sous un extérieur rude et repoussant, se dérobe un cœur délicat et sensible. Je rentrai dans la chambre de mon maître et me cachai sous le poêle. Là, dans la solitude, je réfléchis à mon existence actuelle, à mes dispositions, à mes actions, et je fus effrayé à l'idée du précipice dans lequel j'avais été près de tomber. Mucius, malgré sa peau rude et mal peignée, m'apparut comme un ange sauveur. J'allais entrer dans un monde nouveau, le vide de mon cœur allait être rempli, une attente vive et inquiète m'agitait.

Minuit était encore bien loin, lorsque je demandai à mon maître de sortir. — Volontiers, me dit-il, en ou-

vrant la porte, très-volontiers, Murr; va, retourne dans le monde et parmi les matous. Peut-être trouveras-tu quelques jeunes chats qui voudront jouer avec toi.

Après avoir attendu jusqu'à minuit, je vis arriver mon ami Mucius, qui, après m'avoir fait traverser plusieurs toits, s'arrêta sur une terrasse à l'italienne, où nous fûmes reçus par dix jeunes chats fort beaux, mais tous vêtus aussi négligemment et aussi bizarrement que Mucius. Celui-ci me présenta à ses amis, fit l'éloge de mes qualités, de mon cœur, raconta que je l'avais régalé de poissons grillés, d'os de poulets et de lait, et finit par dire que je désirais être reçu dans la société. Tous y consentirent avec plaisir.

Vinrent ensuite diverses cérémonies dont je ne parlerai pas, parce que le

lecteur pourrait croire que je suis entré dans un ordre secret, et je puis protester qu'il n'en est rien, et qu'il n'était question ni de statuts, ni de signes mystérieux. L'association se fondait simplement sur la similitude des opinions, car nous reconnûmes bientôt que chacun de nous préférait le lait à l'eau, le rôti au pain. Après les cérémonies d'usage, je reçus à la ronde le baiser fraternel et le serrement de pattes. Nous prîmes ensuite place à un repas frugal, mais gai, que Mucius termina par un excellent punch de chat. Si quelque gourmet désirait connaître cette boisson, j'aurais le regret de ne pouvoir en donner la recette. Mais je puis dire que la douceur et la force qu'on y remarque à la fois, sont produites par une bonne partie de jus de hareng.

D'une voix retentissante sur le toit,

Puff entonna la belle chanson : — *Gaudeamus igitur.* Pénétré de bonheur, j'étais, pour ainsi dire, hors de moi, et je repoussais bien loin la sombre idée du *tumulus*, qu'un sort ennemi accorde si rarement à mon espèce, au sein d'une terre tranquille.

On chanta plusieurs autres chansons, telles que : — *Laissez dire les politiques*, etc. Ensuite Puff, frappant d'une patte imposante sur la table, annonça qu'il était temps de commencer la vraie chanson de réception : — *Ecce quam bonum*, et l'entonna aussitôt. C'était la première fois que j'entendais ce chant dont les paroles sont aussi profondément pensées, que l'harmonie en est mystérieuse et touchante. L'auteur n'en est pas connu et quelques personnes l'attribuent au grand Handel, tandis que d'autres prétendent qu'il existait long-temps avant

lui, puisqu'on le chantait, selon la chronique de Wittemberg, dans le temps où le prince Hamlet était encore renard. Quoi qu'il en soit, ce morceau n'en est pas moins admirable, surtout par la manière dont les solos, placés entre les chœurs, facilitent le chanteur à adapter les variations les plus agréables. Tous les convives furent obligés à la ronde, de chanter leur impromptu; déjà Mucius placé à côté de moi, s'était acquitté de cette tâche, et mon tour était venu. Tout ce que j'avais entendu jusqu'alors, différait tellement de ma poésie habituelle, que je tremblai de manquer le ton et la teinte de l'ensemble, et je restai muet. Déjà quelques convives, en levant leurs verres, criaient : *Propouna*. Me faisant enfin violence, je chantai :

« Patte dans patte et cœur contre

cœur, rien ne peut nous troubler. En véritables chats, combattre les chats misanthropes, tel est notre bonheur.»

Cette variation me valut les applaudissemens les plus bruyans, les plus unanimes. Les convives se précipitèrent sur moi, me serrèrent avec transport contre leur cœur palpitant. Ce fut un des plus beaux instans de ma vie. On but ensuite à la santé de plusieurs grands et célèbres chats, de ceux surtout qui, malgré leur grandeur et leur célébrité, avaient su se garantir de toute atteinte de misanthropie. Nous nous séparâmes fort tard.

Cependant le punch n'avait pas manqué de me monter à la tête. Les toits semblaient tourner sous mes pattes, et pour me soutenir debout, j'étais obligé de me servir de ma queue comme d'un balancier. Le bon Mucius

eut pitié de moi, et me ramena à la maison.

La tète vide, comme je ne l'avais eue depuis long-temps, je ne pus.....

DOUZIÈME FRAGMENT

DE MACULATURE.

..... tout aussi bien que la judicieuse Benzon, mais je n'aurais jamais cru, mon cher ami, avoir de tes nouvelles dans ce moment, dit le maître Abra-

ham, en mettant dans son bureau la lettre qu'il venait de recevoir, quoiqu'il eût reconnu avec joie l'écriture de Kreisler. Il avait depuis bien longtemps, l'habitude de garder pendant des heures, pendant des jours entiers, les lettres qu'il recevait.—Si le contenu en est indifférent, disait-il, le retard est de peu d'importance; s'il renferme une mauvaise nouvelle, je gagne quelques heures de plaisir, ou du moins de tranquillité, et enfin, si la nouvelle est bonne, un homme raisonnable peut bien l'attendre avec patience pendant quelques instans. — On ne peut que blâmer une pareille habitude, car un homme qui néglige ses lettres ne sera jamais ni négociant, ni journaliste. Le biographe, d'ailleurs, croit peu à l'indifférence stoïque du maître Abraham, et pense que cette habitude provenait simplement d'une certaine

crainte de déployer le secret d'une lettre fermée. Il y a à recevoir des lettres un plaisir particulier qui nous fait aimer ceux qui nous les apportent, c'est-à-dire les facteurs, ainsi que l'a remarqué un écrivain spirituel. Le biographe se souvient qu'à l'université, il attendait avec une douloureuse inquiétude une lettre, d'une personne chérie, et qu'il promit des étrennes au facteur qui devait la lui apporter. Celui-ci, quelques jours après, se présenta d'un air triomphant, donna la lettre, comme s'il se fût acquitté de sa parole, et reçut ses étrennes.

Du reste, le maître Abraham a beau enfermer dans sa poche, en se promenant dans le parc, la lettre qu'il venait de recevoir, le lecteur n'en saura pas moins le contenu. Kreisler écrivait donc :

Mon bien-aimé maître,

La fin couronne l'œuvre, pourrais-je dire avec lord Clifford dans l'Henri VI de Shakspear, lorsque le duc d'York lui donne le coup de grâce. Mon chapeau tomba mortellement blessé dans les buissons, et le suivant moi-même, je me trouvai étendu sur le dos. Tout ce que je pus faire, fut de me relever aussitôt, sans m'informer de mon camarade, qui était tombé de ma tête, car j'eus assez à faire pour éviter un pistolet qu'on me présentait à trois pas. Je fis cependant plus que l'éviter, car prenant inopinément l'offensive, je saisis le pistolet de mon adversaire à qui je plongeai mon épée dans le ventre.

Vous m'avez toujours reproché, maître, de ne pas savoir écrire le style

historique. Que dites-vous, cependant, de cette courte exposition de mon aventure italienne dans le parc de Sieghartshoff, gouverné avec tant de douceur par un prince magnanime, qui, par amour pour les disparates, y tolère les bandits? Ne regardez ce que je viens de vous dire, que comme le sommaire du chapitre historique que je veux écrire pour vous, si mon impatience et monseigneur le prince me le permettent. Il y a peu de choses à ajouter sur l'aventure de la forêt. Aussitôt que le coup fut parti, je vis bien que je devais en profiter, mais je sentis en tombant, au côté gauche de la tête, une douleur brûlante. Le crâne n'avait été qu'effleuré par le plomb de l'infâme, et ma blessure ne méritait pas qu'on y fît attention. Mon cher maître, apprenez-moi à l'instant, ou au plus tard demain

matin, dans quel ventre mon épée est entrée. Je serais charmé d'apprendre que le sang que j'ai versé n'est pas celui d'un vil mortel, mais qu'il coulait dans des veines royales, et un certain pressentiment me dit que c'est la vérité.

Le hasard m'aurait donc entraîné vers l'action qu'un sombre démon me conseillait dans la hutte du pêcheur, et cette petite lame, glaive terrible de Némésis, aurait vengé le sang par le sang ! Dites-moi tout, maître, et avant toute autre chose, l'histoire de la petite arme que vous me confiâtes, celle du portrait.... Mais non, ne me dites rien, laissez-moi conserver cette tête de Méduse qui pétrifie le crime, et, qu'elle reste pour moi un secret impénétrable. Il me semble que ce talisman perdrait de sa force, si je connaissais la constellation qui en a fait

un charme. Me croirez-vous, maître, si je vous dis que j'ai à peine regardé cette petite peinture? S'il en est temps encore, vous me direz ce que je dois savoir, et alors je vous la rendrai; pour le moment, n'en parlons plus, et continuons mon chapitre historique.

Après avoir enfoncé mon épée dans le ventre de l'individu, de manière à le faire tomber sans pousser un soupir, je me mis à courir avec la vitesse d'Ajax, parce que je crus entendre dans le parc, des voix qui me firent craindre de nouvelles attaques. Je voulais gagner Sieghartsweiler, mais l'obscurité de la nuit me fit tromper de chemin; je précipitai mes pas, espérant toujours pouvoir m'orienter; après avoir traversé des champs et des fossés, je grimpai une colline fort élevée, et je tombai évanoui au milieu des buissons. Revenu de cet état, je m'aperçus

que ma blessure avait saigné, et je la pansai avec mon mouchoir, d'une manière qui eût fait honneur à un chirurgien militaire. Regardant ensuite autour de moi, je vis les ruines imposantes d'un vieux château, et ne fus pas peu étonné, en reconnaissant que je me trouvais tout auprès du rocher du Vautour.

Ma blessure ne me faisait plus aucun mal, et, léger et dispos, je sortis du bosquet qui m'avait servi de chambre à coucher. Le soleil dorait de ses premiers rayons les champs et les forêts; les oiseaux, éveillés sur les buissons, se baignaient dans la rosée du matin, et Sieghartshoff, enveloppé d'un léger brouillard, apparaissait au-dessous de moi. Mais bientôt ce voile se dissipa, et les arbres et les buissons se couvrirent d'une teinte éclatante. Le lac du parc ressemblait à un mi-

roir éblouissant; je distinguais la hutte du pêcheur comme un petit point blanc, je crus même apercevoir le pont; et la journée de la veille ne m'apparut plus que comme une de ces époques reculées dont le souvenir est à peine distinct. J'entendis de loin un chant mâle et vigoureux, et bientôt j'aperçus un bénédictin dans un sentier au-dessous de moi. Il chantait une hymne latine. A ma vue, il s'arrêta, ôta son chapeau, s'essuya le front, regarda autour de lui, et disparut sous la feuillée. Je conjecturai qu'il allait se reposer à l'ombre et je ne me trompais pas, car entrant moi-même dans le bois, je vis le révérend assis sur une pierre couverte de mousse. Une autre pierre plus haute, lui servait de table où il avait étendu une nappe blanche. Il y plaça un pain et une volaille ròtie qu'il tira d'un petit sac et qu'il

commença à attaquer avec un appétit à faire envie. — *Sed præter omnia bibendum est*, se dit-il à lui-même, en versant du vin d'une bouteille en osier dans un petit gobelet d'argent. Il allait le porter à ses lèvres, quand m'approchant de lui, je lui dis : — Béni soit Jésus-Christ. Le gobelet près de la bouche, il leva les yeux, me regarda, et je reconnus mon vieux et bon ami de l'abbaye de Kanzheim, l'honnête père Hilarion.

— Par l'éternité ! bégaya-t-il, en me regardant avec de grands yeux étonnés. Je me rappelai aussitôt que ma coiffure devait me donner un air assez étrange, et je lui dis : — Ne me prenez pas, mon cher et digne ami, pour un Hindou perdu et vagabond, je ne suis autre que votre intime ami, le maître de chapelle, Jean Kreisler.

— Par saint Benoît ! s'écria joyeu-

sement le père, je vous avais bien reconnu, délicieux compositeur et agréable ami, mais *per diem*, dites moi d'où vous venez, et ce qui vous est arrivé, à vous que je croyais *in floribus* à la cour du grand duc.

Je n'hésitai pas à lui raconter comment j'avais été obligé d'enfoncer mon épée dans le ventre d'un individu qui s'était amusé à tirer sur moi comme sur un but, et je lui dis que cet individu était selon toute probabilité, un prince appelé Hector, ainsi que quelques dignes chiens d'arrêt. Que faire donc, maintenant, retourner à Sieghartsweiler, ou... Conseillez moi, pere Hilarion! — et je finis ainsi mon histoire. Le bon homme fit plus d'une exclamation, invoqua plus d'une fois saint Benoît, baissa les yeux, murmura enfin: *Bibamus*, et vida son gobelet d'un trait.

Puis il dit en riant : — En effet, maître de chapelle, le meilleur conseil que je puisse vous donner en ce moment, c'est de vous asseoir, et de déjeuner avec moi. Je crois pouvoir vous recommander ces perdrix. Notre digne frère Macarius, qui, comme vous vous en souvenez, touche tout juste, excepté les notes des répons, les a tuées hier, et si vous leur trouvez certain goût de vinaigre aux herbes qui n'est pas trop mauvais, vous le devez aux soins du frère Eusebius qui les a accommodées pour l'amour de moi. Quant à mon vin, il est digne de mouiller les lèvres d'un maître de chapelle en fuite. C'est du vrai Bocksbeutel, carissime Jean, du vrai Bocksbeutel de l'hôpital saint Jean de Wurtzbourg, dont on nous envoie quelques futailles en qualité de serviteurs indignes du Seigneur. — *Ergo bibamus!*

En disant ces mots, il remplit le gobelet et me le présenta. Je ne me fis pas prier, je bus, je mangeai comme quelqu'un qui en a grand besoin.

Le père avait choisi pour déjeuner un endroit délicieux. Des bouleaux ombrageaient le gazon émaillé de fleurs, et un ruisseau pur comme le cristal, passant sur des cailloux, augmentait la fraîcheur du lieu. Le charme solitaire qui m'entourait, remplit mon âme de bien-être et de calme, et tandis que le père me racontait tout ce qui s'était passé dans l'abbaye, sans oublier ses plaisanteries ordinaires et son latin de cuisine, j'écoutais les voix de la forêt et des eaux qui m'adressaient des mélodies consolantes.

Le père Hilarion attribua, sans doute, mon silence aux amers soucis que devait me donner selon lui, ce qui s'était passé.

— Bon courage, maître de chapelle, me dit-il, en me présentant de nouveau le gobelet rempli; vous avez versé le sang. Verser le sang, c'est pécher, mais *distinguendum est inter et inter.* —Tout homme aime sa vie par-dessus tout, car il ne la tient qu'une fois. Vous avez défendu la vôtre, et l'église ne s'y oppose aucunement, ainsi qu'on peut aisément le prouver; et ni notre révérendissime prieur, ni tout autre serviteur de Dieu, ne vous refuseront l'absolution, eussiez-vous même par hasard enfoncé votre épée dans des intestins royaux. — *Ergo bibamus! vir sapiens non te abhorrebit, domine!* — Mais, très-cher Kreisler, si vous retournez à Sieghartsweiler, on vous questionnera, sur le *cur, quomodo, quando, ubi*, et si vous voulez accuser le prince d'un guet-à-pens, vous croira-t-on? *Ibi jacet lepus in pipere!* —

Voyez, maître de chapelle, comme — Mais *bibendum quid.* — Il vida le gobelet d'un trait et continua : — Voyez, maître de chapelle, comme le Bocksbeutel apporte bon conseil. — Apprenez que je devais me rendre au monastère de tous les saints, pour demander au maître du chœur, de la musique pour la prochaine fête, car j'ai déjà repassé mes cahiers deux ou trois fois, et quant à la musique que vous avez composée pendant votre séjour à l'abbaye, elle est aussi belle que neuve, mais, ne vous en fâchez pas, maître de chapelle, elle est si bizarrement écrite, qu'il ne faut pas ôter les yeux de dessus la partition. Si par hasard on jete un coup-d'œil, à travers la grille, sur quelque jeune fille dans la nef, on est sûr de ne pas pouvoir se retrouver, et le frère Jacques déchire les oreilles avec son orgue.

— *Ad patibulum cum illis!* — Je pensais donc, mais — *Bibamus!*

Je pensais donc, dit-il, quand nous eûmes bu tous les deux, que vous feriez bien de revenir avec moi à l'abbaye, qui n'est pas à plus de deux lieues, en prenant les chemins de traverse. Vous y serez en sûreté contre toutes les poursuites, *contra hostium insidias*, je vous apporterai-là, comme de la musique vivante, vous y resterez tant que cela vous conviendra. Le révérendissime prieur vous donnera tout ce dont vous aurez besoin. Vous mettrez le linge le plus fin, et l'habit de bénédictin qui vous ira à merveille. Mais pour ne pas ressembler en route, au blessé du tableau de la Samaritaine, mettez mon chapeau de voyage, moi je tirerai mon capuchon sur ma tonsure. Mais *bibendum quid*, mon très-cher!

Il vida le gobelet encore une fois, le rinça dans le ruisseau, mit le tout dans son sac, m'enfonça son chapeau sur la tête, et me dit : — Nous n'avons maintenant qu'à mettre un pied devant l'autre, et nous arriverons juste au moment où ils sonnent *ad conventum conventuales*, c'est-à-dire quand le révérendissime prieur se met à table.

Vous pensez bien, mon cher maître, que je n'avais aucune objection à faire à cette proposition, et que j'étais enchanté de me rendre dans un lieu qui, sous tant de rapports, pouvait être pour moi un asile salutaire.

Nous marchâmes lentement et en causant, et, ainsi que le jovial père Hilarion l'avait prévu, nous arrivâmes juste au moment où l'on sonnait le dîner.

Et pour éviter toute question, le père Hilarion dit au prieur, qu'ayant

appris par hasard mon séjour à Sieghartsweiler, il avait préféré lui présenter, au lieu de musique, le compositeur lui-même, qui portait en lui un magasin de musique inépuisable.

Le prieur Chrysostomûs, (je crois déjà vous en avoir parlé,) me reçut avec cette joie franche qui ne peut provenir que d'un bon cœur, et approuva l'idée du père Hilarion.

—Voyez moi donc en bon bénédictin, installé dans une chambre vaste, écrivant des vêpres et des hymnes, et notant même déjà des idées pour une messe solennelle, entouré des frères et des enfans de chœur que je fais répéter, et que je dirige à travers la grille du chœur! Je suis si bien et si caché, dans cette solitude, que je puis me comparer à Tartini qui, redoutant la vengeance du cardinal Cornaro, se réfugia dans le monastère des Frères

Mineurs à Assisi, où, après bien des années, un padouan le remarqua dans l'église, au moment où le vent soulevait, par hasard, le rideau qui couvrait le chœur. — La même chose aurait pû vous arriver, maître, mais en attendant, j'ai cru devoir vous faire connaître où je suis, pour vous empêcher de former mille conjectures. On a peut-être trouvé mon chapeau et l'on s'est étonné qu'il eût perdu sa tête.

— Maître ! un calme délicieux remplit maintenant mon âme, serais-je enfin arrivé à un ancrage? L'autre jour, en me promenant auprès du petit lac, creusé au milieu du vaste jardin de l'abbaye, je vis mon image répétée dans les eaux et je me dis : l'homme qui se promène là, auprès de moi, est un homme calme et raisonnable, qui ne parcourt plus comme un fou, les espaces imaginaires, mais qui suit paisi-

blement le chemin qu'il a trouvé, et par un très-grand bonheur, cet homme n'est autre que moi-même. — Jadis dans un autre lui, je vis un autre visage. — Mais, silence, silence sur tout cela. — Maître, ne prononcez aucun nom, ne me contez rien, ne me dites pas même qui j'ai tué; mais écrivez-moi beaucoup de choses sur vous. Les frères arrivent pour les répétitions, je termine ici mon chapitre historique et ma lettre. Adieu, mon bon maître, pensez à moi, etc., etc., etc.

Le maître Abraham parcourait les allées sombres et silencieuses du parc, en réfléchissant au sort de son ami, et à la manière dont il l'avait perdu de nouveau, après l'avoir retrouvé. Il lui semblait voir Jean petit garçon; il se voyait lui-même devant le piano du vieil oncle, tandis que l'enfant jouait avec orgueil une sonate difficile de

Sébastien Bach. Tous ces événemens se retraçaient à sa pensée, comme s'ils se fussent passés depuis peu de jours seulement, et il s'étonnait de ce que cet enfant n'était autre que ce Kreisler, enveloppé dans une complication d'incidens bizarres et mystérieux. Peu-à-peu, avec les souvenirs du passé, ceux de sa propre existence se retracèrent aussi à son souvenir.

Son père, capricieux et sévère, l'avait forcé de prendre le métier de facteur d'orgues qu'il exerçait lui-même, sans talent et sans goût. Il ne souffrait pas qu'un autre que le facteur même touchât à l'ouvrage, et par conséquent, les apprentis étaient obligés d'être étameurs, menuisiers, etc., avant de toucher au mécanisme intérieur. Le bon travail, la solidité, la durée, un jeu facile, étaient tout pour lui, l'âme, le son ne le frappaient point, et cela se

voyait parfaitement dans ses orgues auxquelles on reprochait un son dur et sec. D'ailleurs, le vieillard avait une prédilection particulière pour ces niaiseries de l'art usitées jadis; c'est ainsi qu'il avait à chacune de ses orgues, les rois David et Salomon qui, pendant le jeu, tournaient la tête d'étonnement; c'est ainsi qu'aucun de ses instrumens ne manquait d'anges jouant de la trompette, battant la mesure, ou de coqs levant les ailes et chantant. Plus d'une fois Abraham avait esquivé des coups mérités ou non, ou avait mérité un sourire bienveillant de son père, en inventant quelque nouvelle bizarrerie de ce genre, comme de rendre le chant du coq plus aigu. Il attendait avec impatience l'époque où, selon l'usage du métier, il devait commencer ses voyages; et, ce moment arrivé, il quitta la maison paternelle pour n'y plus rentrer.

Pendant ce voyage qu'il fit en société avec d'autres jeunes apprentis, la plupart ignorans et pervers, il visita un jour l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, et y entendit l'orgue célèbre du vieux Jean-André Silberman. Ses sons pleins et harmonieux éveillèrent pour la première fois, dans son âme, le sentiment de la musique. Il se crut transporté dans un autre monde, et, à partir de ce moment, il aima avec passion un art qu'il n'avait cultivé jusqu'alors que par nécessité. Mais son existence précédente, et la société qu'il avait fréquentée, lui parurent si méprisables, qu'il employa toutes ses forces pour sortir du sommeil dans lequel il se croyait plongé. Son esprit naturel, ses dispositions remarquables, le firent avancer à pas de géant dans la carrière de l'instruction, bien qu'il sentìt encore quelquefois le

plomb dont ses habitudes et son éducation vicieuse l'avaient chargé. Sa liaison avec Chiara, cet être mystérieux, fut le second point lumineux de son existence. Ainsi, le réveil de l'harmonie et l'amour de Chiara formèrent un dualisme de sa vie poétique, et influèrent, de la manière la plus heureuse, sur son naturel rude et vigoureux. A peine échappé des guinguettes où, parmi les nuages de fumée de tabac, on chantait les couplets les plus indécens, le hasard, ou plutôt son adresse dans la mécanique, conduisit le jeune Abraham dans un cercle qui devait être pour lui un monde nouveau, et où il ne put se soutenir qu'en conservant le ton ferme que son naturel lui indiquait. Ce ton prit un caractère toujours plus soutenu; et comme ce n'était point celui d'un homme grossier, mais qu'il était basé

sur un sens droit et éclairé, sur une grande connaissance de la société, et sur une ironie spirituelle, on ne peut s'étonner que là, où le jeune homme pouvait à peine se soutenir et se faire tolérer, l'homme fait inspirât un certain respect.

Le souvenir soudain de l'église de Saint-Blaise avait rempli le cœur du maître d'un attendrissement profond, et auquel il se livrait rarement.—Pourquoi donc, se dit-il à lui-même, cette blessure que j'ai cru fermée depuis long-temps, saigne-t-elle si souvent? Pourquoi suis-je si souvent perdu dans mes rêveries, au moment où je devrais diriger activement la machine qu'un mauvais esprit paraît vouloir arrêter. Il se sentit troublé par l'idée d'être dirigé à son insu et malgré lui dans ses actions, par un pouvoir invisible et inconnu; mais, revenant in-

sensiblement à lui, il entra dans la maisonnette, pour lire la lettre de Kreisler.

Des événemens très-remarquables avaient eu lieu dans le palais ducal. Le médecin disait : — Miracle, cela est contraire à la pratique, à l'expérience; la duchesse : — Cela devait être ainsi, et la princesse n'est pas compromise; le duc : — Ne l'avais-je pas défendu ? mais la valetaille n'a pas d'oreilles. Le grand-veneur aura soin désormais que le prince ne puisse toucher à la poudre; madame Benzon : — Dieu soit loué, elle est sauvée. Pendant que ces divers propos se tenaient, Hedwige regardait par les croisées de sa chambre, en touchant quelques accords sur la guitarre que Kreisler avait jetée par terre, dans sa colère, et qu'il avait reçue des mains de Julie, comme un objet sacré. Sur le sopha, le prince Ignace

pleurait et se lamentait, en disant : — Cela me fait bien mal, cela me fait bien mal; et, devant lui, Julie était occupée à gratter des pommes de terre dans un petit plat d'argent.

Tout cela avait rapport à un événement que le médecin avait bien raison d'appeler miraculeux, et au-dessus de toute pratique. Le prince Ignace, comme on l'a déjà vu, avait conservé l'innocente gaîté et l'insouciance d'un enfant de six ans, et il se livrait encore à tous les jeux de cet âge. Entre autres joujoux, il possédait un petit canon en métal, dont il ne se servait pas aussi souvent qu'il aurait voulu, parce qu'il lui fallait quelques accessoires qui ne se trouvaient pas toujours sous sa main, tels que de la poudre, quelques grains de plomb, et un petit oiseau. Lorsqu'il pouvait se procurer tous ces objets, il faisait monter la

garde à ses troupes, jugeait en conseil de guerre le pauvre oiseau qui avait voulu faire une émeute dans le pays pour détrôner le duc, attachait le condamné à un chandelier, et d'un coup de canon le tuait ou le blessait; et dans ce dernier cas il était obligé de l'achever avec un canif, pour compléter son juste châtiment.

Frédéric, le fils du jardinier, avait procuré à Ignace une jolie petite linotte, que le prince, comme à l'ordinaire, paya un écu. S'étant introduit dans la chambre du chasseur, en l'absence de celui-ci, il avait trouvé le sac à plomb et une poire à poudre, et n'avait pas manqué de s'approvisionner. L'exécution était pressée, car le petit rebelle gazouillait et employait tous ses moyens pour s'échapper. Ignace eut l'idée de ne pas priver sa sœur du plaisir d'assister à l'exécution

du petit traître. En conséquence, il mit sous un bras la boîte qui contenait son armée, sous l'autre le canon; et, l'oiseau à la main, il se dirigea vers la chambre d'Hedwige où il la trouva tout habillée, étendue sur son sopha, et toujours dans le même état cataleptique. Malheureusement, ou plutôt heureusement, comme on le verra bientôt, les femmes de chambre venaient de quitter un instant la princesse.

Sans attendre plus long-temps, Ignace attacha l'oiseau à un flambeau, rangea son armée en bataille et chargea le canon. Ensuite il souleva la princesse du sopha, la fit approcher de la table, lui déclara qu'elle représentait le commandant, et que lui-même, prince régnant mettrait feu à l'artillerie qui devait donner la mort au rebelle. L'abondance des munitions

l'avait engagé, non-seulement à mettre dans le canon, une charge beaucoup trop forte, mais encore à répandre tout autour sur la table, le reste de la poudre. Il en résulta une très-forte explosion dont Ignace eut la main brûlée si sérieusement, qu'il se sauva en hurlant, sans s'apercevoir que la princesse était tombée sur le parquet. On accourut au bruit en toute hâte, et le duc et la duchesse même, oubliant, dans leur frayeur, les exigences de l'étiquette, se précipèrent pêle-mêle avec les domestiques. Les femmes de chambre relevèrent Hedwige, et la couchèrent sur le lit, pendant qu'on cherchait le médecin et le chirurgien. D'après les dispositions de la table, le duc devina bientôt ce qui s'était passé, et, les yeux étincelans de colère, il dit au prince qui se lamentait : — Voilà, Ignace, où conduisent tes sottises en-

fantines. Fais-toi mettre un onguent, et cesse de pleurer comme un polisson...... Une verge de bouleau...... devrait.... derrière. Ici, les lèvres tremblantes du duc ne lui permirent plus que de proférer des sons interrompus et inintelligibles. Il quitta la chambre avec gravité, laissant les domestiques frappés d'une crainte inexprimable, car c'était la troisième fois qu'il tutoyait son fils en l'appelant Ignace, et cette conduite était la preuve évidente d'une colère vive et durable.

Le médecin ayant déclaré, que la crise avait commencé, et qu'il espérait que l'état de la princesse n'aurait bientôt plus rien d'alarmant, la duchesse dit, avec moins de joie qu'on n'aurait dû l'attendre : — Dieu soit loué; on apportera de ses nouvelles. Alors, elle embrassa tendrement Ignace, le consola par ses caresses et suivit le duc.

En ce moment, madame Benzon qui était venue avec Julie, pour voir la malheureuse Hedwige, arriva au château. Aussitôt qu'on lui eut dit ce qui venait de se passer, elle courut à la chambre de la princesse, s'agenouilla près de son lit, et saisit sa main, tandis que Julie versait des larmes amères pensant que le sommeil de la mort allait bientôt s'emparer de son amie; mais Hedwige poussa un profond soupir, et dit d'une voix faible et étouffée : — Est-il mort?

Aussitôt Ignace étouffa ses larmes, et plein de joie de son exécution, dit en riant : — Oui, oui, princesse, il est mort, le coup lui a traversé le cœur.

— Je le savais, dit la princesse, en fermant de nouveau les yeux, je le savais; j'ai vu le sang sortir de son cœur et rejaillir sur sa poitrine.

— Hedwige, dit la conseillère, ma chère Hedwige, oubliez ces tristes rêveries, me reconnaissez-vous !

La princesse fit avec la main un petit mouvement indiquant qu'elle voulait être seule.

—Hedwige, continua madame Benzon, Julie est ici.

A ces mots un sourire effleura les lèvres de la malade, Julie se pencha vers elle et déposa un baiser sur sa bouche décolorée; alors Hedwige murmura lentement : —Tout est fini, maintenant ; dans quelques instans, je serai tout-à-fait bien.

Jusqu'alors personne n'avait fait attention au petit rebelle, qui, la poitrine déchirée était resté sur la table. Julie y jeta un regard, et reconnut que le prince avait encore joué à ce jeu qu'elle détestait.

—Prince, dit-elle, les joues enflam-

mées, que vous avait fait cet oiseau pour le tuer impitoyablement? C'est un jeu aussi sot que cruel; vous m'aviez promis depuis long-temps de l'abandonner, et vous ne m'avez pas tenu parole. Si vous y revenez, je n'arrangerai plus vos tasses, je n'apprendrai plus à parler à vos poupées, et ne vous dirai pas l'histoire du roi des ondes.

— Mais écoutez-moi donc, mademoiselle Julie, dit le prince d'une voix plaintive, c'était un coquin achevé. Il avait coupé les pans des habits de mes soldats, et méditait une révolte....

— Ah! que je souffre!

Madame Benzon regarda le prince et Julie en souriant, et dit : —Que de lamentations pour une petite brûlure. Mais aussi le chirurgien n'en finira jamais avec son onguent. Un remède commun pourrait d'ailleurs soulager également les personnes au-dessus du

commun; qu'on apporte des pommes de terre.

Elle s'avança alors vers la porte, s'arrêta brusquement, comme saisie d'une idée soudaine, et dit à Julie en l'embrassant sur le front : — Tu es ma bonne fille, prends garde surtout aux foux extravagans, et ferme ton cœur à leurs discours séducteurs. Elle jeta encore un regard sur la princesse qui paraissait dormir profondément, et sortit de la chambre.

Le chirurgien se présenta en ce moment, portant un énorme emplâtre, et assurant qu'il attendait depuis longtemps dans les appartemens du gracieux prince, ne le croyant pas dans la chambre à coucher de la princesse. Il s'avançait en même temps avec son emplâtre; mais la femme de chambre qui apportait des pommes de terre, lui coupa le chemin, et assura qu'il n'y avait pas

de meilleur remède contre la brûlure.

— Oui, dit Julie, en prenant le plat, et moi, mon petit prince, je vais vous préparer le remède moi-même.

— Très-grâcieux seigneur, dit le chirurgien effrayé, réfléchissez bien à ce que vous allez faire : un remède commun pour les doigts brûlés d'un prince! C'est l'art seul qui doit être employé dans cette circonstance. Il s'avança vers le prince qui lui dit : — Allez-vous-en, c'est mademoiselle Julie qui me pansera, que l'art s'en aille au diable!

Le chirurgien partit avec son emplâtre non sans lancer un regard furieux à la femme de chambre. Julie écoutait la respiration de la princesse; mais quel ne fut pas son étonnement lorsque...

LE MANUSCRIT DE MURR.

..... m'endormir. Je me roulais sur ma couchette, essayant toutes les positions possibles. Tantôt je m'étendais de tout mon long, tantôt je me plaçais de manière à faire reposer ma

tête sur mes pattes et à couvrir mes yeux avec ma queue gracieusement retournée. Je me jetais ensuite sur le flanc, tenant mes pattes raides et loin de mon corps, et laissant tomber avec indifférence, ma queue de dessus la couchette. Tout fut absolument inutile; mes idées se troublèrent de plus en plus, et je tombai enfin dans ce délire qu'on ne peut appeler sommeil, mais qui est une lutte entre le sommeil et l'état de veille, ainsi que l'observent judicieusement, Moritz, Davidson, Rudow, Tiedmann, Schubart, Kluge, et autres écrivains qui ont écrit sur le sommeil et que je n'ai pas lus.

Le soleil donnait depuis long-temps dans la chambre de mon maître, lorsque je revins, de ce délire, à la connaissance de moi-même. Mais quelle connaissance, quel réveil! — Jeune chat qui parcours ces mots, dresse les oreil-

les, et lis avec attention, pour profiter de mon exemple. Considère ma situation, et lorsque, pour la première fois, dans une réunion, on te présentera du punch de chat, touches y à peine, et si on voulait t'exciter, que l'autorité de Murr vienne à ton secours; j'espère qu'on la reconnaîtra.

Non-seulement, je me sentais faible et malheureux; mais une certaine affection anomale de la poitrine me plongeait dans une apathie et une insensibilité horrible et impossible à décrire. Mais l'affection morale était plus sensible encore. Au repentir amer que me donnait le souvenir de la veille, se joignait une indifférence désolante pour tous les biens de la terre. Je méprisais souverainement la fortune, tous les dons de la nature, la sagesse, la raison, l'esprit, etc. Les plus grands philo-

sophes, les poètes les plus spirituels, n'avaient pas plus de prix à mes yeux, que des marionnettes et de misérables poupées; et ce qu'il y avait de plus malheureux, c'est que ce mépris s'étendait jusqu'à moi-même. Il me semblait n'être qu'un misérable chat, bon tout au plus à chasser les souris. Je ne voyais la terre entière, que comme une vaste vallée de peines et de chagrins; et cette idée était affreuse. Je fermai les yeux et je versai d'abondantes larmes. — Tu as fait ripaillé, Murr, me dit mon maître, en voyant que je n'avais pas touché à mon déjeuner. — Eh! bien, dors, cela te remettra. Il ne connaissait pas mes souffrances, il ignorait l'influence du punch de chat sur une âme sensible.

Il était midi, et je n'avais pas encore quitté la couchette, lorsque Mucius parut devant moi, sans que je pusse

dire comment il était entré. Je lui parlai de mon état affreux, mais au lieu d'y prendre part, comme je l'avais espéré, il partit d'un éclat de rire, et me dit : — O mon cher Murr, cette crise n'est autre chose que le passage de l'état de misanthropie à celui du véritable chat. Garde-toi de parler à ton maître de tes souffrances ; notre espèce est déja bien assez en mauvaise réputation. Lève-toi, viens avec moi, le grand air te fera du bien. Il faut au reste prendre du poil de la bête, tu vas voir ce que cela signifie.

Mucius avait acquis sur moi une autorité à laquelle je ne pouvais me soustraire. Je me levai donc, j'étendis péniblement mes membres fatigués, et suivis mon camarade sur le toit. Nous nous y promenâmes en long et en large, et je me sentis, en effet, un peu remis. Ensuite Mucius me condui-

sit derrière la cheminée, et me força, bon gré, malgré, à boire deux ou trois coups de pur jus de hareng. C'était le poil de la bête dont parlait Mucius. L'effet en fut prompt et miraculeux; l'affection anomale de l'estomac cessa, le découragement disparut, la vie m'apparut avec tous ses charmes, j'aimai de nouveau les biens terrestres, les sciences, la sagesse et l'esprit, et je fus comme auparavant, l'excellent, le sublime matou Murr.— Jeunes matous, prenez du poil de la bête, et consolez-vous comme votre illustre confrère. Je me bornerai à dire, que je menai pendant quelque temps, sur les toits voisins, en compagnie de Mucius et de quelques autres chats blancs, jaunes et bigarrés, une vie fort gaie, pendant laquelle eut lieu un événement important qui eut des suites assez sérieuses.

Un soir, me rendant au clair de la lune, avec Mucius, à une fète donnée par quelques amis, nous rencontrâmes le noir-gris-jaune qui m'avait enlevé le cœur de Mismise; saisi par l'aspect de ce rival détesté, j'eus la douleur de le voir passer auprès de moi, en souriant dédaigneusement. Mon sang bouillonnait dans mes veines. Mucius, qui s'aperçut de mon agitation, me dit: — Tu as raison, frère Murr, il t'a regardé de travers, et je suis convaincu qu'il a voulu te toucher. Nous le saurons bientôt, car il a dans le voisinage une nouvelle intrigue, et passe ici tout les soirs, il ne peut tarder à revenir.

En effet, peu d'instans après, le bigarré revint, et me regarda de loin d'un air de mépris. Je m'avançai courageusement vers lui, et nous passâmes si près l'un de l'autre, que nos queues

se touchèrent rudement. Je m'arrêtai aussitôt, me retournai, et dis d'une voix forte : *Miaou!* Il s'arrêta, se retourna aussi, et me répondit effrontément : *Miaou*, après quoi chacun s'en fut de son côte.

Mucius, d'après mon désir, se rendit chez lui le lendemain matin, et lui demanda s'il avait touché ma queue; il me fit répondre qu'il l'avait touchée. Je lui fis dire que, puisqu'il avait touché ma queue, je devais me considérer comme touché. Il répondit que je pouvais considérer tout ce qu'il me plairait. Je lui dis que je me considérais comme touché. Il répondit que je ne savais ce que cela signifiait. Je dis que je le savais mieux que lui. Il répondit que j'étais un sot; pour garder mon avantage, je dis qu'il était un infâme roquet; ensuite vint la provocation.

(Remarque de l'éditeur.) « O Murr,

mon matou, ou le point d'honneur n'a point changé depuis le temps de Shakspear, ou je te surprends sur un mensonge littéraire, mensonge qui doit servir à donner plus de feu et de brillant à ton récit. La manière dont tu amènes ton duel avec le bigarré, n'est autre chose que la parodie du mensonge sept fois renvoyé de Touchstone, dans le *how do you like it* de Shakspeare. Murr, les critiques tomberont sur toi, mais tu leur prouves, du moins que tu as lu Shakspeare avec profit, et cela peut faire excuser bien des choses. »

A parler franchement, je fus un peu effrayé en recevant le cartel du combat à l'égratignure. Je pensais à l'état horrible où m'avait mis ce traître de bigarré, lorsque, poussé par la jalousie et la vengeance, je l'attaquai, comme on l'a vu. Mucius s'aperçut de ma pâ-

leur, tandis que je lisais ce terrible billet. — Frère, dit-il, il semble que l'approche du premier duel que tu dois avoir, t'a un peu saisi. Je n'hésitai pas à lui ouvrir mon cœur, et à lui faire connaître ce qui ébranlait mon courage.

— O mon cher Murr, me répondit-il, tu oublies donc qu'au moment où cet insolent te rossa, comme tu le dis, tu n'étais qu'un jeune conscrit, et non un brave et bon chat comme tu l'es maintenant. Cette affaire d'ailleurs n'était pas un duel, pas même une simple rencontre, mais une querelle indécente. Souviens-toi, mon cher Murr, que l'homme jaloux de nos qualités nous reproche le penchant que nous avons à nous battre ainsi, et appelle querelles de chats, les combats de ce genre. C'est une raison de plus pour qu'un matou qui aime l'honneur et qui est bien éle-

vé, évite de semblables rencontres et fasse honte aux hommes qui, assez souvent sont disposés à rosser et à se faire rosser. Ainsi, chère frère, mets toute crainte de côté, prends courage, et sois certain que; dans ce duel, tu triompheras et tu ôteras à ce fat bigarré, l'envie des amourettes et des insolences. Mais au reste, il me semble qu'après ce qui s'est passé entre vous, le duel à l'égratignure ne suffit pas, et que vous devriez vous battre d'une manière plus décisive, c'est-à-dire à la morsure. Je demanderai là-dessus l'opinion de nos amis.

Mucius exposa, dans un très-beau discours, mon affaire avec le bigarré. Tout le monde fut de l'avis de l'orateur, et alors, je fis dire à mon adversaire, que j'acceptais le duel, mais que, vu la gravité de l'offense, je ne voulais et ne pouvais me battre qu'à la mor-

sure. Il fit quelques objections, prétendit que ses dents étaient fort usées, mais Mucius ne voulut se départir de rien et obtint que l'affaire se passerait comme je l'entendais. La nuit fixée étant arrivée, je me rendis avec Mucius sur le toit de notre maison où mon ennemi ne tarda pas à paraître, accompagné d'un matou encore plus bigarré que lui, et ayant une physionomie encore plus insolente. Ils avaient fait ensemble plusieurs campagnes et assisté à la prise du magasin qui valut au bigarré l'ordre du lard brûlé. Mucius, ainsi que je l'appris plus tard, avait fait venir aussi une petite chatte grise, fort habile en chirurgie, et capable de guérir, en peu de temps, les blessures les plus dangereuses. On convint alors que l'affaire se passerait en trois sauts, et au troisième, si rien de décisif n'avait eu lieu, on verrait s'il

fallait considérer le duel comme terminé ou le continuer. Les seconds mesurèrent les pas, nous prîmes notre distance, et au signal donné, nous nous élançâmes l'un sur l'autre.

Au moment où je voulus saisir mon ennemi, il me mordit l'oreille droite d'une telle manière, que malgré moi, je poussai un cri affreux. — Séparez-vous, cria Mucius, et nous revînmes à notre position.

Nouveau signal, second saut, je crus cette fois mieux saisir mon adversaire, mais le traître se baissa et me mordit la patte droite dont le sang jaillit en abondance. — Séparez-vous, cria de nouveau Mucius. — Au fait, mon cher, dit le second du bigarré, en s'adressant à moi, l'affaire est terminée, puisque cette seconde blessure vous met hors de combat. Mais la colère me rendait insensible à la douleur, et je

répondis qu'au troisième saut, on verrait si je manquais de force et si l'on devait considérer l'affaire comme terminée. — Eh bien, dit le second, puisque vous voulez absolument tomber dans les pattes de votre adversaire qui vous est si supérieur, on peut vous satisfaire. Mucius me frappa sur l'épaule etdit : — A merveille, mon frère, un véritable chat ne fait aucune attention à de pareilles égratignures, courage. Troisième signal, troisième saut. J'avais remarqué la ruse de mon ennemi qui, sautant toujours un peu de côté, m'échappait, tandis que revenant sur lui, il me saisissait avec sûreté. Cette fois je tombai, et à l'instant où il crut me saisir, je le mordis au cou avec une telle force, qu'il ne put crier, mais poussa seulement un soupir. —Séparez-vous, cria son second. Je sautai en arrière, mais le bigarré tomba évanoui,

le sang coulant abondamment d'une profonde blessure. La chatte grise s'approcha aussitôt, et pour étancher le sang, elle se servit d'un remède domestique qu'elle portait toujours avec elle. C'était un certain liquide qu'elle injecta dans la blessure, et dont l'odeur était forte et désagréable. Ce n'était ni de l'arquebusade, ni de l'eau de Cologne.

Mucius, me serrant sur son cœur, me dit : — Frère Murr, tu as vidé ton affaire comme un matou qui a le cœur bien placé. Le second du bigarré, qui, jusqu'alors avait aidé au pansement, voulut faire quelques observations sur la manière dont je m'étais conduit au troisième saut, mais Mucius, les yeux étincelans, lui imposa silence. Alors il prit son ami sur son dos, et tous les deux disparurent par la lucarne. La chatte grise me demanda si elle de-

vait aussi appliquer son baume sur mes blessures. Je la remerciai, quoique je souffrisse beaucoup, et je rentrai chez moi, fier de ma victoire et de la vengeance que je venais de tirer. Jeunes matous, c'est pour vous que j'ai donné ces détails de mon premier duel. Vous y apprendrez à connaître le point d'honneur, et vous y trouverez plus d'un enseignement utile. Vous y verrez que la bravoure n'est rien sans la ruse, et que l'étude suivie de la ruse est indispensable, si l'on veut n'être pas vaincu. *Che non se ajusta se nega*, dit Brighella, dans le Mendiant heureux de Gozzi; et il a parfaitement raison. Rappelez-vous cela, jeunes matous; et ne négligez pas les ruses, véritable sagesse de la vie.

Étant descendu, je trouvai la porte de mon maître fermée, et je fus obligé de me coucher sur le paillasson. Mes

blessures saignaient, et je me sentais défaillir; mais bientôt, deux mains me soulevèrent et m'emportèrent doucement : c'était mon bon maître qui, m'ayant entendu devant la porte, m'avait ouvert et avait remarqué mon état. — Pauvre Murr, me dit-il, qu'as-tu donc? ce sont de bonnes morsures. J'espère que tu les auras bien rendues. Il me posa sur ma couchette, prit dans son armoire de l'onguent, et en fit deux emplâtres, qu'il me posa sur l'oreille et sur la patte. Je souffris tout tranquillement, et ne poussai qu'un petit mrr étouffé. — Tu es un bien gentil matou, me dit le maître, tu ne méconnais pas, comme les autres étourdis de ton espèce, les bonnes intentions de ton maître. Sois tranquille, et quand il sera temps de lécher ta patte, tu sauras bien toi-même enlever l'em-

plâtre; quant à l'oreille, tu n'y peux rien faire.

Je témcignai ma reconnaissance au maître, en lui présentant ma patte gauche, qu'il prit et secoua doucement comme à l'ordinaire. Il savait vivre avec des matous civilisés.

Bientôt je sentis l'influence bienfaisante des emplâtres, et je m'applaudis de n'avoir pas accepté le triste remède du petit chirurgien gris. Mucius, qui vint me voir, me trouva gai et dispos, et bientôt je fus en état de le suivre à la réunion de nos amis. On se fera facilement l'idée des transports avec lesquels je fus reçus.

Je menai, dès ce moment, une vie délicieuse. Mais est-il ici bas un bonheur durable, et derrière chaque plaisir dont on jouit, ne voit-on pas.......

TREIZIÈME FRAGMENT

DE MACULATURE.

..... une colline élevée et raide, qui aurait pu passer pour une montagne dans un pays de plaine. Un chemin large, commode, entouré de buissons odoriférans, conduisait au

sommet, et les bancs établis de chaque côté annonçaient aux voyageurs un soin hospitalier. Arrivé au sommet, on découvrait toute la grandeur et la magnificence du bâtiment, qui, de loin, ne paraissait qu'une église solitaire. Des armoiries, formées par la croix et la crosse pastorale, et placées au-dessus de la porte, annonçaient que cet édifice avait été jadis la résidence d'un évêque, et cette inscription : *Benedictus qui venit in nomine Domini*, invitait les pieux voyageurs à entrer. Mais aussitôt, on s'arrêtait involontairement, surpris d'admiration à la vue de l'église, dont la magnifique façade, dans le style de Palladio, formait avec ses deux tours la partie principale. Le premier corps-de-logis contenait les appartemens du prieur, et les ailes, les cellules des moines, le réfectoire, d'autres salles de réunion,

et les chambres des étrangers. Non loin du cloître étaient les bâtimens de la ferme et la maison du bailli. Dans la vallée, le beau village de Kanzheim ceignait, comme une couronne, la colline et l'abbaye.

Cette vallée s'étendait jusqu'au pied de montagnes assez éloignées. De nombreux troupeaux couvraient les pâturages traversés en tous sens par des ruisseaux limpides. Le chant des oiseaux se faisait entendre sous le feuillage, et des barques richement chargées, glissaient sur le large fleuve qui arrosait ce beau paysage.

On pouvait, il est vrai, reprocher à l'église, malgré les principes grandioses qui avaient présidé à son architecture, des ornemens surchargés d'or et de peintures bizarres, rappelant le mauvais goût des anciens monastères. Mais aussi on n'en était que

plus frappé du style pur qui régnait dans la construction, comme dans les embellissemens des appartemens du prieur. Du cœur de l'église, on passait dans une vaste salle destinée aux assemblées des moines, et où l'on déposait aussi les différens instrumens de musique. De cette salle, un long corridor, formant une colonnade dans le style ionique, conduisait aux appartemens du prieur. Des tentures en soie, des tableaux des meilleurs maîtres, des bustes, des statues des grands hommes de l'église, des tapisseries, des meubles précieux, concouraient à rendre témoignage de la richesse du couvent. Mais cette richesse ne ressemblait en rien à ce luxe qui ne tend qu'à éblouir, et ne cause que de l'étonnement et non du plaisir. Tout était à sa place, rien n'attirait vainement l'attention en détruisant l'effet de l'ensemble, de

manière qu'on ne pensait point au prix d'un objet particulier, mais à la douce satisfaction qu'on éprouvait. La commodité et la recherche du logis du prieur touchaient au luxe sans l'atteindre, et l'on pardonnait aisément à un prêtre ce goût d'arrangement. Le prieur Chrysostôme, en arrivant à l'abbaye de Kanzheim quelques années auparavant, avait fait décorer les appartemens tels qu'on les voyait en ce moment, et son caractère et ses manières s'y décelaient en quelque sorte. Avant de l'avoir vu, on lisait, pour ainsi dire, le degré élevé de la culture de son esprit. Parvenu à sa quarantième année, grand, bien fait, doué d'une expression de physionomie heureuse, et de manières pleines de grâce et de dignité, il inspirait à tous ceux qui le voyaient le respect dû à son état. Apôtre zélé de l'église, défenseur infa-

tigable des droits de son ordre et de son monastère, il n'en avait pas moins un extérieur de douceur et de tolérance. Mais cette douceur même était une arme puissante dont il savait se servir pour vaincre toute résistance, vînt-elle même d'en haut. Le prieur était un élève de la Propagande de Rome, peu disposé à renoncer aux jouissances de la vie qui pouvaient s'accorder avec les règles et les convenances de son ordre; il accordait à ses nombreux subordonnés toutes les libertés que leur position pouvait comporter. Ainsi, tandis que, les uns, occupés des sciences, ne quittaient pas leurs cellules, d'autres se promenaient gravement dans le parc. Une partie de ses commensaux, voués à une piété mystique, jouaient et priaient; d'autres moins rigides, entouraient une table bien servie, et se contentaient

d'observer les règles de l'ordre. Ceux-ci ne quittaient pas l'abbaye, ceux-là faisaient de longues courses, et changeaient même quelque fois la longue robe du moine, contre la veste légère du chasseur, pour poursuivre le gibier.

Quoique les goûts des frères fussent différens, et quoiqu'il fût permis à chacun de suivre le sien, tous semblaient s'accorder, cependant, dans leur prédilection pour la musique; presque tous cultivaient cet art avec succès, et on trouvait parmi eux des virtuoses qui auraient pu figurer dans l'orchestre le mieux composé. Une riche collection des œuvres des grands maîtres, et toutes sortes d'instrumens permettaient de satisfaire à ce goût, et desexécutions fréquentes nécessitaient un exercice continuel.

L'arrivée de Kreisler donna une nou-

velle impulsion à ce penchant. Les savans quittèrent leurs livres, les dévots abrégèrent leurs prières et tous se réunirent autour du maître de chapelle qu'ils aimaient, et dont ils préféraient les œuvres à toutes les autres. Le prieur lui-même lui prouva son amitié en rivalisant de soins et d'attentions avec ses moines. La beauté du pays, l'aisance de la vie du monastère, les plaisirs d'une table délicieusement servie, le bon vin dont le père Hilarion ne laissait jamais manquer, l'art qu'on cultivait et qui était le véritable élément de Kreisler, tout concourait à calmer l'âme agitée de ce dernier. Il devint doux et aimant comme un enfant, et il reprit confiance en lui-même. On a dit de lui quelque part, que ses meilleurs amis même n'avaient jamais pu obtenir qu'il écrivît une de ses compositions, et que si jamais il l'avait

fait, il n'avait point manqué de livrer aussitôt l'ouvrage aux flammes. Cela a pu avoir lieu à une époque que le biographe ramènera peut-être, mais dans l'abbaye de Kanzheim, Kreisler se garda bien d'anéantir les compositions qui sortaient de son âme.

On venait de terminer un soir, dans le chœur de l'église, la dernière répétition d'une grand'messe que Kreisler avait composée et qui devait être exécutée le lendemain; les frères étaient rentrés dans leurs cellules, et Kreisler seul, arrêté sous la colonnade, contemplait la contrée qui brillait devant lui des derniers rayons du soleil couchant. Il lui sembla tout-à-coup, entendre dans le lointain, sa composition que les frères venaient d'exécuter, et pénétré d'un bonheur inexprimable, il sentit des larmes brûlantes rouler dans ses yeux.

— Non, s'écria-t-il, non, ce n'est pas moi, c'est toi, toi seule; toi, ma pensée, mon désir unique!

La manière dont Kreisler avait conçu ce morceau, dans lequel le prieur et les frères trouvaient l'expression de la piété la plus fervente, pouvait être appelée miraculeuse. Entièrement absorbé par la pensée de la messe qu'il avait commencée et qui était loin d'être finie, il rêva une nuit que la Toussaint, fête pour laquelle tout devait être terminé, était déjà arrivée, que la messe venait d'être sonnée, et qu'assis devant le pupitre, il en dirigeait l'exécution. Tout se suivait de point en point jusqu'à l'agnus. Là, il aperçoit avec saisissement dans la partition, des feuilles entièrement blanches. Son bâton tombe de ses mains, les frères se regardent, espérant à chaque instant que cette longue pause va finir, mais l'embarras

l'angoise étouffent Kreisler, et tout en sentant sa composition achevée dans son âme, il lui est impossible de l'écrire sur la partition. Tout-à-coup, un ange paraît, s'approche du pupitre, chante l'*agnus dei* d'une voix céleste, et cet ange, c'est Julie. Les transports de son enthousiasme l'éveillent et il écrit l'agnus qu'il croit avoir entendu. Kreisler recommençait maintenant ce rêve, lorsqu'un léger coup sur l'épaule le tira de son extase. C'était le prieur qui le contemplait avec satisfaction.

— N'est-ce pas, mon fils, lui dit-il, que l'œuvre sublime que tu as enfantée te donne une douce satisfaction? Tu penses à la messe que je crois un de tes meilleurs morceaux.

Kreisler le regarda sans pouvoir proférer une seule parole.

— Allons, continua le prieur en souriant, descends de la région supé-

rieure vers laquelle tu t'es élancé. Je crois même que tu composes encore en ce moment, et ce travail est sans doute un plaisir pour toi, mais c'est un plaisir dangereux puis qu'il use tes forces. Chasses pour le moment toutes tes idées créatrices; promenons-nous dans cette galerie, et causons de choses ordinaires.

Le prieur parla alors de l'administration du monastère, de la manière de vivre des moines, loua l'union vraiment chrétienne qui régnait entre eux, et dit enfin à Kreisler : — Je crois m'être aperçu, mon fils, que, depuis quelques mois que vous habitez l'abbaye, vous êtes devenu plus calme, et surtout plus passionné pour l'art sublime qui fait l'ornement des cérémonies de l'église.

Kreisler ne put se dispenser de reconnaître la vérité de cette observa-

tion, et d'avouer que depuis le moment où l'abbaye lui avait offert un asile, il s'y considérait comme faisant partie de la communauté et ne devant plus la quitter.

— Laissez-moi, révérend père, continua-t-il, laissez-moi conserver cette illusion fortifiée par l'habit que je porte; laissez-moi croire que le beau rêve, auquel je m'abandonne en ces lieux, n'aura jamais de réveil.

— En effet, mon cher fils, répondit le prieur, l'habit que tu as pris, pour ressembler à un de nos frères, te sied si bien, que je voudrais ne pas te le voir quitter. Mais, continua-t-il, après quelques instans de silence, toute plaisanterie est déplacée ici. Vous savez, Kreisler, combien je vous ai aimé dès le premier jour où je vous ai connu; et combien mon amitié s'est accrue depuis, fortifiée par mon admiration

pour votre beau talent. Nous concevons facilement des inquiétudes sur le sort de ceux que nous aimons, et c'est ce qui m'a porté à vous observer depuis l'instant de votre entrée en ces lieux. Depuis long-temps, je voulais vous ouvrir mon cœur ; j'attendais pour cela un moment propice; il est venu ; Kreisler, renoncez au monde ; entrez dans notre ordre.

Bien que Kreisler se trouvât parfaitement dans l'abbaye, tout charmé qu'il était de pouvoir y prolonger son séjour, il fut cependant surpris, d'une manière presque désagréable, de la proposition du prieur; car il n'avait jamais songé sérieusement à renoncer à sa liberté, et à vivre parmi les moines, quoique ce caprice eût pu lui passer quelquefois par la tête, et que le prieur s'en fût peut-être aperçu. Il le regarda donc avec étonnement ;

mais celui-ci ne lui donna pas le temps de répondre.

— Écoutez-moi jusqu'à la fin, Kreisler, lui dit-il; quelque désir que j'aie de procurer à l'église un serviteur zélé, je sais fort bien que l'église rejette toute séduction, et veut seulement que l'étincelle de la velléité soit entretenue, jusqu'à ce qu'elle devienne la brillante flamme de la conviction. Ainsi je ne veux que développer ce qui est caché dans votre cœur, pour vous le rendre sensible à vous-même. Vous parlerai-je des absurdes préjugés qu'on a dans le monde contre l'état monastique? On croit que le religieux a toujours été poussé dans sa cellule par un sort affreux; on pense qu'il renonce à tous les plaisirs, et qu'il passe sa vie dans des tourmens continuels. S'il en était ainsi, le cloître ne serait qu'une affreuse prison, où le

regret d'un bien à jamais perdu dévorerait les victimes qui y seraient renfermées, et qui, spectres vivans, exprimeraient leur angoisse par des prières murmurées d'une voix éteinte.

En entendant parler de spectres, Kreisler ne put s'empêcher de sourire; car il pensa aussitôt à ces bénédictins si gras et si bien nourris, et surtout au père Hilarion, dont le seul chagrin eût été de boire de mauvais vin, et la seule peine de déchiffrer une partition difficile.

— Vous riez, continua le prieur, du contraste que vous présente ce tableau avec la vie qu'on mène ici, et vous n'avez pas tort. Quelques hommes, sans doute, déchirés par des souffrances terrestres, se réfugient dans le cloître, et sont heureux de trouver, au sein de l'église, la paix qui les console des malheurs de la vie

du monde. Mais il en est beaucoup aussi, qui, par goût, n'aiment que la solitude et la vie contemplative. D'autres encore, sans avoir une vocation prononcée pour la vie monacale, ne sont à leur place que dans un cloître; ce sont ceux qui doivent toujours rester étrangers au monde, parce qu'ils appartiennent à une existence supérieure, et qu'ils prennent les besoins de cette existence pour la condition de la vie. Poursuivant toujours ce qu'on ne peut rencontrer ici bas, continuellement agités par de vagues désirs, ils se tourmentent sans jamais trouver la paix ni le repos. La solitude, une vie uniforme, sans interruption et sans secousse, peuvent seules rétablir l'équilibre, et procurer à leur âme un calme qu'elle ne trouverait pas dans la vie agitée du monde. Vous êtes, mon cher Kreisler, du nombre de ces hom-

mes que la puissance divine élève au ciel, même sans cette oppression terrestre. Le sentiment de cette existence supérieure se révèle dans l'art qui remplit votre âme, et qui, vous captivant entièrement, fait que vous êtes étranger aux futilités du monde. Fuyez donc à jamais les absurdes plaisanteries des fous qui vous ont tourmenté. Un ami vous tend les bras, et veut vous conduire dans un port à l'abri de tous les orages.

— Je sens, répondit Kreisler avec une profonde mélancolie, je sens la vérité de vos paroles, mon vénérable ami; je sais que je ne suis pas fait pour ce monde qui se montre à moi comme une énigme.

Et cependant je suis frappé de crainte à l'idée de prendre cet habit; je crains que ce monde, qui plus d'une fois offrit au maître de chapelle des jardins

émaillés de fleurs, ne paraisse au moine qu'un désert inhospitalier. La résignation....

— La résignation ! interrompit le prieur d'une voix forte, en est-il pour toi, Jean, quand le génie de l'art devient toujours plus puissant en toi, quand de tes ailes vigoureuses tu t'élèves au-delà des nues? Quel bonheur la vie peut-elle t'offrir encore? Mais, sans doute, la puissance divine a renfermé dans notre sein un sentiment dont la force irrésistible, maîtrise tout notre être. C'est le lien mystérieux entre le corps et l'âme, qui fait que tandis que celle-ci croit poursuivre un bonheur céleste, elle ne fait cependant qu'obéir aux exigences du corps. Ainsi se produit une réaction nécessitée par la continuation du genre humain. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je te parle ici de l'amour, et je ne pense pas qu'il te

soit facile d'y renoncer. Mais, mon fils, si tu le peux, tu échappes à ta perte. Espères-tu jamais jouir de ce bonheur chimérique que promet l'amour terrestre?

Le prieur prononça ces derniers mots avec tant d'onction, qu'on eût cru que le livre des destinées était ouvert devant ses yeux, et qu'il prédisait à Kreisler des malheurs auxquels il ne pourrait se soustraire qu'en se réfugiant dans un cloître.

Mais en même temps la figure de Kreisler prit cette expression bizarre qu'elle avait quelquefois.

— Votre éminence sérénissime est dans une erreur complète, dit-il au prieur. Ne suis-je donc pas un homme passable, encore dans la fleur de l'âge, d'un extérieur agréable, et d'un esprit assez cultivé? — Ne puis-je pas mettre un habit noir, des culottes de soie, me

présenter à la fille d'un professeur, à celle d'un conseiller, et, mettant dans ma voix et dans mon action toute la douceur du plus aimable *amoroso*, ne puis-je pas leur dire : La plus belle des belles, voulez-vous me donner votre main et toute votre chère personne? — La fille du professeur baisserait alors les yeux et me répondrait : Adressez-vous à papa. —Celle du conseiller m'adresserait un regard langoureux, m'assurerait ensuite qu'elle s'est aperçue depuis long-temps de cet amour que je viens enfin d'exprimer, et me parlerait en même temps de la garniture de sa robe de nôces. — Et messieurs les poètes, avec quel plaisir n'accorderaient-ils pas leurs filles à une personne aussi respectable que l'ex-maître de chapelle d'un grand-duc! — Je pourrais encore m'élever jusqu'au romantique, commencer une idylle, et offrir mon

cœur et ma main à la fille dodue d'un fermier, au moment où elle préparerait ses fromages. Nouveau notaire Pistafolin, je pourrais également courir au moulin, chercher une déesse dans des nuages de farine. Où méconnaît-on un cœur fidèle qui ne demande que le mariage? —Votre éminence ne réfléchit pas que je suis homme à être parfaitement heureux par l'amour dont le thême simple se compose de ce peu de mots: Si tu veux de moi, je veux de toi; thême dont les variations, après le brillant allégro de noce, se continuent pendant tout le temps du mariage. — Votre éminence ne sait donc pas que j'ai sérieusement pensé au mariage il y a déjà quelque temps. Il est vrai qu'alors j'avais bien peu d'expérience, puisque je n'avais que sept ans, mais la demoiselle de trente-trois ans, que j'avais choisie, ne m'en avait pas moins promis solen-

nellement, de n'avoir jamais d'autre mari que moi, et je ne sais pas trop, au fait, pourquoi cette affaire ne s'est pas réalisée. Que votre éminence sérénissime daigne remarquer combien l'amour m'a souri depuis mon enfance. Qu'on me donne des bas de soie, des escarpins, et je vais courir, sans m'arrêter, vers celle qui présente déjà le plus joli doigt du monde, pour qu'on y mette une bague. Si la chose n'était inconvenante en présence d'un honorable bénédictin, je danserais devant vous, éminence sérénissime, une matelotte, une gavotte, et même une valse, tant je me sens transporté d'aise en pensant à une amante et à une noce. Oui, je suis vraiment fait pour l'amour et le mariage, et je désirerais que votre éminence sérénissime en fût bien persuadée.

— Je n'ai pas voulu, dit le prieur,

quand Kreisler s'arrêta enfin, je n'ai pas voulu interrompre ces plaisanteries bizarres qui prouvent la vérité de ce que j'ai avancé. Je sens aussi la pointe qui devait me blesser et qui ne l'a pas fait. Je suis assez heureux pour n'avoir jamais cru à cet amour chimérique dont vous parlez. Mais brisons là-dessus; il est temps de saisir l'ennemi qui vous poursuit. N'avez-vous jamais entendu parler, pendant votre séjour à Sieghartshof du sort du malheureux peintre Léonard Eulinger?

Une horreur inexprimable, que manifestaient de violens frissons, s'empara de Kreisler, lorsqu'il entendit prononcer ce nom. La dernière trace de cette ironie amère, à laquelle il s'abandonnait un instant auparavant, disparut de sa figure, et il dit d'une voix étouffée : — Eulinger, que me veut-il? qu'ai-je de commun avec lui? je ne

l'ai jamais connu, et ce n'est qu'un jeu de mon imagination, qui me fit croire, un jour, qu'il me parlait du fond du lac.

— Calme-toi, mon fils, calme-toi, dit le prieur avec bonté, en prenant les mains de Kreisler, tu n'as rien de commun avec cet infortuné que le trouble d'une passion violente entraîna à sa perte; mais que son sort affreux te serve d'exemple. Tu marches sur un chemin plus glissant encore que celui sur lequel il s'est perdu. La fuite est ton seul moyen de salut. Hedwige.... une rêverie fatale la retient dans des liens qui paraissent indestructibles si un esprit indépendant ne parvient à les rompre; et toi...

Ces paroles du prieur éveillèrent en Kreisler une foule de souvenirs divers. Il s'aperçut que le bon bénédictin connaissait l'intérieur de la famille ducale,

et même tout ce qui s'était passé pendant son séjour à Sieghartshof. Il comprit que sa présence avait excité des craintes fondées sur l'état d'irritabilité de la princesse, et ces craintes, madame Benzon seule avait pu les éprouver. Elle était nécessairement en rapport avec le prieur, elle connaissait le séjour de Kreisler à l'abbaye, et avait, sans doute, dirigé la conduite et les discours du prieur. Kreisler se rappelait en effet, tous les momens où la princesse lui avait paru agitée par une passion naissante; mais l'idée qu'il était lui-même l'objet de cette passion le remplissait d'une terreur dont il ne pouvait se rendre compte. Une puissance morale qu'il ne connaissait pas, semblait vouloir s'emparer de son âme, et lui ravir toutes ses facultés mentales. Il voyait Hedwige attachant sur lui ce regard étrange qui lui était pro-

pre. Un coup électrique fit alors vibrer tous ses nerfs, comme la première fois qu'il toucha la main de la princesse. Mais au même instant, son angoisse disparut, il se sentit pénétré d'une chaleur bienfaisante, et dit, comme revenant à lui : — Veux-tu me tourmenter encore, petite *torpido?* Tu sais cependant que tu ne peux me blesser impunément, puisque c'est par pur amour pour toi que je me suis fait bénédictin.

Le prieur le regarda d'un œil pénétrant, comme s'il eût voulu lire dans son âme, et lui dit d'un ton solennel : — A qui parles-tu, mon fils?

Kreisler revint de sa rêverie et se rappela que le prieur, connaissant tout ce qui s'était passé à Sieghartshof, ne devait pas ignorer la catastrophe qui l'avait obligé d'en partir, et qu'il dé-

sirait lui-même connaître un peu mieux.

— Ainsi que vous l'avez entendu, révérendissime seigneur, dit-il, je ne parlais à personne autre qu'à une petite *torpédo* qui voulait se mêler de notre conversation sans y être appelée, et me troubler plus que je ne l'étais. Je suis forcé de reconnaître à cet égard que quelques personnes me croient aussi fou que ce pauvre Léonard qui non-seulement voulait peindre une personne d'un rang trop élevé pour daigner le regarder, mais encore, qui voulait l'aimer, ni plus ni moins que Jacques aime sa Margot. Quant à moi, ai-je jamais manqué au respect que je devais à la princesse, quand j'accompagnais, par les plus beaux accords, un chant assez faible? Ai-je mis sur le tapis des sujets d'amour ou de haine, quand la petite duchesse

se plaisait à tourmenter le monde par ses singulières distractions ou ses visions magnétiques. Ai-je jamais fait rien de semblable?

— Et cependant, mon fils, dit le prieur, tu parlais un jour de l'amour de l'artiste.

Kreisler regarda le prieur avec étonnement, croisa ses mains, et s'écria en levant les yeux au ciel : — Oh! Dieu, c'est donc cela! O hommes, pourquoi m'écoutez-vous dans mon insouciance, puisque l'harmonie de l'amour renfermée dans mon cœur blesse vos oreilles? ô Julie!

Le prieur, comme saisi par quelque chose d'inattendu, parut chercher vainement des paroles, tandis que Kreisler ravi, contemplait le ciel qui brillait de mille nuances de feu. Le son des cloches se fit entendre du haut des tours de l'abbaye, et se perdit dans les

nuages dorés comme une voix mélodieuse du ciel.

— On sonne l'angelus, dit le prieur, j'entends venir nos frères; demain, mon cher ami, nous parlerons plus au long, des événemens qui se sont passés à Sieghartsweiler.

— Révérendissime seigneur, dit Kreisler, je voudrais bien savoir cependant quelques détails sur une noce et sur quelque autre chose encore. Le prince Hector ne doit pas tarder à prendre la main que, de loin, il cherchait déjà à saisir, si toutefois il n'est rien arrivé de fâcheux à cet amant incomparable.

— Il n'est rien arrivé à cet amant incomparable, dit le prieur, avec cette bonhomie qui lui était propre, mais on dit que son aide-de-camp a été piqué dans la forêt par une guêpe.

— Oui, dit Kreisler, par une guêpe

qu'il voulait chasser par le feu et la fumée.

Les frères entrèrent dans le corridor, et. . . . .

LE MANUSCRIT DE MURR.

..... le mauvais esprit qui cherche à escamoter un bon morceau, juste sous la dent d'un honnête matou sans-souci. Bientôt nos douces réunions sur le toit, furent troublées par un événe-

ment qui en amena la dissolution, et l'esprit malfaisant, qui devait y mettre un terme, nous apparut sous la forme d'un chien appelé Achille. On ne pouvait guère le comparer à son homonyme grec, à moins qu'on n'accorde, à ce dernier, qu'une lourde maladresse et des discours grossiers et vides de sens. Achille n'était, au fait, qu'un dogue très-ordinaire, faisant le service de chien de garde, que son maître faisait attacher pendant le jour, et ne laissait en liberté que la nuit, afin de fortifier son attachement pour la maison. Malgré ses manières insupportables, plusieurs d'entre nous le plaignaient sincèrement, tandis que lui se faisait honneur de sa chaîne. Nos chants joyeux le troublèrent pendant la nuit, et il jura de s'en venger. Mais ses menaces nous effrayèrent peu, car sa maladresse ne lui permettait pas de

monter sur le toit où se tenaient nos réunions que nous continuâmes sans nous inquiéter des suites. Il prit dès-lors d'autres mesures et ameuta contre nous une troupe de roquets auxquels il faisait quelquefois l'honneur de jouer avec eux, en les écrasant de ses lourdes pattes. Ceux-ci se mirent à aboyer à l'unisson aussitôt que nous commençâmes nos chants, de manière qu'il nous fut impossible de nous entendre et même de prendre le ton. Quelques-uns montèrent jusqu'au grenier, et, sans vouloir engager une lutte honorable, quand nous leur présentâmes la griffe, ils se mirent à faire un si horrible tintamarre, que cette fois le maître de la maison, troublé lui-même dans son sommeil, ne put fermer l'œil, et prit un fouet pour dissiper l'attroupement formé au-dessus de sa tête.

O matou, qui parcours ces pages, toi qui es doué d'un bon cœur, d'un esprit éclairé, dis-moi si jamais tu entendis rien de plus affreux que l'aboyement pénétrant, dissonant et criard d'une troupe de roquets en colère. Prends garde à ces petites créatures sémillantes, crains leurs caresses plus que la griffe du tigre, et poursuis la lecture de mon histoire.

Ainsi que je l'ai dit, le maître prit un fouet pour terminer le bruit qui se faisait au-dessus de sa tête. Mais les roquets s'avancèrent à sa rencontre, léchèrent ses pieds et lui assurèrent que ce bruit infernal n'avait eu pour but que son repos; qu'ils n'avaient aboyé que pour nous chasser parce que nous chantions sur un ton trop haut. Le maître n'accorda que trop de foi à cette éloquence bavarde, et le chien de garde qu'il interrogea, ne

manqua pas de confirmer le tout, poussé par la haine qu'il nous portait. Les persécutions tombèrent sur nous; de partout on nous chassa, on nous tendit des pièges; les domestiques nous poursuivirent armés de tuiles et de manches à balai, et mon ami Mucius tomba dans une trappe où il se cassa la patte droite de derrière. C'est ainsi que finirent ces réunions charmantes où j'avais passé de si heureux momens. Rentré sous le poêle de mon maître, j'y pleurai dans une profonde solitude, et la perte de nos plaisirs, et le sort de mes malheureux amis.

Un jour M. Lothario le professeur d'esthétique, entra dans la chambre de mon maître, et derrière lui j'aperçus Punto. J'exprimerais difficilement le sentiment pénible que me causa sa présence. Il n'était à la vérité ni dogue ni roquet; mais il appartenait à cette

espèce qui avait détruit le charme de mon existence, et je ne pouvais le voir avec plaisir. Aussi, ne voulant pas lui parler, je descendis de mon coussin, et j'entrai dans le poêle qui était alors ouvert et dont je tirai la porte derrière moi.

M. Lothario parla de différentes choses qui m'intéressaient d'autant moins que je ne faisais attention qu'à Punto, qui, en fredonnant un petit air, se mit à sautiller comme un fat par la chambre. Il appuya ensuite ses pattes de devant sur le bord de la croisée, regardant dans la rue, saluant ses connaissances, et aboyant de temps en temps, sans doute pour attirer les regards de quelques belles. Il ne parut pas songer au pauvre Murr, et quoique je fusse bien décidé à ne pas lui parler, je n'en fus pas moins piqué de son indifférence et du peu d'attention qu'il faisait à moi.

Il n'en fut pas ainsi du professeur, car, après m'avoir cherché des yeux, il dit à mon maître : — Où donc est monsieur Murr?

Il n'est pas pour les oreilles d'un honnête chat de qualification plus désagréable que ce vilain mot de monsieur; mais il faut passer bien des choses aux esthétiques, et je pardonnai cette offense au professeur.

Le maître Abraham répondit que depuis quelque temps je faisais de fréquentes excursions et que je sortais beaucoup pendant la nuit. Que du reste il m'avait vu sur le coussin un instant auparavant, et qu'il ne savait comment j'avais disparu si vite.

— Je présume, dit le professeur que votre Murr.... mais ne serait-il pas caché dans quelque coin à nous écouter? Cherchons un peu.

Je me retirai dans le fond du poêle,

mais on peut penser comme je dressai les oreilles quand j'entendis qu'il était question de moi. Le professeur me chercha dans tous les coins, au grand étonnement du maître qui lui dit :—En vérité, vous faites trop d'honneur à Murr.

—Eh ! reprit le professeur, le soupçon que je vous ai manifesté, relativement à cette expérience par laquelle un chat devient poète et écrivain, ne me sort pas de la tête. Vous vous souvenez sans doute du sonnet et de la glose que Punto enleva sous les pattes de Murr. Du reste, je profiterai de l'absence du matou, pour vous communiquer une remarque assez fâcheuse, et vous engager à porter une attention sérieuse sur les manières de Murr. Je m'occupe fort peu des chats. J'ai remarqué cependant que quelques-uns, jadis polis et affables,

prennent maintenant des manières qui blessent toutes les convenances. Au lieu de se courber et de caresser humblement comme autrefois, ils se promènent avec insolence, et ne craignent pas de trahir leur naturel sauvage par des regards étincelans, par un ronflement de colère, et même en montrant les griffes. On les voit courir sales et en désordre, la queue recourbée, et inspirer l'horreur et le dégoût à tous les chats qui ont conservé les bons principes, mais ce qu'il y a de plus blâmable et qu'on ne saurait tolérer, ce sont leurs conciliabules secrets et nocturnes, pendant lesquels ils font un bruit infernal, qu'ils nomment chant, quoiqu'il soit dépourvu de mesure, de mélodie et d'harmonie. Je crains fort, maître Abraham, que votre Murr ne prenne part à ces plaisirs indécens, qui ne lui rapporteront jamais que des

coups. Je serais bien fâché que toutes les peines que vous vous êtes données pour lui fussent perdues, et qu'il partageât les plaisirs condamnables des chats pervers et corrompus.

En entendant ces calomnies proférées contre moi, contre Mucius et tous nos amis, je ne pus étouffer un cri de douleur.

— Qu'est-ce? s'écria le professeur; je crois que Murr est caché dans la chambre. Ici, Punto, cherche.

Punto sauta à bas de la croisée, flaira dans tous les coins de la chambre, et vint devant le poêle où il se mit à sauter et à aboyer.

— Il est dans le poêle, il n'y a pas de doute, dit le maître en ouvrant la porte. Je restai immobile, le regardant avec des yeux clairs et brillans.

— En vérité, dit-il, le voilà au fond

du poêle. Eh bien! te donneras-tu la peine de sortir? Veux-tu te sauver?

Quelque peu d'envie que j'eusse de quitter mon réduit, il me fallut pourtant obéir. Je sortis donc aussi lentement que possible, mais à peine eus-je paru au grand jour, que le maître et le professeur s'écrièrent à la fois : — Murr, quelle mine as-tu? Murr, polisson, qu'as-tu fait?

J'étais couvert de cendres, et il faut ajouter à cela, que mon extérieur avait en effet beaucoup souffert depuis quelque temps, et que j'avais été obligé de me reconnaître dans le portrait que le professeur avait tracé des matous schismatiques. Comparant ma mine misérable à l'extérieur de Punto, dont la fourrure luisante et frisée était vraiment belle, je me sentis pénétré de honte, et je me rangeai dans un coin, sans dire mot.

— Est-ce là, dit le professeur, ce matou d'esprit et de soins, qui fait des sonnets et des gloses? non, c'est un chat fort commun, qui fréquente les toits et les cuisines et ne sait faire autre chose que prendre des souris. Dis-moi donc, aimable bête, demanderas-tu bientôt à monter en chaire, comme professeur d'esthétique? En effet, c'est un fort joli habit de professeur que celui que tu portes-là.

Les plaisanteries se suivirent sans interruption, et je baissai l'oreille, comme j'étais dans l'habitude de le faire quand on me grondait. Le maître et le professeur partirent enfin d'un éclat de rire qui me perça le cœur.

Mais les manières de Punto m'étaient plus sensibles encore. Non-seulement il prenait part aux railleries de son maître, mais par des bonds de côté il me prouvait combien il craignait de

m'approcher, il semblait avoir peur de salir sa fourrure. On sent ce que devait souffrir un matou qui avait la conscience de son propre mérite, et qui se trouvait dans une semblable position.

Le professeur et le maître eurent alors une longue conversation qui me parut n'avoir aucun rapport, ni à moi, ni aux chats en général, et à laquelle je ne compris que fort peu de chose. On agitait, à ce qu'il me sembla, la question de savoir, s'il valait mieux opposer une résistence ouverte aux actions souvent déraisonnables et extravagantes de la jeunesse, ou s'il fallait faire en sorte de les modérer d'une manière adroite et insensible. Le professeur était pour la résistance ouverte, par des raisons qu'il déduisit longuement; il parla aussi de carreaux cassés; mais je n'y compris rien du tout. Le

maître, de son côté, pensait que de jeunes esprits exaltés sont semblables à des maniaques que la résistance ouverte rend toujours plus fous, tandis que la connaissance de l'erreur à laquelle on parvient par soi-même, guérit radicalement, et ne laisse craindre aucune rechute.

— Eh bien! s'écria le professeur, en se levant et prennant sa canne et son chapeau, pour ce qui est de la résistance ouverte, vous m'accorderez du moins, qu'il faut l'exercer impitoyablement dès que ces actions sont contraires au repos des autres; et pour en revenir à votre matou Murr, de braves roquets ont fort bien fait de chasser ces maudits chats qui faisaient un bruit infernal et se croyaient de grands virtuoses.

— C'est selon, reprit le maître; si on les avait laissé faire, ils seraient

peut-être devenus ce qu'ils croyaient déjà être, c'est-à-dire de bons musiciens, tandis que sans doute ils désespèrent maintenant de le devenir jamais.

Le professeur prit congé, et Punto le suivit sans daigner me saluer, ce que cependant il ne manquait jamais de faire.

—Moi-même, Murr, me dit alors le maître, je ne suis pas content de toi, et il est temps que tu redeviennes raisonnable et rangé. Si tu pouvais me comprendre, je te conseillerais de t'amuser sans faire le moindre bruit, c'est le vrai moyen de conserver sa réputation. Je te citerais, à cet égard, deux hommes, dont l'un, tranquillement assis dans un coin pendant toute la journée, boit, une bouteille après l'autre, jusqu'au moment où il tombe dans une ivresse complète, qu'il sait

dissimuler par suite d'une grande habitude, tandis que l'autre ne boit de temps en temps que quelques verres de vin avec ses amis, et, le cœur sur les lèvres, parle avec beaucoup d'abandon et de vivacité, sans cependant blesser les convenances. * C'est celui-ci, cependant, que le monde traite de buveur déterminé, tandis que le premier passe pour un homme sage et rangé. Oh! mon cher matou, si tu connaissais le monde, tu saurais qu'un homme habile cache toujours ses penchans, et s'en trouve bien. Mais tu ne peux connaître ces gens-là, quoiqu'il y en ait peut-être aussi parmi ton espèce.

A ces mots, fier des connaissances que j'avais obtenues, tant par les instructions de Mucius que par ma propre

* Hoffmann se peint ici lui-même, et répond à des reproches qui lui furent adressés publiquement. Tr.

expérience, je ne pus m'empêcher de miauler gaîment.

— Eh! Murr, mon matou, dit le maître en riant, je crois presque que tu me comprends, et que le professeur a raison quand il te craint comme un rival en esthétique.

Pour confirmer ce que le maître venait de dire, je poussai un *miaou* clair et mélodieux, et je sautai sur ses genoux. Mais je ne pensais pas qu'il avait en ce moment sa belle robe-de-chambre de soie à grandes fleurs, et que je la salirais.—Que le diable t'emporte, s'écria-t-il avec colère, et il me poussa si rudement que je tombai à terre en baissant les oreilles et en fermant les yeux. Cependant, il me dit aussitôt:—Allons, Murr, mon matou, je ne voulais pas te faire du mal. Je sais que le motif était bon; tu voulais me prouver ton affection, mais tu l'as fait maladroitement

Viens ici, petit cendreux, que je te nettoie, pour que tu ressembles à un honnête matou.

Après ces mots, il ôta sa robe de chambre, me prit sur son bras, et se mit à nettoyer ma fourrure avec une brosse bien douce, et à me rendre le poil luisant, avec un petit peigne.

Ma toilette finie, je passai devant la glace, et je fus surpris moi-même du changement qui s'était opéré en moi. Je ne pus m'empêcher de filer complaisamment, tant je fus content de ma personne; et, dans ce moment, je dois l'avouer,il s'éleva en moi des doutes sur la convenance et l'utilité de nos réunions; aussi l'ordre, que me donna le maître,de ne pas rentrer dans le poêle, était tout-à-fait inutile.

La nuit suivante, je crus entendre qu'on grattait doucement à la porte, et qu'on poussait un miaou plaintif. Je

reconnus à la voix le vieux Puff; ayant demandé cependant qui était là, il me répondit : — C'est moi, mon cher Murr, et j'ai une bien fâcheuse nouvelle à te donner ! — Oh! ciel. Et quel.....

QUATORZIÈME FRAGMENT

DE MACULATURE.

..... grand tort, ma douce amie; mais tu es plus qu'une amie, tu es ma sœur, et je ne t'ai pas assez aimée. Ce n'est qu'en ce moment que je t'ouvre

mon cœur tout entier, maintenant que je sais...

La princesse s'arrêta ; un torrent de larmes couvrit sa figure, et elle embrassa Julie, avec plus de tendresse qu'elle ne l'avait jamais fait.

— Hedwige, dit Julie, avec douceur, ne m'as-tu donc pas aimée de tout ton cœur ? as-tu jamais eu des secrets pour moi ? — Que sais-tu ? que viens-tu d'apprendre ? Mais non, non ! pas un mot de plus, jusqu'à ce que ce pouls batte avec plus de calme, que ces yeux ne brillent plus d'un feu aussi sombre.

— Je ne sais ce que vous avez tous, dit la princesse, vous voulez absolument que je sois malade, et cependant, je ne me suis jamais aussi bien portée. L'accident singulier qui m'est arrivé vous a effrayés ; et cependant, il est possible que ces coups électriques, qui

suspendent l'organisation de la vie, me soient plus nécessaires que tous ces remèdes qu'un art aveugle me prodigue. Combien me déplaît ce docteur, qui se figure que la nature humaine peut s'arranger comme une montre qu'on démonte et qu'on nettoie ! Mon existence pourrait dépendre de ces combinaisons! dans ce cas, ce ne serait, de la part du créateur, qu'une triste plaisanterie.

— Cette exaltation même, ma chère Hedwige, dit Julie, est la preuve que tu es encore malade, et qu tue devrais te ménager plus que tu ne le fais.

— Et toi aussi, tu veux m'affliger, dit la princesse, en s'avançant vers la croisée, qu'elle ouvrit pour contempler le parc. Julie la suivit, passa un bras autour de sa taille, et la pria tendrement de se préserver au moins du

vent froid de l'automne, et de prendre le repos que le médecin jugeait indispensable. Mais la princesse lui répondit que la fraîcheur de l'air la calmait et lui donnait des forces.

Julie lui parla alors avec effusion des derniers temps où une influence funeste avait agi sur elle, et l'entretint de certaines sensations qui ne pouvaient se comparer qu'à la crainte des spectres, et qui avaient pour principale source la haine mystérieuse entre le prince Hector et Kreisler, haine qui avait été funeste à ce dernier, puisqu'il avait dû tomber sous les coups du haineux Italien, et, qu'au dire de maître Abraham, il n'avait échappé que par miracle à une mort certaine.

— Et cet homme odieux, continua Julie, deviendrait ton époux! — Non, jamais. Grâce au ciel, tu es sauvée, il

ne reviendra jamais. N'est-ce pas, Hedwige, jamais?

— Jamais, dit la princesse, d'une voix étouffée et à peine intelligible. Puis elle soupira profondément et continua de parler, comme une personne plongée dans un songe.—Oui, dit-elle, ce feu pur et céleste doit briller et vivifier, et non détruire; et c'est dans l'âme de l'artiste qu'en est le foyer. C'est ce que tu disais en ces lieux même.

— Qui parlait ainsi! s'écria Julie, effrayée. A qui pensais-tu, Hedwige?

La princesse passa sa main sur son front, comme pour se rappeler au présent dont elle était si loin. S'appuyant sur Julie, elle s'approcha ensuite du sopha sur lequel elle tomba dans un état d'épuisement. Julie voulut appeler ses femmes, mais Hedwige s'y opposa.

— Non, jeune fille, dit-elle, c'est toi, c'est toi seule qui dois rester auprès de moi. Ne crois pas que je sois malade ; non, c'est l'idée d'un bonheur suprême qui, devenue trop puissante et trop vive, a brisé mon cœur, et s'est changée en une douleur mortelle. Reste auprès de moi, ma Julie, tu ne connais pas le charme miraculeux que tu exerces sur mon être. Laisse-moi lire dans ton âme, comme dans une glace pure, pour que je me retrouve moi-même. — Julie ! il me semble souvent que le ciel t'inspire, et que lés paroles qui passent sur tes lèvres sont un souffle de l'amour, et un oracle consolant. — Julie, reste auprès de moi, mon amie, ne me quitte jamais ! — jamais !

A ces mots, elle saisit les mains de son amie, et retomba les yeux fermés sur le sopha.

Julie était habituée à voir quelque fois Hedwige succomber sous l'atteinte d'une exaltation maladive. Mais le paroxisme qu'elle éprouvait en ce moment, lui parut tout-à-fait inconcevable.

— Hedwige, s'écria-t-elle, ma chere Hedwige, non, je ne te quitterai jamais, tu ne trouveras jamais un cœur plus aimant et plus dévoué que le mien, mais parle, dis-moi quel tourment déchire ton âme ; je te plaindrai, je pleurerai avec toi.

Un sourire étrange et une faible rougeur se montrèrent sur les traits d'Hedwige qui, sans ouvrir les yeux, dit avec douceur : — N'est-ce pas, ma Julie, tu n'es pas amoureuse ?

Julie se sentit saisie par cette question de la princesse.

Quel est le sein de jeune fille, qui ne renferme le pressentiment d'une

passion qui semble la principale condition de leur existence? Car la femme n'est complète que lorsqu'elle aime. Mais un cœur innocent et pur conserve ce pressentiment, sans chercher à connaître le doux secret qui doit un jour se trahir de lui-même. Ainsi Julie, en entendant parler d'un sentiment auquel elle ne n'avait pas osé penser, chercha à lire dans son propre cœur, comme si on l'accusait d'une faute qu'elle ignorait.

— Julie, répéta la princesse, tu n'aimes pas? dis-le moi!—sois franche!

— Quelle singulière question! répondit Julie, que puis-je, que dois-je te répondre?

—Parle, parle, dit la princesse avec instance.

En ce moment Julie reconnut ce qui se passait au fond de son âme, et trouva

des paroles pour exprimer ce qu'elle venait de comprendre.

— Hedwige, dit-elle, d'un ton sérieux et calme, qu'éprouves-tu toi-même, quand tu me fais cette question? Qu'entends-tu par cet amour dont tu me parles? N'est-ce pas, c'est se sentir entraîné vers celui qu'on aime, avec une force si irrésistible; qu'on ne vit que par les pensées qu'il vous cause; que sur lui seul se rassemblent nos vœux, nos espérances, nos désirs; qu'il est pour nous le monde entier? Et cette passion nous procure le bonheur suprême? La tête me tourne de cette hauteur d'où j'aperçois un affreux abîme! — Non Hedwige, cet amour, qui est aussi terrible que criminel, ne remplit point mon âme, je veux croire qu'elle en sera préservée à jamais. Mais nous pouvons éprouver pour un homme, plus d'es-

time que pour un autre, avoir même de l'admiration pour ses talens ou son caractère. Nous pouvons nous sentir, près de lui, pénétrées par un bien-être doux et mystérieux, être heureuses par sa présence, tristes par son départ.—Nommes-tu cela de l'amour?

Pourquoi ne t'avouerais-je pas franchement que notre Kreisler m'avait inspiré ce sentiment, et que son absence me peine et m'afflige.

—Julie, s'écria Hedwige avec véhémence! peux-tu te le figurer dans les bras d'une autre, sans éprouver des angoisses inexprimables?

La figure de Julie se couvrit de rougeur, et d'un ton qui prouvaient combien elle était blessée, elle répondit: —Je n'ai jamais pensé qu'il pût être dans les miens.

— Ah! tu ne l'aimes pas! s'écria

Hedwige, d'une voix perçante, et elle retomba sur le sopha.

— Oh, puisse-t-il revenir! continua Julie. — Le sentiment qu'il m'inspire est pur et innocent, et si je ne dois pas le revoir, son souvenir remplira ma vie, mais il reviendra à coup sûr! —Car comment.....

— Jamais, dit la princesse, interrompant Julie d'un ton sec et tranchant, jamais il ne reviendra, il ne le peut pas, car il est, dit-on, à l'abbaye de Kanzheim, et il compte entrer dans l'ordre de saint Benoît.

Des larmes remplirent les yeux de Julie qui s'approcha en silence de la croisée.

— Sa mère à raison, parfaitement raison, continua la princesse; je suis heureuse qu'il soit parti, ce fou qui se plaisait à troubler notre raison, et qui se servait de la musique pour égarer

notre esprit. — Je ne veux plus le revoir.

Ces mots étaient autant de coups de poignard pour Julie qui prit son chapeau et son shall.

—Tu veux me quitter, ma douce amie! s'écria la princesse.—Reste.—Reste.— Console-moi, — si tu peux. Ces murs, ce parc, tout est rempli de mystères; il faut que tu saches.....

Elle s'arrêta, entraîna Julie vers la croisée, lui montra le pavillon où avait demeuré l'aide-de-camp du prince Hector, et continua d'une voix étouffée: — Regarde, Julie; ces murs cachent un secret affreux. Le concierge, le jardinier assurent que, depuis le départ du prince, personne n'habite ce pavillon, que les portes en sont fermées, et cependant, regarde, ne vois-tu rien à la croisée?

Julie vit en effet à la croisée du

fronton du pavillon, une ombre de taille humaine qui disparut aussitôt.

— Il n'est question ici de rien de mystérieux ou de surnaturel, dit-elle, s'apercevant que la main d'Hedwige tremblait dans la sienne; quelque domestique occupe sans doute ce pavillon sans permission. On peut, au reste, le faire visiter, et connaître sur le champ, la cause de cette apparition.

Mais la princesse lui répondit que le vieux concierge l'avait déja visité à sa prière, et n'y avait trouvé personne.

—Écoute ce que j'ai à te dire, continua-t-elle : tu sais que souvent le sommeil me fuit, et qu'alors j'ai l'habitude de me lever et de me promener dans ma chambre jusqu'à ce que je sois assoupie par la fatigue. Il y a trois nuits qu'une circonstance semblable me conduisit dans cette chambre, où je

vis tout-à-coup briller sur le mur un reflet de lumière. Je regardai par la croisée, et j'aperçus quatre hommes dont l'un portait une lanterne sourde, et qui disparurent près du pavillon, sans que je pusse connaître s'ils y étaient entrés.

Quelques instans après, cette même croisée fut éclairée, et je vis passer et repasser des ombres. Tout redevint obscur, mais tout-à-coup une lueur éblouissante qui ne pouvait venir que de la porte du pavillon, éclaira tous les alentours, et s'accrut d'un instant à l'autre. Je vis alors sortir des buissons, un bénédictin tenant de la main gauche un flambeau, et de la droite un crucifix; quatre hommes le suivaient, portant sur leurs épaules une bière recouverte d'une draperie noire. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'un homme enveloppé d'un man-

teau, se présenta devant eux. Ils s'arrêtèrent, posèrent la bière à terre, celui qu'ils avaient rencontré, retira la draperie, et je vis un cadavre. Me sentant défaillir à cet aspect, je m'aperçus à peine que les quatre hommes reprirent la bière, et que, précédés par le bénédictin, ils se dirigèrent le long du large sentier qui conduit, à travers le parc, à l'abbaye de Kanzheim. Depuis ce moment, je vois cette ombre à la croisée, et peut-être est-ce l'ombre d'un homme assassiné qui me poursuit.

Julie était tentée de croire que toute cette histoire était le résultat d'un songe, ou des sens exaltés de son amie. — Quel pouvait être, en effet, ce mort, que l'on faisait sortir du pavillon avec tant de mystère, et pourquoi revenait-il apparaître dans ce pavillon? Elle communiqua ces réflexions à la prin-

resse et ajouta que cette vision pouvait être une illusion d'optique, ou même une plaisanterie de maître Abraham qui se plaisait à ces jeux mystiques.

— Que l'on est prompt à expliquer ce qui est surnaturel et miraculeux! dit la princesse avec une douceur et un calme parfaits. Quant à ce qui est du mort, tu oublies, sans doute, ce qui s'est passé dans le parc, avant que Kreisler nous ait quittés.

— Oh! ciel, s'écria Julie, un crime a-t-il été commis? sur qui? par qui?

— Tu sais, ma chère amie, que Kreisler vit, continua la princesse. — Mais il vit aussi celui qui t'aime. Ne me regarde pas avec autant d'effroi! — Si tu ne l'as pas deviné depuis longtemps, il faut que je t'apprenne un secret dont l'ignorance pourrait te perdre. — Le prince Hector n'aime que

toi, oui, toi, Julie, avec toute l'ardeur qui est propre à sa nation. — J'étais, je suis encore sa fiancée, mais tu es celle qu'il aime.

La princesse prononça ces derniers mots avec force, mais sans cet accent particulier qui est naturel à un cœur blessé.

— O Dieu tout-puissant, s'écria Julie, en versant des larmes brûlantes! Hedwige, veux-tu donc déchirer mon cœur? — Reviens à toi, tu n'es plus la fiancée de cet homme affreux qui nous apparut comme le malheur même, il ne reviendra jamais, tu ne seras jamais à lui.

— Tu es dans l'erreur, reprit Hedwige, mais calme-toi, mon ange. Quand un lien sacré m'unira au prince, cette méprise affreuse du sort, qui me rend malheureuse, s'éclaircira peut-être, et tu seras sauvée. Nous nous

séparerons, je suivrai mon époux, tu resteras...... Ici elle s'arrêta, succombant à son émotion. Julie, incapable de proférer une parole, se jeta dans ses bras, et toutes deux fondirent en larmes.

On annonça que le thé était servi. Julie, plus agitée que son caractère calme et réfléchi, aurait pu le faire supposer, reçut de sa mère la permission de se retirer, permission qui lui fut accordée avec d'autant plus de facilité, que la princesse avait également besoin de repos.

Mademoiselle Nanette répondit aux questions que lui fit la duchesse, que la princesse avait été très-bien pendant tout l'après-midi, qu'elle avait absolument voulu rester seule avec Julie, et qu'à en juger par ce qu'on pouvait entendre de la chambre voisine, les deux amies s'étaient raconté des histoires,

avaient même joué la comédie, et ri et pleuré alternativement.

— Que les jeunes filles sont charmantes! dit tout bas le maître des cérémonies.

— Que la princesse est aimable, que la jeune fille est charmante, dit le duc pour le corriger, et fixant sur lui ses grands yeux. Saisi d'effroi à cette affreuse bévue, le maître des cérémonies voulut dans son trouble, avaler un morceau de biscuit imbibé de thé qu'il tenait à la main, mais le morceau, s'étant arrêté dans son gosier, il fut saisi par une toux si violente, que, forcé de quitter le salon, il n'échappa à une mort certaine par suffocation, que grâce aux soins du fourrier de la cour, qui le rejoignit dans l'anti-chambre, et exécuta sur son dos un solo de grosse caisse.

Coupable de deux maladresses consé-

cutives, le maître des cérémonies craignait d'en commettre une troisième en rentrant dans le salon, et sous le prétexte d'une indisposition subite, il se fit excuser auprès du duc. Mais son absence dérangea une partie de whist que le duc avait arrangée lui-même.

Les tables de jeu étant prêtes, tout le monde attendait avec inquiétude et intérêt ce que ferait le duc dans une circonstance aussi critique. Après avoir donné aux autres le signal de s'asseoir, il prit la main de la conseillère Benzon, la conduisit à un sopha et se plaça auprès d'elle.

— J'aurais été vraiment affligé, dit-il avec douceur et affabilité à madame Benzon à qui il ne parlait jamais autrement, de voir que le maître des cérémonies eût été étouffé par un biscuit; mais j'ai remarqué qu'il a quelque fois des absences, puisqu'il a ap-

pelé la princesse une jeune fille, et je crois qu'il aurait fait une triste figure au whist. Je suis enchanté, ma chère Benzon, que cette circonstance me mette à même d'échanger avec vous dans la solitude, quelques mots d'amitié comme autrefois. Vous connaissez mon attachement pour vous; il ne changera jamais, car un cœur ducal ne peut changer, à moins que des raisons d'une haute politique n'exigent le contraire.

Après ces mots, il baisa la main de madame Benzon avec plus de tendresse que n'auraient pû le faire supposer son rang, son âge et les liens qui l'unissaient à la duchesse. Madame Benzon, les yeux étincelans de joie, l'assura que, depuis long-temps, elle avait désiré trouver un moment où elle pût causer librement avec lui, ayant à lui communiquer des nouvelles fort agréables.

— Sachez, monseigneur, continua-t-elle, que le conseiller de légation a écrit de nouveau que nos affaires prennent la tournure la plus favorable, que...

— En voilà assez, femme charmante, dit le duc en l'interrompant; laissons les affaires de l'empire. Les rois mettent comme les autres hommes une robe de chambre et un bonnet de nuit, lorsque accablés par le poids des affaires publiques, ils se livrent au repos. Frédéric-le-Grand fit seul exception, car même au lit, il portait un chapeau de feutre à trois cornes, ainsi que vos lectures auront pu vous l'apprendre. Chère Benzon, sept signatures sont prêtes dans mon cabinet, mais en ce moment, laissez-moi entièrement oublier le duc, et être ici un véritable père de famille allemand. Laissez-moi parler de mes enfans qui me don-

nent quelquefois des inquiétudes tout-à-fait inconvenantes pour un homme de mon rang.

— Vous voulez parler de vos enfans, monseigneur, dit la Benzon avec amertume, c'est-à-dire de la princesse Hedwige et du prince Ignace. Eh bien, parlez, monseigneur, peut-être pourrai-je vous donner des conseils et des consolations aussi bien que le maître Abraham.

— Oui, dit le duc, conseils et consolations, j'en ai souvent besoin. Pour parler d'abord du prince Ignace, chère Benzon, je sais bien qu'il n'avait pas besoin de ces facultés remarquables qui servent quelquefois à élever un homme du commun; mais un peu plus d'intelligence lui serait fort utile. Tenez, le voilà remuant les jambes sur sa chaise, et faisant semblant de jouer, et tout cela le fait rire comme un en-

fant de huit ans. Benzon, entre nous soit dit, on n'a pas pu lui apprendre à écrire ce qui lui est absolument indispensable, et son nom ducal ressemble à une griffe de hibou. L'autre jour, je fus troublé dans mes occupations, par l'aboiement d'un chien; je regardai par la croisée pour faire chasser le roquet, et que vis-je, chère Benzon, le croirez-vous? — C'était le prince, courant et aboyant derrière le fils du jardinier. Ils faisaient ensemble le chien et le lièvre. — Sont-ce là des amusemens royaux? le prince aura-t-il jamais la moindre grandeur d'âme?

— Voilà pourquoi, répondit madame Benzon, il est nécessaire que le prince soit marié le plutôt possible, et qu'on lui donne une femme dont la grâce, la beauté et l'esprit éveillent ses sens endormis et qui soit assez bonne pour s'abaisser jusqu'à lui, et

le corriger avec douceur. Ces qualités sont indispensables dans la femme qui doit appartenir au prince, pour l'arracher à un état moral qui, je le dis avec douleur, pourrait se changer en une folie complète. Voilà pourquoi aussi, ces qualités doivent déterminer le choix, sans faire au rang, une attention trop scrupuleuse.

— Il n'y a jamais eu de mesalliances dans ma maison, dit le duc en fronçant le sourcil; abandonnez une idée que je ne puis approuver. Du reste, je suis prêt, comme je l'ai toujours été, à remplir vos désirs.

— Je sais, dit madame Benzon avec aigreur, que bien souvent des vœux raisonnables doivent céder à des égards chimériques; mais il est certains droits aussi, qui sont bien au-dessus de tous les égards.

— Laissons cela, dit le duc en tous-

sant et en prenant une prise; puis, après quelques momens de silence, il continua : — La princesse me donne encore plus de chagrin que le prince. Comment est-il possible que la duchesse et moi, nous ayons pu donner le jour à une fille d'un caractère aussi bizarre, et d'un état maladif tellement singulier, qu'il a embarrassé le médecin de la cour lui-même. La duchesse n'a-t-elle pas toujours joui d'une excellente santé? — A-t-elle jamais eu ces mystérieuses attaques de nerfs, et moi-même, pour le corps comme pour l'âme, n'ai-je pas toujours été un prince robuste? D'où nous vient donc cette princesse, qui, je l'avoue, me paraît quelquefois tout-à-fait folle, et privée de toute espèce de dignité ducale?

— Je ne comprends pas non plus le tempérament de la princesse, dit

madame Benzon. La mère a toujours été calme, raisonnable, et exempte de toute passion violente.

La Benzon prononça ces derniers mots d'une voix sombre, et en baissant les yeux.

—Vous parlez de la duchesse, dit le duc d'une manière marquée, car il trouvait inconvenant de ne pas faire précéder le titre de mère, de celui de duchesse.

— Et de qui pourrais-je parler, répondit madame Benzon avec vivacité?

— La dernière maladie de la princesse, continua le duc, a détruit le résultat de tous mes efforts, et m'a frustré de l'espoir de ces noces prochaines qui étaient si conformes à mes vœux. Car, ma chère Benzon, entre nous soit dit, cette catalepsie subite dont la source n'était bien certainement qu'un refroidissement, a été la cause du dé-

part précipité du prince Hector. Il veut rompre le mariage, et je suis forcé d'avouer qu'il n'a pas tout-à-fait tort. Je conviens qu'il est un peu scabreux de prendre une épouse sujette à de pareilles attaques. La catalepsie n'aurait qu'à la prendre au milieu d'un cercle de la cour. Toutes les personnes présentes seraient obligées de rester immobiles et dans la position où l'attaque les aurait trouvées. Sans doute une cour dans un tel état aurait un grand mérite, puisque l'individu le plus étourdi ne pourrait enfreindre la dignité indispensable dans ces réunions. Mais je n'en crois pas moins que la fiancée avec une pareille maladie, peut ne pas convenir à son futur époux. Vous êtes, Benzon, une femme aussi expérimentée qu'aimable. Pourriez-vous trouver un moyen, une possibilité quelconque de renouer avec le prince?

— Il n'en est pas besoin, Monseigneur, répondit la Benzon avec vivacité. Ce n'est point la maladie de la princesse qui a chassé le prince aussi précipitamment. Il y a un secret là-dessous, et le maître de chapelle Kreisler y est pour beaucoup.

—Le maître de chapelle Kreisler, dites-vous? serait-il vrai que.....?

— Oui, Monseigneur, une dispute entre le prince et lui, dispute qui devait peut-être se terminer d'une manière trop héroïque, voilà ce qui a causé ce départ précipité.

—Une dispute, dit le duc, une dispute,..... manière héroïque,..... le chapeau ensanglanté,..... le coup dans le front. — Impossible, Benzon, impossible; un duel, une rencontre sont également inadmissibles.

— Ce qu'il y a de certain, continua madame Benzon, c'est que Kreisler

n'a exercé que trop d'influence sur le cœur de la princesse. Cette angoisse, cette horreur qu'elle éprouva d'abord en sa présence, se sont promptement changées en une passion aussi violente que malheureuse. Il est possible que le prince s'en soit aperçu, et qu'il ait regardé Kreisler comme un rival dont il fallait se défaire. Il en sera résulté une action qu'on ne peut pardonner qu'à l'ambition blessée et à la jalousie : tout cela, j'en conviens, n'explique pas le prompt depart du prince. Il y a là-dessous, je vous le répète, un profond mystère. Le prince, à ce que me dit Julie, s'enfuit tout saisi, à la vue d'un portrait que Kreisler lui montra. Kreisler est parti, de son côté, et la crise de la princesse est passée. Croyez-moi, s'il fût demeuré, la passion la plus violente se serait développée dans le cœur d'Hedwige, et elle aurait pré-

féré la mort à son mariage avec le prince. Tout est changé maintenant, le prince reviendra, et son alliance calmera toutes vos inquiétudes.

— Mais voyez donc, dit le duc en colère, l'insolence de ce misérable musicien ! C'était donc de lui que la princesse était amoureuse ; c'est pour lui qu'elle a refusé le plus aimable de tous les princes. Ah! le coquin.—Maintenant je vous comprends. — Maître Abraham, vous me délivrerez de cet homme détestable !

— Tout ce que le maître Abraham pourrait proposer, dit madame Benzon, deviendrait maintenant superflu ; ce qu'il y avait à faire est déja fait ; Kreisler est à l'abbaye de Kanzheim, et doit se décider, d'après ce que m'écrit le prieur Chrysostôme, à quitter le monde, et à entrer dans l'ordre de saint Benoît. Je l'ai déja appris à la

princesse, dans un moment favorable, et comme je n'ai remarqué en elle aucune agitation, je présume ainsi que je viens de vous le dire, que la crise est entièrement passée.

—Aimable femme, dit le duc, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, pour l'attachement que vous me prouvez, ainsi qu'à mes enfans; pour l'intérêt que vous inspire ma maison.

— Vraiment, dit madame Benzon, avec amertume, m'a-t-il toujours été permis de veiller au salut de vos enfans?

—Elle appuya sur ces derniers mots, et le duc baissa les yeux sans répondre.

— Angéla! dit-il enfin à voix basse. Est-elle tout à fait disparue? N'en peut-on découvrir aucune trace?

— Aucune, dit la Benzon, et je crains que cette enfant ne soit devenue la victime de quelque crime. Quel-

qu'un m'a dit l'avoir vue à Venise, mais c'est une erreur sans doute. Avouez, Monseigneur, qu'il fut bien affreux de faire arracher un enfant du sein de sa mère et de le condamner à l'exil. Cette blessure dont me frappa votre sévérité, ne se cicatrisera jamais.

— Benzon, dit le duc, ne vous ai-je pas accordé, ainsi qu'à l'enfant, une pension considérable? Pouvais-je faire davantage? Si Angéla fût restée près de nous, n'avais-je pas à craindre à chaque instant que notre faiblesse fût connue? Vous connaissez la duchesse; vous savez quels sont quelquefois ses caprices.

— Ainsi vous pensez que l'argent peut dédommager une mère de toutes les larmes qu'elle a versées, de tout le chagrin que lui a donné la perte de son enfant? Eh bien! détrompez-vous,

il est d'autres dédommagemens plus précieux.

Elle accompagna ce mot d'un regard qui embarrassa le duc.

—Excellente femme, dit-il, pourquoi ces singulières idées? ne pensez-vous pas que la perte de notre Angéla, est aussi pénible pour moi que pour vous? Elle doit être une jeune personne bien belle et bien séduisante, car il faut convenir que ses parens sont fort bien.

Il baisa de nouveau la main de madame Benzon qui la retira, et lui dit:

— Avouez, Monseigneur, que vous avez été injuste et cruel, en exigeant l'éloignement de cette enfant.

— Benzon, reprit le duc, plus troublé encore qu'auparavant, est-il donc impossible que notre Angéla se retrouve? Je ferai tous les sacrifices possibles pour répondre à vos désirs,

je m'entendrai avec maître Abraham, je demanderai ses conseils; c'est un homme sage et expérimenté.

—Pensez-vous donc, Monseigneur, dit Benzon, que le maître Abraham soit disposé à faire quelque chose pour vous? Croyez-vous qu'il soit attaché à vous et à votre maison? Comment, d'ailleurs, pourrait-il connaître le sort d'Angéla, quand toutes nos recherches, à Venise et à Florence ont été inutiles, en ce moment surtout, où on lui a ravi le moyen mystérieux dont ils se servait pour découvrir ce qui était inconnu.

—Vous voulez parler de cette méchante sorcière nommée Chiara? dit le prince.

—Je doute fort, répondit la Benzon, que cette femme inspirée et douée de facultés extraordinaires, mérite le nom que vous lui donnez. Dans tous les

cas, il était injuste et inhumain de ravir au maître, une compagne qu'il aimait de toute la force de son âme, et qui faisait pour ainsi dire partie de son existence.

— Benzon! s'écria le duc effrayé, Benzon, je ne vous comprends pas aujourd'hui; je crois que j'ai des vertiges. N'avez-vous pas été d'avis vous-même, qu'il importait d'éloigner cette mystérieuse créature, qui aurait fini par faire connaître au maître tous nos secrets? N'avez-vous pas approuvé ma lettre au grand duc, dans laquelle je lui représentais que toute sorcellerie étant défendue dans le pays, on ne devait pas laisser en liberté les personnes qui la professaient. N'est-ce pas par égard pour le maître, qu'on n'a pas informé publiquement contre Chiara, et qu'on s'est contenté de la saisir pendant la nuit,

pour la transporter je ne sais où, car je ne m'en suis jamais informé. —Ai-je quelque tort dans tout cela?

—On pourrait peut-être raisonnablement vous adresser celui de vous être trop pressé. Mais sachez que le maître est instruit que c'est par vos ordres que Chiara a été saisie. Il est calme et résigné, mais sans doute la haine et le désir de la vengeance animent son cœur contre celui qui lui a ravi le seul bien qu'il possédait sur la terre, et c'est à cet homme que vous voulez vous confier!

— Benzon, dit le duc en essuyant les gouttes de sueur qui coulaient sur son front, Benzon, vous me jetez dans un trouble extrême. Juste ciel! est-il possible qu'un duc soit ainsi mis hors de lui-même? De par tous les diables... Mais je jure comme un dragon, ici, au milieu de la cour. Benzon, pourquoi

n'avoir pas parlé plutôt. Il sait tout; dans la hutte du pêcheur, au moment où j'étais désespéré par l'état de la princesse, je lui ai ouvert mon cœur, j'ai parlé d'Angéla. Je lui ai découvert..... Benzon, c'est affreux!

— Et que vous a-t-il répondu? demanda madame Benzon avec vivacité.

— Il me semble presque, continua le duc, que c'est le maître lui-même qui a commencé à me parler de notre attachement, et à me dire que j'aurais pu être le plus heureux des pères, au lieu d'être en butte aux désagrémens que j'éprouve. Il est toujours certain que lorsque ma confession fut finie, il me dit en souriant qu'il savait tout cela depuis long-temps, que l'on connaîtrait peut-être sous peu ce qu'Angéla était devenue, et qu'alors se découvriraient bien des erreurs et des trahisons.

— Quoi ! le maître vous a dit cela, dit madame Benzon toute tremblante.

— Sur mon honneur, il me l'a dit, répondit le duc, morbleu ! pardonnez madame, mais je suis en colère. Si ce vieux m'en voulait, que faire Benzon ?

Tous les deux se regardaient sans pouvoir proférer une parole.

— Très-gracieux seigneur, dit doucement un laquais en présentant le thé au duc.

— Imbécille ! dit celui-ci, lui arrachant le cabaret et la tasse, et se levant avec précipitation.

Tous les joueurs se levèrent épouvantés, le jeu était fini. Le duc, se faisant violence, gratifia la société d'un gracieux adieu, et se rendit avec la duchesse dans les appartemens intérieurs. Mais sur tous les visages on pouvait lire cette réflexion : Que signifie cette terrible colère du duc et cette

longue conversation avec la conseillère?

Madame Benzon était loin de s'attendre à ce qui s'était passé à sa demeure, située dans une des ailes du château. A peine fut-elle rentrée que Julie, hors d'elle-même, se précipita dans ses bras, et... Mais cette fois le biographe, plus heureux qu'il ne l'a été jusqu'à présent dans cette histoire passablement embrouillée, est à même de raconter avec détails, ce qui était arrivé à Julie.

Après qu'elle eut reçu de sa mère, comme on l'a vu, la permission de se retirer, elle partit accompagnée par un chasseur qui la précédait avec un flambeau. A peine avaient-ils fait quelques pas, que celui-ci s'arrêta en élevant sa lumière.

— Qu'y a-t-il donc, lui demanda-t-elle?

— Mademoiselle, répondit le chasseur, n'avez-vous pas remarqué cette ombre qui passait devant nous? Je ne sais ce qu'on doit en penser, mais depuis quelques jours, un homme rôde par ici chaque soir, et la crainte qu'il montre d'être aperçu ne m'annonce pas une bonne intention. Nous l'avons déja poursuivi, mais il nous échappe toujours, et l'on dirait qu'il est invisible.

Julie pensa à l'apparition du pavillon, et se sentit frappée d'épouvante.
—Doublons le pas, dit-elle au chasseur.

— Mademoiselle, répondit celui-ci, vous n'avez rien à craindre; avant que le spectre en vînt à vous, il faudrait qu'il m'eût tordu le cou, mais du reste, si ce spectre est un homme, comme je le pense, ce ne peut être qu'un poltron.

Rentrée dans sa chambre, Julie ren-

voya sa femme-de-chambre qui se plaignait d'un violent mal de tête, et se mit en négligé.

Elle se retraça alors de nouveau tout ce que lui avait dit Hedwige, dans une disposition qu'elle ne voulait attribuer qu'à son état de maladie. Il était certain cependant, que cette exaltation physique ne pouvait avoir qu'une cause morale. Une jeune fille d'une âme aussi pure, aussi candide que celle de Julie, dans une situation aussi délicate, devine rarement le juste état des choses. Elle demeura donc persuadée qu'Hedwige était possédée par cette passion affreuse dont elle lui avait fait un tableau si épouvantable, et que le prince Hector était l'homme à qui elle avait ainsi sacrifié son existence.

— O, ma chère Hedwige! se dit-elle à elle-même, si le prince revenait, tu te convaincrais bientôt que tu n'as rien

à craindre de ton amie. Mais tout en prononçant ces mots, elle fut pénétrée avec tant de force et de vivacité de la conviction que le prince l'aimait elle-même, qu'elle se sentit saisie d'une angoisse inexprimable. Elle se rappela alors l'impression étrange que les regards et les manières du prince avaient produite sur elle. Elle songea à sa conduite sur le pont, aux mots équivoques qu'il lui avait adressés, qui alors lui avaient paru innocens, mais dont le sens maintenant semblait s'expliquer à sa pensée. Elle se rappela encore le rêve dans lequel elle avait cru se sentir presser par un bras de fer, et être secourue par le maître de Chapelle. Tous ces souvenirs la frappaient d'une terreur nouvelle.

— Non, s'écria-t-elle à voix haute, non, cela ne peut être; c'est un démon sorti de l'enfer, qui éveille en mon

cœur ces doutes criminels. Mais il n'aura aucun pouvoir sur moi! Le biographe doit ici faire remarquer que le prince Hector, doué d'un physique des plus heureux, avait autant d'amabilité que de beauté, et qu'il joignait à ces avantages, une connaissance profonde du cœur des femmes, connaissance dont-il avait su tirer parti dans de nombreuses circonstances. Il n'était donc pas étonnant qu'une fille, jeune et ingénue, fût effrayée de l'expression victorieuse de son regard et de ses manières.

— O, Jean! dit Julie avec douceur, homme chéri, ne pourrai-je trouver près de toi la protection que tu m'as promise? Ne peux-tu me faire entendre ces sons divins qui retentissent dans mon cœur.

Elle ouvrit son piano, joua et chanta les compositions de Kreisler

qu'elle préférait à toute autre musique. Bientôt, consolée et distraite, elle ne pensa plus ni au prince ni à Hedwige, dont l'imagination malade aurait pu la troubler.

— Maintenant, dit-elle : ma canzonetta favorite, et elle commença ces couplets : *Mi lagnero tacendo,* etc., que tant de compositeurs ont mis en musique, et dont Kreisler avait augmenté la douceur et la simplicité, par la suavité des sons qu'il y avait adaptés. Les peines de l'amour le plus brûlant y étaient exprimées avec tant de force et de vérité que toute âme sensible devait en être émue.

Julie avait fini, et, tout-à-fait absorbée par le souvenir de Kreisler, elle touchait quelques accords qui semblaient l'écho de ses sentimens. Tout-à-coup, la porte s'ouvre, Julie se retourne, et avant même qu'elle ait pu se

lever, le prince Hector est à ses pieds et saisit ses deux mains. Elle pousse un cri d'effroi, mais le prince la conjure, la supplie de l'écouter, de lui accorder, quelques instans au moins, le bonheur de la voir. Il ajoute, ensuite, se servant des expressions de l'amour le plus fougueux, que l'idée de son mariage avec Hedwige était affreuse pour lui, qu'il avait voulu fuir, mais qu'entraîné par la violence d'une passion qui ne finirait qu'avec sa vie, il était revenu pour voir Julie, pour lui dire qu'il l'adorait et qu'elle était tout pour lui.

— Partez, prince, s'écria Julie désolée, partez, vous me donnez la mort.

— Jamais! s'écria le prince, en pressant avec une sorte de frénésie les mains de Julie sur ses lèvres. Voici l'instant qui doit décider de mon existence. Julie, être céleste; tu m'aimes, je le sais.

Ah! que ta bouche me dise que tu m'aimes, et le ciel m'est ouvert avec ses ineffables délices.

A ces mots il la pressa presque évanouie sur son cœur.

— O ciel! s'écria-t-elle d'une voix étouffée, ne viendra-t-il personne pour me sauver.

En cet instant la lueur des flambeaux éclaira les croisées, et l'on entendit plusieurs voix à la porte. Julie sentit sur ses lèvres un baiser brûlant, et le prince disparut. Elle tomba, ainsi que je l'ai dit, dans les bras de sa mère, qui apprit avec effroi ce qui venait de se passer. Madame Benzon consola Julie de son mieux, et l'assura qu'elle découvrirait le prince et le forcerait à sortir avec honte de sa retraite.

— Garde t'en bien, dit Julie, je mourrais moi-même de honte, si le duc, si Hedwige apprenaient.....

Elle cacha en sanglotant son visage dans le sein de sa mère.

—Tu as raison, ma chère enfant, dit la conseillère, personne ne doit savoir que le prince est ici et qu'il te poursuit. Nous n'avons pas à craindre l'indiscrétion de ceux qui sont dans le complot; car sans doute il existe un complot. Comment, sans cela, le prince pourrait-il demeurer inaperçu à Sieghartshof et s'introduire dans notre maison? je ne puis concevoir comment il est sorti d'ici sans être vu, ni de moi, ni de Frédéric qui portait un flambeau. Nous avons trouvé le vieux George dans un sommeil profond et qui ne me semble pas naturel. Mais où est Nancy?

— Elle est malade et j'ai été malheureusement forcée de la renvoyer, répondit Julie.

— Peut-être pourrai-je guérir sa ma-

ladie, dit madame Benzon en ouvrant promptement la porte du cabinet. Nancy qui, malgré son prétendu malaise y était tout habillée, tomba aux genoux de madame Benzon, et, après quelques questions, fut bientôt forcée d'avouer que le prince était caché par le vieux concierge qu'on croyait si fidèle.

LE MANUSCRIT DE MURR.

..... affreux malheur devais-je apprendre? Mucius, mon ami fidèle, mon frère chéri, était mort des suites de la blessure qu'il avait reçue à la patte de derrière. Accablé par cette

funeste nouvelle, ce ne fut qu'en ce moment que j'appréciai tout ce que Mucius avait été pour moi. Puff m'apprit que le service funèbre devait avoir lieu la nuit suivante, dans la cave de la maison où on avait transporté le cadavre. Non-seulement je promis de m'y trouver au moment convenu, mais encore d'y porter les provisions nécessaires pour le repas funèbre. Je ne manquai pas de remplir cet promesse et de descendre à la cave, une partie de ma riche provision, en os de poulets, poissons et légumes. Certains lecteurs qui veulent qu'on leur explique tout, demanderont peut-être comment je fis pour transporter la boisson. Je leur répondrai tout simplement, qu'une bonne de la maison la porta pour moi. Je la rencontrais souvent dans la cave, et la visitais même dans sa cuisine, elle paraissait avoir un

tendre attachement pour mon espèce et pour moi en particulier. Nous ne passions pas un jour sans jouer ensemble de la manière la plus aimable. Je m'adressai donc à elle, au moment où elle emportait de la cave un pot de lait, et je lui exprimai d'une manière si expressive que je désirais l'avoir, qu'elle me dit : — Que tu es drôle, Murr, car elle savait mon nom, ainsi que tout le voisinage. Ce n'est sans doute pas pour toi que tu désires ce lait, tu veux en régaler tes amis; eh bien, prends-le, j'en trouverai d'autre; et elle posa le pot et me caressa tandis que par mille culbutes je lui peignais ma reconnaissance. — Jeune chat, souviens-toi qu'une liaison sentimentale avec une cuisinière est aussi agréable qu'utile aux gens de notre espèce.

A minuit je descendis à la cave.

Quel triste et déchirant spectacle m'y attendait! Le corps de mon ami reposait sur un catafalque simple comme la vie qu'il avait menée, puisque ce n'était qu'une botte de paille. Tous les matous déjà rassemblés, versant des larmes brûlantes, étaient hors d'état de proférer une parole. Nous nous rangeâmes en cercle autour du catafalque, et nous commençâmes un chant funèbre dont la déchirante mélodie fit retentir les voûtes de la cave. C'étaient les cris de douleur les plus désolans, et qu'aucune voix humaine n'eût été capable de produire. Le chant terminé, un jeune chat de fort bonne mine et convenablement vêtu selon la circonstance, de noir et de blanc, sortit du cercle, se plaça près de la tête du défunt, et prononça le discours suivant, dont il me donna ensuite une copie, quoiqu'il l'eût improvisé.

ORAISON FUNÈBRE

PRONONCÉE
SUR LA TOMBE DU MATOU MUCIUS,
PHILOSOPHE ET HISTORIEN,
ENLEVÉ TROP JEUNE A LA SOCIÉTÉ,
PAR
SON FIDÈLE AMI ET FRÈRE LE MATOU HINZMANN,
ÉTUDIANT EN POÉSIE ET EN ÉLOQUENCE.

« Chers frères rassemblés par la douleur, qu'est-ce que le matou? Un être mortel et fragile comme tout ce qui naît et passe sur la terre, s'il faut en croire les médecins et les physiologistes. Si la mort, dont toute créature ici bas subit la loi, n'est que la cessa-

tion entière de la respiration, oh! alors, notre frère, notre ami, le compagnon de nos plaisirs et de nos peines, a bien certainement cessé d'exister. Le voilà gisant sur la paille. Le souffle le plus léger ne pénètre plus à travers ses lèvres fermées à jamais. Ces yeux d'un or verdâtre, qui jadis brillaient tantôt du doux feu de l'amour, des flammes de la colère, sont maintenant ternes et creux. La pâleur de la mort couvre sa figure; ses oreilles et sa queue tombent sans force. O Mucius! où sont tes bonds, où est ta gaîté, ta bonne humeur, ton miaou si clair, si gai, qui réjouissait tous les cœurs? où est ton courage, ta prudence et ton esprit? La mort a tout détruit, et peut-être maintenant tu ne sais pas même si tu as jamais existé. Et cependant, tu étais la santé, la force même; ce n'est point parce que la trame de tes jours était

finie que l'ange de la mort a levé son glaive sur ta tête; non, c'est un principe ennemi et soudain qui a détruit une existence qui pouvait se prolonger long-temps encore. Ces yeux auraient encore brillé souvent avec affabilité; de gais in-promptus, des chants joyeux seraient sortis de ces lèvres inanimées; cette queue, trahissant la force intérieure, se serait agitée en mouvemens onduleux; ces pattes auraient fait encore les sauts les plus hardis. Et cependant... ô nature! comment permets-tu que ce que tu construisis avec tant de soin, soit détruit avant le temps prescrit par tes décrets? Mais, mes frères, sans nous abandonner à ces sombres réflexions, livrons-nous entièrement au chagrin que nous cause la perte de Mucius. L'usage veut que l'orateur donne à ses auditeurs, avec l'éloge du défunt, sa biographie com-

plète. Une telle oraison funèbre, excellente, sans doute, répond à deux objets à la fois. Elle change en ennui le chagrin, chez l'auditeur le plus affligé; elle console les héritiers. On a vu, dit-on, les individus les plus accablés, par la douleur d'une perte récente et cruelle, se retirer presque joyeux du plaisir d'être délivrés du supplice d'un long discours. Chers frères, je voudrais me conformer à un usage aussi louable, vous donner tout au long la biographie du défunt, mais la chose est absolument impossible, et vous le concevrez, quand je vous aurai dit que je ne connais presque rien de la vie de notre ami, de sa naissance, de son éducation, de ses progrès, et que je serais obligé de procéder par suppositions. Je me bornerai donc à vous dire quelle fut la fin de cet infortuné, et quelles furent ses vertus, »

Hinzmann se tut à ces mots ; il se frotta le front, les oreilles, le nez et la barbe avec la patte droite, regarda fixement le mort, toussa, passa de nouveau la patte sur son front, et reprit d'une voix assurée :

« O sort cruel ! ô mort affreuse ! comment as-tu enlevé du milieu de nous ce jeune matou tombé sous tes coups à la fleur de l'âge ? Frères, un orateur peut répéter à l'auditoire ce que l'auditoire sait déjà. Je vous redirai donc que notre frère périt victime de la haine cruelle des roquets. Sur ce même toit où jadis nous faisions entendre nos chants gais et harmonieux, où nous nous livrions aux délices de l'amitié, Mucius et le vénérable voulurent monter un jour pour célébrer, dans une silencieuse solitude, le souvenir de ces beaux jours passés pour jamais. Mais les roquets, déterminés à

détruire jusqu'aux moindres vestiges de notre liaison et de nos jeux, avaient placé des pièges dans les sombres détours du grenier. Mucius y tomba, se cassa la patte, et ne tarda pas à succomber. Les blessures que font les roquets sont toujours dangereuses et cruelles, car ils se servent d'armes rouillées et peu tranchantes. Mais Mucius, si fort, si vigoureux, eût résisté peut-être, si le chagrin, le chagrin rongeur de se voir vaincu par de misérables roquets, n'eût été plus puissant que ses souffrances physiques, pour abréger le terme de ses jours. Il ne souffrit aucun pansement, ne prit aucun remède, et, dans son désespoir, vola lui-même au-devant de la mort. »

A ces mots, nous ne trouvâmes pas assez de cris pour exprimer notre douleur, et nous poussâmes tous à la fois des hurlemens si lamentables, que le

marbre en eût été attendri. Après que nous eûmes repris assez de calme pour écouter, Hinzmann continua :

« O Mucius! dit-il, vois nos larmes, écoute nos lamentations. Frères, je le répète, je me tais sur la biographie du défunt, parce que je ne la connais pas, mais ses excellentes qualités n'en sont que mieux gravées dans ma mémoire, et je vous les rappellerai pour que vous puissiez mieux apprécier l'énormité de la perte que vous avez faite. Mucius, digne membre de la société des chats, fut bon époux, excellent père, défenseur zélé de la vérité, bienfaiteur infatigable des malheureux, et ami fidèle. Bon époux : il ne courut jamais après d'autres chattes que quand elles étaient plus jeunes ou plus belles que son épouse; excellent père : on ne l'a jamais vu, comme d'autres individus, dévorer ses petits; il était bien aise, au

contraire, que son épouse les emportât, pour ne plus les voir. Zélé défenseur de la vérité: il fut mort volontiers pour la défendre, mais sachant qu'on ne vit qu'une fois, il préféra se tenir tranquille; bienfaiteur infatigable, une fois par an il descendait à la cour, pour ses frères malheureux, une queue de harang ou quelque os de poulet. O Mucius! parlerai-je encore de ton héroïsme, de ton goût exquis pour le beau et le grand, de ton savoir, de tes connaissances dans les arts? Mais que pourrais-je en dire qui n'ajoute à notre douleur et à nos regrets? Amis, que mes discours attendrissent, suivons un exemple aussi noble, soyons ce que fut Mucius, et nous jouirons un jour comme lui du prix de nos vertus. Voyez de quel calme il jouit. Nos louanges n'ont pu lui arracher le moindre sourire de satisfaction. Croyez que le blâme

le plus amer, les injures les plus grossières n'auraient pas plus le droit de l'émouvoir. Il est maintenant au-dessus de la louange et du blâme; ses vertus l'ont conduit au repos qu'il chercha vainement pendant sa vie. Je devrais peut-être vous faire observer que notre ami, au milieu de ses talens, aurait dû posséder celui de se préserver des pièges; mais c'est une réflexion que j'abandonne, pour vous inviter à quelques instans de méditation silencieuse.»

Hinzmann se tut, et passa de nouveau sa patte sur ses oreilles et son museau. Il parut ensuite tomber dans une rêverie profonde, et il avait les yeux fermés depuis long-temps, lorsque le vénérable Puff lui dit tout bas: — Hinzmann, je crois que tu t'es endormi, finis ton sermon, je t'en prie, car nous avons tous une faim

dévorante. Hinzmann se leva brusquement, reprit sa position d'orateur, et dit:

« Très-chers frères, j'espérais recueillir encore quelques idées sublimes, et terminer glorieusement cette oraison, mais je crois que la douleur que j'éprouve trouble mon intelligence. Considérez donc comme terminé, ce discours auquel vous ne pourrez refuser vos éloges, et disons le *De profundis.* »

C'est ainsi que le jeune chat termina son discours, qui me parut bien arrangé sous le rapport de la rhétorique, et d'un grand effet; mais auquel je trouvai bien des choses à redire. Il me sembla que Hinzmann avait plutôt parlé pour montrer un brillant talent d'orateur, que pour honorer le pauvre Mucius après sa triste mort. Tout ce

qu'il avait dit ne convenait pas du tout à mon ami Mucius, dont le caractère était simple, droit et loyal, et le cœur bon et fidèle, comme je l'avais bien éprouvé par moi-même. Ensuite les louanges que Hinzmann lui avait données étaient si équivoques, que le discours me déplut quoique, dans le moment même, la grâce de l'orateur, et sa déclamation, vraiment expressive, m'eussent séduit. Le vénérable Puff parut de mon avis, et nous échangeâmes des regards qui prouvaient la coïncidence de notre jugement. A la fin du discours nous commençâmes un *De profondis*, qui, s'il est possible, était encore bien plus lamentable et plus déchirant que l'horrible chanson des morts avant l'oraison. — Il est connu que les chanteurs de notre espèce possèdent supérieurement l'expression de la douleur la plus pro-

fonde, de la désolation la plus déchirante, soit que la plainte provienne de l'amour trop violent ou de l'amour malheureux, ou de la perte d'un être chéri; l'homme même, l'homme si froid, si insensible, se sent profondément ému des chansons de ce genre, et ne peut soulager son cœur oppressé que par des jurons très-bizarres. — Le *De profondis* fini, nous enlevâmes le corps de notre frère et nous le descendîmes dans un trou profond, préparé dans un coin de la cave.

Dans ce moment eut lieu la scène la plus inattendue et en même temps la plus touchante de toute la cérémonie funèbre. Trois jeunes chattes, belles comme le jour, s'approchèrent en sautillant et jetèrent sur le tombeau des feuilles de pommes de terre et du persil, pendant que l'aînée chantait un air aussi simple que touchant. La mélo-

die me parut connue; le texte original, qu'on avait remplacé par un autre, commence, si je ne me trompe par ces mots : Oh, sapin, oh, sapin ! etc. Le vénérable Puff me dit à l'oreille que ces trois jeunes chattes étaient les filles de Mucius, venues pour prendre part à la cérémonie funèbre en l'honneur de leur père.

Je ne pus détourner l'œil de la cantatrice; elle était charmante, le doux son de sa voix, l'expression touchante et profondément sentie de la mélodie même, me transportaient entièrement; je ne pus retenir mes larmes. Mais la douleur qui me les fit répandre était d'un genre tout particulier, car il me causait en même temps un doux transport.

Je dois l'avouer franchement ! Tout mon cœur fut plein de la cantatrice; il me sembla n'avoir jamais vu une

jeune chatte qui possédât autant de grâce, autant de dignité dans le maintien et dans le regard, qui réunît, en un mot, autant de beautés!

Le tombeau fut fermé par quatre vigoureux matous qui y jetèrent autant de sable et de terre qu'il fut possible. La cérémonie était finie et nous nous mîmes à table. Les belles et gracieuses filles de Mucius voulurent s'éloigner, mais nous ne le souffrîmes pas; nous les obligeâmes au contraire à prendre part au repas funèbre, et je sus m'y prendre si bien, que je conduisis la plus belle à table, et que je m'assis tout près d'elle. Si sa beauté m'avait paru brillante d'abord, si sa douce voix m'avait enchanté, je fus transporté alors dans les cieux par son esprit juste et pénétrant, par la tendresse et la délicatesse de ses sentimens, par la pureté, la piété toute

virginale qui se trahissaient dans tous ses mouvemens. Tout ce qu'elle disait prenait un charme particulier dans sa bouche, sa conversation tout entière était une séduisante idylle.—Elle parla d'une bouillie au lait qu'elle avait mangée peu de jours avant la mort de son père; je lui dis que chez mon maître on préparait cette bouillie de la manière la plus parfaite, en y mettant une bonne portion de beurre; elle me regarda alors avec ses doux yeux verts de colombe, et me demanda d'un ton qui pénétra mon cœur: —Oh certes, monsieur, vous aimez aussi la bouillie au lait? — Avec du beurre! ajouta-t-elle en se perdant dans de douces rêveries. Qui ne sait que rien ne sied à des jeunes filles bien fraîches de six à huit mois (c'était à peu près l'âge de la belle,) comme une petite teinte de mélancolie. Transporté d'a-

mour, je serrai la patte de la belle chatte avec véhémence, et m'écriant tout haut : Charmante enfant ! viens déjeuner avec moi, et rien au monde n'égalera mon bonheur ! — Elle parut embarrassée et baissa les yeux en rougissant, mais elle laissait sa patte dans la mienne, ce qui me donna les plus douces espérances. J'avais entendu dire chez mon maître, à un vieux jurisconsulte, si je ne me trompe, qu'il était fort dangereux pour une jeune fille de laisser sa main longtemps dans celle d'un homme, parce que celui-ci pouvait prendre cette distraction pour une *traditio brevi manu* de toute la personne, et de fonder là-dessus certains droits qu'il était difficile de nier ensuite. — Je me sentais très-disposé à fonder des droits semblables, et je voulais déjà commencer quand la conversation fut interrompue

par une libation en l'honneur du défunt. — Les trois filles cadettes de Mucius venaient de montrer une humeur si gaie, une naïveté si gracieuse, que tous les chats en furent enchantés. La douleur et le chagrin étant déjà amortis par les plaisirs de la table, la société devint de plus en plus gaie et vive. On riait, on plaisantait, et, le repas fini, le vénérable Puff fut le premier à proposer une petite danse. La place fut bientôt faite; trois matous préparèrent leur gosier et bientôt les charmantes filles de Mucius s'élancèrent et sautèrent vigoureusement avec les jeunes chats. Je ne quittai pas la plus belle d'un instant, je l'invitai à la danse, elle me donna la patte, nous volâmes dans les rangs. — Ah! comme son souffle chatouillait ma joue! comme ma poitrine palpitait sur la sienne! comme je serrai son doux corps entre

mes pattes! Oh quel moment ravissant, céleste! Ayant dansé deux ou trois valses, je la conduisis dans un coin de la cave, et je lui offris comme le veut la galanterie, les raffraîchissemens que je pouvais trouver, car la fête n'avait pas été arrangée pour un bal. Je donnai alors un libre essor a mes sentimens. Je serrai sans cesse sa patte contre mes lèvres, en lui assurant que je serais le plus heureux des mortels si elle voulait m'aimer un peu.

—Malheureux, s'écria tout d'un coup une voix derrière moi; malheureux, que fais-tu! c'est ta fille Mina!

Je tressaillis en reconnaissant cette voix.—C'était Mismise! — Le hasard se jouait de moi en me donnant de l'amour pour ma propre enfant, ce que je n'avais pu deviner, au moment où j'avais entièrement oublié Mismise.

Mismise portait le grand deuil, et

je ne savais à quoi attribuer ce costume.

—Mismise, lui dis-je avec douceur, qui vous amène ici, pourquoi ce deuil? — Dieu! et ces jeunes filles! — les sœurs de Mina? — J'appris les nouvelles les plus étonnantes. Mon odieux rival, le noir-gris-jaune s'était séparé de Mismise immédiatement après avoir succombé dans le duel sanglant dont j'ai parlé; et, après s'être guéri de ses blessures, il était allé on ne savait où. Mucius demanda alors la patte de Mismise, qu'elle lui donna volontiers, et je trouvai honorable pour ce premier qu'il ne m'en eût jamais parlé. Ces jeunes chattes si naïves étaient les belles-sœurs de Mina.

—Oh! Murr, continua Mismise avec tendresse, après m'avoir tout raconté, oh! Murr, votre belle âme n'a fait que se tromper sur le sentiment qui l'a

remplie. C'était l'amour du père le plus tendre et non l'amant passionné qui se réveillait dans votre cœur en voyant notre Mina! Notre Mina! quelle douce parole! — Murr, pouvez-vous rester insensible, tout amour serait-il éteint dans votre cœur pour celle qui vous aimait si tendrement? — Oh ciel! celle qui vous aime encore, qui vous serait restée éternellement fidèle, si un autre ne s'était présenté et ne l'avait entraînée par d'affreuses séductions? — Oh! faiblesse, ton nom est chatte! direz-vous, je le sais; mais la vertu du matou ne doit-elle pas pardonner à la faible chatte?... — Murr, vous me voyez malheureuse, désolée de la perte de mon troisième époux; mais au milieu de cette désolation, s'enflamme de nouveau l'amour qui autrefois faisait mon bonheur, ma gloire, ma vie! — Murr, écoutez mon aveu! Je vous aime encore, et il me semble

que nous pourrions nous mar... — Les larmes étouffèrent sa voix.

J'étais fort mal à l'aise pendant toute cette scène; je voyais Mina, pâle et belle comme la première neige qui couvre quelquefois en automne les dernières fleurs et qui fond, peu d'instans après, en eau amère. Je régardais en silence la mère et la fille, la dernière me plut pourtant infiniment mieux, et aucun empêchement canonique ne s'opposait chez nous au mariage entre proches parens. — Mon regard me trahissait peut-être; car Mismise parut lire dans mon âme.

— Barbare! que fais-tu? — S'écria-t-elle en s'élançant sur Mina et la serrant contre son cœur. — Quoique je ne comprisse pas du tout, quels droits Mismise avait à faire valoir et quel crime j'étais prêt à commettre, je crus cependant plus sage de faire bonne

mine à mauvais jeu, pour ne pas troubler la joie de la cérémonie funèbre. J'assurai donc Mimise, hors d'elle-même, que l'incroyable ressemblance entre Mina et elle m'avait seule induit en erreur, et que j'avais cru sentir s'enflammer dans mon cœur le même sentiment que j'avais pour elle. Mismise sécha aussitôt ses larmes, s'assit tout près de moi et commença une conversation aussi intime, que si jamais aucune brouillerie ne se fût élevée entre nous. Pour comble de malheur le jeune Hinzmann avait invité Mina à la danse; on comprendra tout l'embarras de ma position. Par bonheur pour moi le vénérable Puff invita Mismise à la dernière danse, car sans cela elle m'eût peut-être fait les propositions les plus étranges. Je sortis doucement de la cave en me disant : — La nuit porte conseil.

Je regarde cette fête funèbre comme le solstice où finissent mes mois d'apprentissage et où j'entre dans un autre cercle de la vie.

FIN DU TOME XI.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

Pages.

Le Manuscrit de Murr : — Mois d'apprentissage. — Jeu singulier du hasard. 5

Onzième fragment de Maculature. 18

Le Manuscrit de Murr. 55

Douzième fragment de Maculature. 69

Le Manuscrit de Murr. 105

Treizième fragment de Maculature. 123

Le Manuscrit de Murr. 154

Quatorzième fragment de Maculature. 173

Le Manuscrit de Murr. 222

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Troisième Livraison.

La première livraison des Contes Fantastiques, de E.-T. A. HOFFMANN, a paru il y a deux mois ; elle contient : — le Majorat, — le Sanctus, — Salvator-Rosa, — le Violon de Crémone, — Marino Faliéri, — la Vie d'Artiste, — le Bonheur au Jeu, — le Choix d'une Fiancée, — et le Spectre Fiancé. 4 vol. in-12, papier satiné, vignettes, prix : . . . . . . 12 fr.

La seconde livraison contient : le Sablier. — La Cour d'Artus. — Don Juan. — Gluck. — Agafia. — Mademoiselle de Scudéry. — Zacharias Werner. — Maître Martin le tonnelier et ses apprentis. — L'Église des Jésuites. — Maître Floh, sept aventures. 4 vol. in-12, papier fin satiné, vignettes, prix : . . . . . 12 fr.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

CONTES
FANTASTIQUES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

XII.



PARIS.

Eugène Renduel,

1830.

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME XII.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

LES CONTEMPLATIONS

DU CHAT MURR,

ENTREMÊLÉES ACCIDENTELLEMENT

DE LA

BIOGRAPHIE

DU MAITRE DE CHAPELLE JEAN KREISLER.

CONTES FANTASTIQUES.

QUATRIÈME PARTIE.

QUINZIÈME FRAGMENT.

Kreisler fut obligé de se rendre de bon matin dans les appartemens du prieur. Il trouva le révérend seigneur occupé à ouvrir avec des instrumens une grande caisse contenant un tableau, à en juger du moins par la forme.

—Ah, dit le prieur en voyant Kreisler, je suis bien aise de votre arrivée; vous pourrez m'aider à faire un travail pénible. Cette caisse est fermée par mille clous, comme si elle ne devait jamais être ouverte. Elle vient tout droit de Naples et contient un tableau que je désire mettre dans mon cabinet pour le moment, sans le montrer aux frères. C'est pour cela que je n'ai pas voulu les appeler, mais vous m'aiderez.

Kreisler mit la main à l'œuvre, et bientôt après ils retirèrent un grand tableau dans un cadre doré magnifiquement. Le maître de chapelle fut étonné de voir qu'un très-beau tableau de Léonard de Vinci, représentant la Sainte Famille, avait disparu au-dessus du petit autel dans le cabinet du prieur; ce dernier le regardait comme un des meilleurs de sa galerie, riche en originaux, et cependant, ce chef-d'œuvre

avait fait place à un tableau, dont la grande beauté, non moins que la nouveauté, frappèrent Kreisler au premier coup-d'œil.

Après avoir attaché à grand'peine le tableau contre le mur, le prieur se mit dans le beau jour et le contempla avec tant de plaisir, avec une satisfaction si visible, qu'on devait supposer qu'il y trouvait, en outre de sa beauté, un intérèt extraordinaire. Le sujet du tableau était un miracle. Entourée d'une lumière céleste, on voyait la sainte Vierge, dont la main gauche portait une branche de lis. Des deux doigts de la main droite, elle touchait la poitrine d'un jeune homme inondé de grosses gouttes de sang qui sortaient d'une large blessure. Le jeune homme se relevait à moitié de dessus le lit sur lequel il était couché, et paraissait revenir d'une léthargie mor-

telle, car ses yeux étaient à demi fermés; mais le doux sourire qui était répandu sur son beau visage montrait qu'il voyait la mère de Dieu en songe, que la douleur de sa blessure était calmée, et que la mort n'avait plus de pouvoir sur lui. Tout connaisseur devait admirer la sévérité du dessein, l'heureux ensemble, la juste répartition de la lumière et de l'ombre, le grandiose dans les draperies, la grâce imposante de Marie et surtout la fraîcheur des couleurs, que les artiste modernes possèdent rarement. Mais ce qui trahissait le mieux le génie de l'artiste, c'était l'expression indéfinissable des figures. Marie était la plus belle femme qu'on pût voir, et cependant son front décelait la majesté imposante du ciel, ses yeux foncés brillaient du doux feu de la béatitude éternelle. Le ravissement du jeune homme revenant à la

vie, était aussi conçu et exécuté avec toute la vigueur d'un génie créateur. Kreisler ne se souvenait pas d'avoir jamais vu un tableau moderne, qui fût à comparer à cet excellent ouvrage et il le dit au prieur en s'étendant sur chaque beauté qu'il remarquait.

— Il y a une bonne raison pour cela, et que je vous dirai, répondit le prieur. Sans doute nos jeunes artistes étudient, composent, dessinent, remplissent des cartons, et leurs productions n'en sont pas moins froides, sans action sur la vie, parce qu'elles en manquent elles-mêmes. Au lieu de copier soigneusement les œuvres d'un ancien maître, qu'ils ont choisi pour modèle, et de se pénétrer ainsi de son genre, ils veulent être modèles eux-mêmes en traitant le même sujet; mais cela les entraîne à une imitation des accessoires, qui les rend aussi petits, aussi ridicules que

tel autre qui veut imiter un grand homme en toussant et crachant comme lui. Nos jeunes peintres manquent de cet enthousiasme qui fait qu'une idée se change en vie et qu'ils la voient pour ainsi dire devant les yeux. On en voit de temps en temps qui se tourmentent pour sentir cet enthousiasme sans lequel rien de beau ne saurait être créé; mais ce qu'ils prennent pour cette extase, qui transportait l'âme des anciens maîtres, n'est autre chose qu'un assemblage d'une orgueilleuse admiration pour sa propre conception et d'un soin puéril d'imiter l'ancien modèle dans les plus petites particularités. Souvent l'idée vitale, qui aurait dû charmer dans l'exécution, devient une grimace repoussante. Nos jeunes peintres ne se rendent pas assez nettement compte de leurs idées, et c'est peut-être pour cela qu'ils man-

quent toujours le coloris, même quand le reste est assez bien? En un mot, ils savent dessiner mais non pas peindre. L'assertion que nous avons perdu la manipulation des couleurs, et que nos jeunes peintres ne travaillent pas assez, me paraît très-fausse. D'abord la peinture, ne s'étant vraiment développée que sous le christianisme, n'a pas cessé depuis, par les travaux des maîtres et des écoliers, de former une chaîne non interrompue; et le changement des choses humaines, tout en agissant sur les principes de la vérité, n'a eu aucune influence sur l'exécution mécanique. Ensuite, on pourrait reprocher aux artistes plutôt trop d'étude que trop peu. J'en connais un qui corrige constamment ses peintures; le commencement en fût-il même bon, il leur donne une teinte pâle et les rend peut-être semblables à ses cou-

ceptions. Voilà un tableau qui respire la vie parce qu'il a été créé dans un moment d'enthousiasme. Le miracle est facile à deviner : ce jeune homme, se relevant sur son lit, fut attaqué et blessé à mort par des assassins. Dans ce moment, quoiqu'ayant des sentimens pervers, quoique méprisant les loix de l'église dans son aveuglement affreux, il appela la Sainte-Vierge à son secours, et la mère de Dieu daigna le rappeler de la mort pour qu'il reconnût son erreur, et se vouât pieusement à l'église. Le jeune homme, ainsi secouru, est le peintre du tableau, lui-même.

Kreisler exprima son étonnement, et remarqua que le miracle devait alors avoir eu lieu à une époque très-récente.

Vous aussi, mon cher Jean, dit le prieur avec douceur, vous êtes aussi

de cette fausse opinion, que la porte du ciel est fermée, que la pitié, la miséricorde, sous la forme du saint que l'homme invoque au moment de sa perte, n'y peut plus passer pour lui apporter la paix et la consolation. Croyez-moi, Jean, les miracles n'ont jamais cessé, mais la vue de l'homme est affaiblie par ses péchés, il ne peut plus supporter la lueur brillante du ciel, ni reconnaître la grâce de la puissance éternelle, quand elle se rend visible. Les miracles les plus sublimes sont ceux qui se passent dans le cœur de l'homme, et ce sont eux qu'il doit annoncer comme il peut, par la parole, la peinture ou la musique. C'est ainsi que le moine qui peignit ce tableau a annoncé le miracle de sa conversion, et c'est ainsi que vous, Jean, — mon cœur me force de parler de vous, — vous annoncez par des harmonies su-

blimes le miracle que la puissance divine a daigné faire pour vous, en vous donnant cette faculté.

Kreisler fut vivement ému à ces paroles; la foi s'élevait avec plus de force que jamais dans son génie créateur et lui causait un bonheur inexprimable.

Pendant cette conversation, Kreisler n'avait pas détourné les yeux de la peinture, et comme dans quelques tableaux vivement éclairés sur le premier plan, on n'aperçoit les figures du fond que plus tard, il vit un homme enveloppé d'un large manteau, tenant un poignard dans la main, éclairé par un rayon de gloire de la Vierge, qui sortait par la porte. C'était évidemment l'assassin, qui retournait la tête en fuyant, et ses traits portaient l'expression de l'effroi et de l'horreur. Kreisler fut comme frappé par la foudre en reconnaissant dans le visage de l'assassin

les traits du prince Hector, il lui semblait aussi avoir vu pendant un instant seulement le jeune blessé, mais il n'en dit rien au prieur sans savoir pourquoi. Il lui demanda, pour faire diversion, s'il ne trouvait pas inconvenant que le peintre eût placé sur l'avant-scène, quoique un peu dans l'ombre, des habillemens modernes, et qu'il eût choisi ce costume pour lui-même.

Il se trouvait, en effet, dans un coin du tableau une petite table avec un chapeau d'officier orné d'un panache, un sabre, et tout près une chaise couverte par un schal. Le jeune homme avait une chemise moderne, un gilet tout ouvert et une redingote de couleur foncée, qui permettait cependant une jolie draperie. La Vierge était comme on la voit sur les tableaux des meilleurs peintres anciens.

Cette avant-scène, répondit le prieur,

ainsi que la rodingote du jeune homme, non-seulement ne me choquent pas, mais il me semble même que le peintre aurait été pénétré d'une vanité très-mondaine et non de la grâce céleste, s'il avait dévié de la vérité dans la plus petite chose. Il devait présenter le miracle tel qu'il s'est passé en reproduisant les lieux, l'habillement, etc., de manière que chacun pût voir au premier coup-d'œil que cela s'est passé de nos jours; le tableau du pieux moine devient ainsi, dans ces jours de doute et de perversité un trophée de l'église victorieuse.

— Et pourtant, répondit Kreisler, je suis choqué de ce chapeau, de ce sabre et de ce schal, je voudrais que le peintre les eût omis, et se fût entouré d'une draperie au lieu d'une redingote. Dites vous-même, révérend père, pouvez-vous vous imaginer un St.-Joseph

en robe de chambre, un Jésus en habit, une vierge en robe avec un schal turc? Cela ne vous paraîtrait-il pas une vraie profanation? Et cependant les anciens peintres, et surtout les Allemands, ont représenté toute l'histoire sainte dans le costume de leur temps, et certes, il ne convenait pas mieux que le nôtre, qui, je l'avoue, à l'exception de quelques modes des femmes, est assez absurde. Les costumes de l'antiquité étaient outrés, affreux même, témoin les souliers à pointe recourbée d'une aune de long, les pantalons bouffans, les juste-au-corps et les manches découpées, etc., et plus encore ces habillemens de femmes, défigurant le visage et la taille, qui donnaient à une jeune et belle personne la mine d'une vieille, et cependant ces tableaux ne choquaient certainement personne dans leur temps.

— C'est à présent, mon cher Jean, répondit le prieur, que je puis vous montrer en peu de mots la différence de la pieuse antiquité et de la perversité du temps présent. L'histoire sainte était autrefois tellement empreinte dans tous les cœurs, que chacun croyait avoir vu les miracles et s'attendait à les voir se renouveler. Le peintre croyait assister à tous les événemens de la bible, à laquelle il avait voué son cœur, et tel qu'il les avait vus il les représentait. Aujourd'hui cette histoire nous paraît surannée, étrangère, sans influence sur le présent, ne conservant qu'une faible lueur dans notre souvenir; l'artiste cherche envain à donner la vie à ses idées; son âme, quoi qu'il en dise, est affaiblie par les passions mondaines. Il est également ridicule de reprocher aux anciens peintres le manque de connaissance des costumes, et de voir

les peintres de nos jours imiter les costumes les plus absurdes des temps moyens dans la représentation de l'histoire sainte, ils prouvent par là que leur idée n'a jamais été à eux, et qu'ils ne font que copier les anciens maîtres; parce que le présent est trop profane pour ne pas faire un contresens avec les pieuse légendes, parce que personne ne peut imaginer ces miracles comme arrivés parmi nous; voilà pourquoi leur représentation dans notre costume nous paraît absurde et profane. Mais si la puissance divine daignait faire un miracle devant nos yeux, il serait très-inconvenant de changer le costume du moment; par la même raison les peintres d'aujourd'hui sont obligés d'observer autant que possible les costumes de l'antiquité. Le peintre de ce tableau avait donc raison d'indiquer le temps, et

tous ces objets que vous trouvez inconvenans me remplissent d'un saint effroi; car je crois entrer dans cette petite maison à Naples où le miracle eut lieu il y a peu d'années.

Kreisler était assez de cet avis, mais il pensait au fond du cœur que le prieur parlait trop en moine, de la piété du temps passé et de la perversité du temps présent, en demandant des miracles, des extases, dont un cœur pieux, étranger à l'exaltation convulsive d'un culte fanatique, n'avait aucunement besoin pour exercer la vertu. Que du reste cette vertu n'avait point disparu, et que Dieu, dans le cas où il nous eût abandonnés, ne voudrait plus nous ramener par des miracles.

—Il me semble, dit Kreisler, regardant toujours le meurtrier, dont l'original ne pouvait être autre que le

prince Hector, il me semble, révérendissime seigneur, que je vois là, au fond, un brave Robin-des-bois qui vise l'animal le plus noble, c'est-à-dire l'homme, en le guettant de toutes les manières possibles. Ici, il s'est très-bien servi d'une arme tranchante, à ce que je vois; mais il est bien maladroit avec les armes à feu, car il a manqué dernièrement un beau cerf dans la forêt. — En effet je me sens bien tenté de connaître le *curriculum vitale* de ce brave chasseur; ne fût-ce même qu'en abrégé. Je verrais alors si je ne ferais pas mieux de m'adresser tout directement à la Sainte-Vierge pour obtenir une lettre de protection.

— Laissez venir le temps, reprit le prieur, et sous peu vous verrez s'éclaircir bien des choses. Il est possible que vos vœux, que je connais

seulement à présent, soient heureusement accomplis. Il est très-singulier, je puis vous l'avouer, qu'à Sieghartshof tout le monde soit dans la plus grande erreur sur votre compte. Le maître Abraham est peut-être le seul qui ait lu dans votre cœur.

— Vous connaissez ce vieillard? demanda Kreisler avec étonnement.

— Vous oubliez, reprit le prieur en souriant, que notre orgue doit ses beaux sons à l'adresse de maître Abraham, mais en voilà assez; attendez l'avenir avec patience.

Kreisler prit congé du prieur, et voulut descendre dans le parc pour donner cours à une foule d'idées, lorsqu'il s'entendit appeler au bas de l'escalier: — *Domine*, maître de chapelle, *paucis te volo!*

C'était le père Hilarion, qui, à ce qu'il disait, avait attendu la fin de

la conversation entre Kreisler et le prieur avec la plus grande impatience. Il venait de remplir ses devoirs et de mettre en bouteille le vin du Rhin le plus exquis. Il invitait Kreisler à en boire un verre, pour en apprécier la bonté et le feu, dignes d'inspirer un vrai compositeur.

Kreisler savait qu'il était impossible de refuser le père, et il n'était pas fâché de s'égayer par un bon verre de vin. Il suivit donc le gai sommelier dans sa cellule où il trouva sur une petite table couverte d'une serviette bien blanche, une bouteille, du pain blanc bien frais et de l'anis sauvage.

— *Ergo bibamus!* s'écria le père, qui remplit les verres et trinqua gaîment avec Kreisler.

—N'est-ce pas, dit-il ensuite, que notre révérend prieur voudrait bien vous

fourrer dans notre habit long? — Ne le faites-pas! — Moi, je me trouve bien sous le capuchon et je ne voudrais pas l'ôter pour tout l'or du monde; mais *distinguendum est inter et inter!* Moi, je ne connais rien au-dessus d'un bon verre de vin et d'un beau chant d'église, mais vous, vous êtes réservé à tout autre chose, la vie vous sourit autrement, d'autres cierges vous attendent que ceux de l'autel! Pour parler franchement...... trinquez. — Vive votre bien-aimée, et à vos noces je vous promets que le prieur, malgré ses regrets, vous enverra le meilleur vin qui se trouve dans notre cave.

Kreisler se sentit blessé par ces paroles, comme lorsque nous voyons quelque chose de beau et de délicat saisi par des mains maladroites.

— C'est donc là, dit-il en retirant

son verre, tout ce que vous savez dans vos quatre murs!...

— *Domine Kreislere*, s'écria le père Hilarion, ne vous fâchez pas, *video mysterium*, mais je n'en soufflerai mot, si vous ne voulez pas. — Eh bien! déjeunons *in camera et faciemus bonnum cherubim.* — *Et bibamus.* Que le seigneur veuille bien nous conserver la paix et le bonheur qui ont régné ici jusqu'à présent.

— Êtes-vous donc en danger de les perdre? demanda Kreisler avec curiosité.

— *Domine*, lui répondit le père en baissant la voix, *domine dilectissime!* Vous êtes depuis assez long-temps chez nous pour savoir dans quelle union nous vivons, et comment les goûts les plus opposés des frères se réunissent dans une certaine gaîté qui est entretenue par le lieu que nous

habitons, par la douceur des règles du couvent, enfin par toute notre manière de vivre. — Peut-être cela est-il prêt de finir! Sachez donc, Kreisler, que le père Cyprien vient d'arriver, qu'on l'attendait depuis longtemps, et que le pape lui-même l'a recommandé au prieur. C'est un jeune homme encore, mais sur cette figure froide et morte il n'y a plus une trace de douceur; ses sombres traits annoncent au contraire la sévérité du fanatique. Ses manières trahissent en même temps un mépris haineux de tout ce qui l'entoure, qui prend peut-être sa source dans le sentiment de sa supériorité morale. Il a déjà pris des informations sur nos règles et paraît très-choqué de notre manière de vivre. — Faites attention, ce nouveau venu renversera tout cet ordre qui nous a fait tant de bien. Faites attention, *nunc probo* : Ceux

qui aiment la sévérité, parmi nous, se rallieront à lui et formeront bientôt contre le prieur un parti qui remportera la victoire, parce que je crois que le père Cyprien est un émissaire de sa sainteté le pape, et que le prieur sera obligé de lui céder! — Kreisler, que deviendra notre musique et votre aimable séjour chez nous! — Je lui parlai de notre chœur bien organisé et comment nous étions en état d'exécuter assez bien les premiers chefs-d'œuvres; mais ce sombre fanatique me fit une horrible grimace, et répondit que la musique était pour le monde profane et non pour l'église, de laquelle le pape Marcellus II devait la bannir avec raison. — *Per diem*, s'il n'y avait plus de chœur, et si on me fermait ma cave!... Mais pour le moment, *bibamus*. — Il ne faut pas se chagriner avant le temps.

Kreisler dit que peut-être l'étranger paraissait plus sévère qu'il ne l'était en effet, et qu'il n'était guère problable que le prieur, avec autant de fermeté de caractère qu'il en avait, cédât facilement à la volonté d'un moine, d'autant plus qu'il ne manquait pas dutout de liaisons puissantes à Rome.

Dans ce moment on entendit les cloches qui annonçaient la réception solennelle du frère Cyprien dans l'ordre de Saint-Benoît. Kreisler se rendit avec le père Hilarion, qui but précipitamment le reste de son vin en marmottant avec effroi : *Bibendum quid*. Des croisées du corridor par lequel ils passèrent, on pouvait voir dans les appartemens du prieur.

— Voyez, voyez, s'écria Hilarion en tirant Kreisler dans un angle de la croisée.

Celui-ci regarda avec attention et vit dans le cabinet du prieur un moine, avec lequel le premier parlait très-vivement, le visage couvert de rougeur. Le prieur s'agenouilla enfin, et le moine lui donna sa bénédiction.

— Ai-je raison, dit Hilarion à voix basse, quand je crois voir quelque chose d'extraordinaire dans ce moine, qui nous tombe comme de la lune.

— Certes, repondit Kreisler, ce Cyprien est un personnage fort remarquable.

Le père Hilarion se joignit aux frères pour entrer dans l'église en procession solennelle, la croix en avant, et les frères laïques portant des cierges.

Le prieur et le moine étranger passèrent tout près de Kreisler qui reconnut au premier regard que le frère

Cyprien était ce même jeune homme, que la Vierge rappelait à la vie dans le tableau. — Mais une autre idée le saisit; il monta précipitamment dans sa chambre, chercha le petit portrait que maître Abraham lui avait donné, et vit ce même homme, plus jeune et plus frais, habillé en officier, quand......

LE MANUSCRIT DE MURR.

L'oraison touchante de Hinzmann, le repas funèbre, la belle Mina, Mismise retrouvée, la danse, tout cela avait excité dans mon cœur une lutte

des sentimens les plus opposés ; je ne savais où donner de la tête, et cette profonde désolation me faisait presque désirer d'être enterré dans la cave avec mon ami Mucius. C'était un peu fort, je l'avoue, mais je ne sais ce que je serais devenu sans mon génie poétique, qui me suggéra aussitôt une foule de vers, que je ne tardai pas à mettre sur le papier. — La source divine de la poésie se trahit surtout en ce que la fabrication des vers, quelques gouttes de sueur que coûte parfois la rime, cause un bien-être intérieur miraculeux, qui, non-seulement console de toute douleur terrestre, mais qui fait oublier même la faim et tous les maux.

L'effet de la composition était trop puissant sur moi; je ne pus m'arrêter à un poème, et j'en fis plusieurs de suite avec une égale facilité, un égal bonheur. Je les communiquerais ici

au bienveillant lecteur, si je ne songeais à les publier avec d'autres impromptus et bons mots, que j'ai faits dans mes momens perdus, et qui m'ont déjà fait crever de rire. — Je dois dire à ma gloire que, même dans ma jeunesse où le feu des passions n'était pas encore éteint, mon esprit éclairé, mon sentiment délicat pour les convenances, eurent toujours le dessus dans les momens d'entraînement purement sensuel. C'est ainsi que j'étouffai entièrement cet amour subit pour la belle Mina. En y réfléchissant mûrement, je reconnus que cette passion était assez folle, et j'appris aussi que Mina, malgré son extérieur doucereux, était une petite fille hardie et capricieuse, qui, en certaines occasions, lançait ses griffes aux yeux des jeunes chats les plus modestes. Pour m'épargner toute rechute, j'évitai soigneusement Mina, et

craignant l'extravagance et les prétendus droits de Mismise, je restai dans ma chambre, et ne visitai plus ni toit, ni cave, ni grenier. Le maître en parut content ; il me permit de m'asseoir derrière lui sur la chaise quand il étudiait, et de regarder, le cou tendu, dans le livre qu'il lisait... C'étaient d'assez jolis livres, que nous lisions ainsi ensemble, par exemple Arpé, *De prodigiosis naturæ et artis operibus, talismanes et amuleta dictis*, les souvenirs de François Pétrarque, etc. Cette lecture me distrayait agréablement, et donnait un nouvel élan à mon esprit.

Un jour, le maître était sorti, le soleil brillait, l'air si doux du printemps entrait par la croisée, j'oubliai mes projets, et j'allai me promener sur le toit. Mais à peine y fus-je arrivé, que je vis sortir de derrière la cheminée la veuve de Mucius. — Je restai anéanti.

— Déjà j'entendais les reproches, les assurances d'amour dont on m'accablait. — Crainte inutile, car le jeune Hinzmann vint au même moment, appela la belle veuve d'un nom très-doux, elle s'arrêta, le reçut avec beaucoup d'amabilité, tous deux se parlèrent avec l'expression franche d'une tendresse réciproque, et passèrent ensuite devant moi sans me saluer. Le jeune Hinzmann en était certainement honteux, car il détourna la tête et baissa les yeux; mais la veuve, coquette et légère, me lança un regard.

Le matou, en ce qui regarde son moral, est une créature bizarre. — N'aurais-je pas pu, n'aurais-je pas dû être satisfait de voir que la veuve de Mucius était pourvue d'un autre amant, et cependant je ne pus étouffer un dépit violent, qui ressemblait presqu'à la jalousie. Je jurai de ne jamais plus visi-

ter le toit où j'avais essuyé une telle insulte. Je montais seulement sur le bord de la croisée, me chauffant au soleil, regardant dans la rue, faisant des réflexions profondes, et unissant ainsi l'agréable à l'utile.

Un jour, je m'étonnai de ce qu'il ne m'était pas encore venu en tète de m'asseoir à la porte de la maison ou de me promener dans la rue, comme je voyais mes camarades le faire sans crainte. Je me fis un doux tableau de cette liberté, et je restai convaincu que, parvenu à un âge mûr, et après tant d'expériences, je n'avais plus à redouter les dangers qui m'accablèrent quand le sort me jeta dans le monde, encore enfant. Je descendis donc courageusement l'escalier, et m'assis d'abord sur le seuil de la porte, au soleil. Il est inutile de dire que je pris une position qui devait montrer à chacun le matou

cultivé et bien élevé. Je m'y plus excessivement. Pendant que le soleil chauffait doucement ma fourrure, je me nettoyais gracieusement la gueule et la barbe avec ma patte. Deux jeunes filles, venant de l'école à en juger d'après leurs grands cartons fermés à clé, non-seulement exprimèrent le plaisir qu'elles trouvaient à me voir, mais me donnèrent encore un morceau de pain au lait, que je reçus très-galamment, selon mon habitude. Je jouais plutôt avec le présent qu'on m'avait offert, que je ne m'apprêtais à le manger, quand, à mon effroi mortel, une grosse voix interrompit mon jeu, et que j'aperçus le barbet Scaramouche, oncle de Punto. Déjà je voulais rentrer dans la maison, mais Scaramouche me cria : —Ne crains rien, crois-tu que je veuille te manger?

Je demandai avec la politesse la plus

soumise en quoi je pourrais servir M. Scaramouche; mais il me répondit durement :— En rien, en rien du tout, M. Murr, et comment le pourriez-vous? Je voulais te demander seulement si tu sais où est ce mauvais sujet de Punto, mon neveu. Il s'est déjà une fois associé avec toi, et vous avez l'air de ne faire qu'un cœur et qu'une âme, à mon grand dépit. Eh bien! dis seulement si tu sais où ce coquin se traîne; je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours.

Embarrassé des manières hautaines et méprisantes du vieux barbet, je répondis froidement, qu'il n'avait jamais été question d'une amitié intime entre le jeune Punto et moi, que, dans les derniers temps, il s'était tout-à-fait retiré de moi et que je n'avais pas cherché à le revoir.

— Eh bien, murmura le vieux, je suis enchanté d'apprendre que le gar-

çon à de l'honneur dans le corps et qu'il n'est pas toujours prêt à s'associer avec des gens crapuleux.

Le ton était insupportable, la colère l'emporta, j'oubliai toute crainte, et levant la pate droite dans la direction de l'œil gauche du barbet, je murmurai avec rage : — Vieil impertinent! le vieux recula de trois pas et dit avec plus de douceur : — Eh, eh, Murr! ne vous fâchez pas! vous êtes un bon matou et je voulais seulement vous conseiller d'être sur vos gardes avec ce coquin de Punto. Il est bon, vous pouvez m'en croire, mais léger, disposé à toutes les extravagances, sans caractère, sans mœurs! prenez-y garde, vous dis-je, car il vous entraînera bientôt dans des sociétés où vous ne devez pas aller, où vous serez obligé de vous conformer avec une peine infinie à un genre de manières, entière-

ment étrangères à votre nature, où vous perdrez votre individualité, votre caractère franc et ouvert, tel que vous venez de me le montrer. Voyez, cher Murr, je vous le répète, vous êtes estimable comme matou; prêtez l'oreille à un bon conseil! — Un jeune homme à beau faire des sottises et pis, pourvu qu'il montre de temps en temps cette bonté molle et souvent doucereuse, qui est dans la nature de tous les tempéramens sanguins, on dit tout de suite avec cette expression française: *Au fond*, il est bon enfant! et cela doit excuser tout ce qui se fait contre l'ordre et les convenances. Mais le fond, le germe du bien, est couvert par la boue d'une vie dissolue qui l'étouffe.

Fiez-vous, matou, aux expériences d'un vieux barbet qui a vécu dans le monde, et ne vous laissez pas séduire par ce maudit: *Au fond il est bon en-*

fant. — Si vous voyez mon neveu, vous pouvez lui redire tout ce que je viens de vous raconter, et le remercier de son amitié. Adieu ! ne mangez pas cela, cher Murr. — A ces mots, le vieux barbet saisit précipitamment le morceau de pain au lait qui était devant moi, et s'en alla doucement la tête baissée, laissant traîner par terre ses longues oreilles, et frétillant un tant soit peu. Je suivis des yeux le vieux chien, dont la philosophie me parut très-vraie.

— Est-il parti, est-il parti? demanda une voix douce derrière moi. Je ne fus pas peu étonné, en voyant le jeune Punto caché derrière la porte où il avait attendu le départ de son oncle. Cette apparition subite m'embarrassa presque, car je trouvais un peu épineux de lui dire ce dont son oncle m'avait chargé. Je me rappelai ces

mots affreux, que Punto m'avait dit un jour : Si tu te mettais en tête d'avoir des sentimens hostiles contre moi, je te suis supérieur en force et en adresse. Un bond, une bonne morsure de mes dents pointues te réduiraient au néant. Je crus donc plus sage de me taire.

Il est possible que ces réflexions rendissent mes manières froides et guindées, car Punto me fixa d'un regard pénétrant; puis il éclata de rire, et me dit : —Je m'aperçois, mon ami, que mon oncle t'a dit beaucoup de mal de ma vie; qu'il m'a dépeint comme un dissolu, adonné à toutes les extravagances, à tous les désordres. Ne sois pas assez fou pour en croire quelque chose. D'abord regarde-moi, et dis-moi ce que tu penses de mon extérieur?

En l'examinant, je trouvai qu'il n'avait jamais paru si bien nourri, si dodu;

que cette propreté, cette élégance, cette harmonie d'ensemble, n'avaient jamais régné dans son extérieur. Je le lui dis franchement.

— Eh bien, cher Murr, continua-t-il, crois-tu donc qu'un barbet, vivant en mauvaise compagnie, adonné à des goûts sales, dissolu par système, sans goût, mais seulement par ennui, comme cela arrive à des barbets, — crois-tu qu'un tel barbet aurait une mine comme celle que tu me trouves? Cela seul doit te prouver combien mon vilain oncle est dans l'erreur. Rappelle-toi, oh matou lettré! ce sage qui répondit à celui qui blâmait en un homme vicieux la désharmonie de tout son être : Comment voulez-vous que le vice ait jamais de l'harmonie? Ne t'étonne pas un instant, mon ami Murr, des noires calomnies du vieux humoriste. Avare, comme le sont tous les

oncles, il a jeté toute sa colère sur moi, parce qu'il a été obligé par honneur de payer quelques petites dettes de jeu, que j'avais faites chez un marchand de boudin, qui tolère chez lui les jeux défendus, et fait des avances, souvent très-considérables, en cervelats, boudins, saucissons, etc. Ensuite, le vieux se rappelle constamment une certaine période où ma vie n'était pas très-louable : mais elle est passée.

En ce moment, passa un insolent, qui, après m'avoir regardé comme s'il n'avait jamais rien vu de semblable, me débita les plus grandes impertinences, et sauta surtout à ma queue que je tenais étendue, ce qui parut lui déplaire. Mais à peine m'étais-je dressé pour me défendre, que Punto avait déjà sauté sur cet impertinent, qu'il terrassa, qu'il roula sous ses pieds, et maltraita si fort, que l'autre se sauva

comme un trait, en poussant des hurlemens, et serrant la queue entre les cuisses.

Cette preuve de bons sentimens et d'amitié me toucha extrêmement, et je me dis qu'on pouvait cependant dire de Punto ce : *Au fond il est bon enfant*, que l'oncle Scaramouche avait voulu me rendre si suspect, et l'excuser plus que tout autre. Je commençai aussi à croire que le vieux avait vu trop en noir, et que Punto était bien capable de folies, mais non pas de sottises. J'exprimai ma pensée à mon ami, en le remerciant, de la manière la plus obligeante, d'avoir pris ma défense.

—Je suis enchanté, mon cher Murr, répondit Punto, en regardant autour de lui, selon sa coutume, avec un œil fin et gai, que ce vieux pédant ne t'ait pas détourné de moi, et que tu recon-

naisses mon bon cœur. — N'est-ce pas, Murr, j'ai bien traité cet impertinent garçon-là ? il s'en souviendra longtemps. Au fait, j'étais à sa recherche depuis ce matin, car il m'a volé hier un boudin, et il fallait l'en punir. Du reste, je suis vraiment bien aise d'avoir vengé en même temps l'insulte qu'il t'a faite, et d'avoir pu te prouver mon amitié. J'ai tué deux mouches d'un coup, comme dit le proverbe. Mais, pour en revenir à notre conversation, regarde-moi donc bien, bon chat, et dis-moi si tu ne remarques aucun changement important dans mon extérieur?

Je le fixai attentivement, et je remarquai, à mon grand étonnement, un beau collier d'argent, bien travaillé, sur lequel étaient gravés ces mots : Baron Alcibiade de Wipp, rue du Maréchal, n° 46.

— Comment, Punto, m'écriai-je, tu as quitté ton maître, le professeur d'esthétique , pour entrer chez un baron ?

— Je n'ai pas exactement quitté le professeur, mais il m'a chassé à coups de pied et de bâton.

— Comment est-il possible ; ton maître avait toujours tant de bonté et de tendresse pour toi ?

— Ah ! c'est une sotte et fâcheuse histoire, qui ne s'est terminée, à mon avantage, que par les caprices du hasard. Dans toute cette affaire, je dois m'en prendre à une bonhomie mêlée, il est vrai, d'un peu de vanité. Je voulais prouver à chaque instant mon affection à mon maître, et lui montrer aussi mon adresse, ma culture; j'apportais donc tout ce que je trouvais par terre , sans qu'on me le demandât. Eh bien ! tu sais peut-être que le pro-

fesseur Lothario a une femme jeune et jolie, qui l'aime d'une tendresse extrême, ce dont il ne pourrait douter; car elle le lui assure à chaque instant, et le comble de caresses, quand il est enfoncé dans les livres pour se préparer au prochain cours. Elle aime l'intérieur de sa maison par-dessus tout, car elle ne sort jamais avant midi, quoiqu'elle soit déjà levée à dix heures et demie; et la simplicité de son caractère la fait entrer, avec la cuisinière et la femme-de-chambre, dans les moindres affaires domestiques, même jusqu'à puiser dans leur bourse, si l'argent pour la cuisine est sorti un peu trop tôt du sac, à cause de certaines dépenses non officielles, dont on ne peut parler à M. le professeur. Elle paie les intérêts de ces emprunts avec des robes à peine portées, et des chapeaux à plumes, dont

le monde des servantes voit, à son grand étonnement, se parer la femme-de-chambre le dimanche. Avec autant de perfections, on peut bien pardonner à une femme aimable cette petite folie (si du reste cela mérite ce nom). Toutes ses idées, tous ses vœux se concentrent sur sa toilette : ce qu'il y a de plus élégant, de plus cher, ne lui paraît jamais assez élégant, jamais assez cher; et quand elle a porté une robe trois fois, un chapeau quatre fois, jeté sur ses épaules un schal turc pendant un mois, elle éprouve une idiosyncrasie contre ces objets, et elle les cède à vil prix, ou les donne à ses servantes. On ne peut s'étonner que la femme d'un professeur d'esthétique ait du goût pour les belles formes, et l'époux ne peut être que très-flatté quand ce goût se trahit dans le plaisir visible, avec lequel madame laisse se

reposer ses regards de feu sur de beaux jeunes gens. Quelques fois je remarquais que certains messieurs qui fréquentaient les cours du professeur, manquaient la porte de l'auditoire, ouvraient doucement celle de la chambre de madame et y entraient tout aussi doucement. Je finis par croire que cela n'arrivait pas involontairement ou que du moins personne n'en était fâché, car on ne se hâtait pas du-tout de leur montrer leur erreur. Au contraire, ceux qui étaient entrés ne sortaient que très-tard et d'un air si satisfait qu'il semblait que la visite chez la dame leur eût été tout aussi agréable et aussi utile que le cours d'esthétique du professeur. La belle Létitia, (c'était le nom de la femme du professeur) ne m'aimait pas beaucoup. Elle ne me souffrait jamais dans sa chambre et elle avait raison, car le

barbet le mieux cultivé est toujours déplacé là où il court risque de déchirer à chaque pas des blondes, et de salir des robes dispersées sur toutes les chaises. Cependant le mauvais génie de Létitia voulut qu'un jour je pénétrai jusqu'à son boudoir. M. le professeur avait bu à son dîner un peu plus de vin que de raison, ce qui l'avait mis dans une disposition très-poétique. Rentré chez lui il alla contre son habitude tout directement dans le cabinet de sa femme, et je le suivis, poussé par je ne sais quelle tentation. Madame était dans un négligé dont la blancheur pouvait se comparer à la neige fraîchement tombée; tout son habillement trahissait non-seulement des soins exquis, mais l'art le plus profond, qui se cache sous la simplicité. Elle était en effet charmante, et le professeur, dans ses transports amoureux,

appelait sa femme des noms les plus tendres, la comblait des caresses les plus douces, et ne s'apercevait nullement d'une certaine distraction, d'un certain dépit caché, qui ne se trahissaient que trop dans les manières de madame. Moi, je m'ennuyai bientôt des transports toujours croissans de l'esthétique enthousiaste. Je revins à mon ancien passe-temps, et je cherchai par terre. Au moment où le professeur s'écriait : femme divine, sublime, céleste.... — je m'approchai en sautillant sur mes jambes de derrière, et je lui apportai gracieusement un gant couleur d'orange, que je venais de trouver sous le sopha. — Le professeur regarda ce gant d'homme d'un air stupéfait. — A qui appartient ce gant? — Comment se trouve-t-il dans cette chambre? — A ces mots il prit le gant de ma gueule, le regarda, le sentit, et

s'écria de nouveau : — d'où vient ce gant? Létitia, parle, qui est venu chez toi? — Que tu es bizarre, répondit la douce Létitia, avec un embarras qu'elle cherchait en vain à cacher; que tu es bizarre, mon cher Lothario, à qui ce gant peut-il donc appartenir? La femme du major est venue me voir, et en s'en allant elle ne pouvait trouver son gant, qu'elle croyait avoir perdu dans l'escalier. — La femme du major! s'écria le professeur furieux; cette petite femme délicate dont toute la main entrerait dans ce pouce? — De par tous les diables, quel fat est venu avec ce maudit gant parfumé! — Malheureuse, quelle trahison a détruit mon bonheur, mon repos? — Femme infâme, criminelle!

Madame se disposait déja à s'évanouir, quand la femme de chambre entra, et je m'échappai, content d'être

délivré de cette scène de ménage, que j'avais occasionée.

Le lendemain, le professeur était muet et sombre; une seule idée parut l'occuper : si c'était lui, disait-il quelquefois involontairement. — Vers le soir, il prit son chapeau et sa canne; je sautai et j'aboyai gaîment. Il me regarda long-temps, de grosses larmes roulaient dans ses yeux, et il me dit avec l'expression de la mélancolie la plus profonde : fidèle Punto! — Cœur honnête! — Ensuite il sortit précipitamment de la porte de la ville, et moi je le suivais, bien décidé à égayer ce pauvre homme par tous les tours d'adresse dont j'étais capable. Fort près de la porte nous rencontrâmes le baron Alcibiade de Wipp, l'un des premiers élégans de la ville, monté sur un cheval anglais magnifique. Dès que le baron reconnut le professeur, il s'ap-

procha en faisant faire des courbettes à sa monture, et s'informa de sa santé, puis de celle de la dame. Le professeur balbutia quelques mots inintelligibles.

— En effet, il fait bien chaud! dit le baron en tirant son foulard de sa poche, et en même temps il en tomba un gant que je ramassai et que je rapportai à mon maître. Le professeur me l'arracha, et s'écria : — Est-ce votre gant, M. le baron? — Sans doute, répondit celui-ci, étonné de la violence du professeur; je crois qu'il vient de tomber de ma poche, et que cet officieux barbet l'a ramassé. — Alors, reprit le professeur, en lui présentant le gant que j'avais trouvé sous le sopha, j'ai le plaisir de vous remettre le pareil, que vous avez perdu hier.

Sans attendre la réponse du baron, visiblement embarrassé, le professeur

partit comme un furieux. Je me gardai bien de le suivre dans la chambre de sa chère épouse, car je pouvais facilement pressentir la tempête qui, en effet, se fit bientôt entendre. Caché dans un coin, je vis le professeur jeter la femme-de-chambre à la porte, puis hors de la maison. Enfin, il revint dans sa chambre, tout épuisé. Je lui prouvai une profonde compassion pour son malheur, par des plaintes étouffées. Il m'embrassa et me serra contre son cœur comme si j'eusse été son meilleur ami. —Bon, honnête Punto, dit-il d'une voix plaintive, cœur fidèle, toi, toi seul, m'as arraché à mes rêves trompeurs, tu m'as fait secouer le joug, tu m'as fait redevenir un homme libre! Punto, comment pourrai-je te récompenser! Tu ne me quitteras jamais, jamais! je te soignerai comme mon meilleur ami, toi seul, tu me consoleras quand le

souvenir de mon malheur m'entraînera au désespoir.

Ces expressions touchantes d'un cœur reconnaissant furent interrompues par la cuisinière qui se précipita dans la chambre, la figure pâle et défaite, et annonça au professeur l'affreuse nouvelle que madame était en proie à d'horribles convulsions et près de mourir. Le professeur vola auprès d'elle. — Plusieurs jours se passèrent, et je ne revis pas le professeur. Ma nourriture, dont mon maître avait autrefois un tendre soin, était abandonnée à la cuisinière, femme d'un mauvais caractère, qui me donnait en rechignant, les morceaux les plus misérables, les plus dégoûtans. Quelquefois elle m'oubliait tout à fait, et je fus obligé de mendier chez les voisins, ou même de voler pour satisfaire ma faim.

Me promenant un jour, triste et les oreilles baissées dans la maison, le professeur fit un peu attention à moi. — Punto, s'écria-t-il en souriant, la figure rayonnante ; Punto, mon honnête chien, où as-tu donc été? je ne t'ai pas vu depuis bien long-temps; je crois même qu'on t'a négligé, contre ma volonté? — Allons, viens, je te donnerai à manger moi-même aujourd'hui.

Je suivis mon bon maître dans la salle à manger. La dame épanouie comme une rose, vint au-devant de lui. Ils étaient plus tendres que jamais ; elle l'appelait mon ange! et lui, mon chou! Et puis, ils se baisaient comme des tourterelles. C'était un vrai plaisir que de les voir. La charmante Létitia, fut plus affable que jamais, et tu croiras facilement qu'avec ma galanterie naturelle, je sus me montrer aimable et poli. — Qui aurait pu deviner le sort

qui m'attendait! — Il serait difficile de te raconter tous les tours que mes ennemis me jouèrent pour me perdre. Je me contenterai de te citer quelques faits qui te donneront une juste idée de ma malheureuse position. — Mon maître avait l'habitude de me donner lui-même, pendant qu'il mangeait, une portion de soupe, de rôti et de légumes, qu'on posait dans un coin près du poêle. Je mangeais avec tant d'attention, tant de propreté, que je ne faisais jamais la moindre tache sur le parquet. Quel fut mon effroi quand un jour l'écuelle se brisa en mille morceaux, au moment où je m'en approchai, et que la graisse se répandit avec profusion!

Le professeur me fit des reproches amers, et quoique sa femme essayât de m'excuser, on n'en lisait pas moins la colère dans ses traits; elle disait que,

bien que cette tache ne pût être enlevée, on pourrait cependant faire raboter la place ou ajuster une autre planche. Le professeur détestait ces réparations; il lui semblait déjà entendre le rabot et les menuisiers; et les paroles de la dame, lui rendant son malheur encore plus sensible, me valurent deux coups vigoureux.—Dans le sentiment de mon innocence, je restai tout stupéfait, sans savoir que penser et que dire. Mais quand la chose se renouvela, je devinai qu'on me donnait des plats à demi-cassés, qui, au moindre attouchement tombaient en mille morceaux. Il ne m'était plus permis de rester dans la chambre, la cuisinière me donnait à manger; mais si maigrement, que la faim la plus dévorante me força à voler des morceaux de pain ou des os. Chaque fois, bruit terrible; mais il arriva pis encore. — La cuisinière se plaignit

un jour à grands cris qu'un beau gigot avait disparu de sa cuisine et que je l'avais certainement volé. On en rendit compte au professeur comme d'un événement domestique très-important. Celui-ci répondit qu'il n'avait jamais remarqué en moi le penchant au vol, et que du reste cette bosse n'était pas du tout développée sur mon crâne; que d'ailleurs je n'aurais pas mangé un gigot tout entier sans en laisser une trace. — On chercha et on trouva les restes de l'os sous ma couchette! — Murr, la patte sur le cœur, je te le jure, j'étais innocent, il ne m'était pas venu en tête de voler le rôti; mais à quoi servaient toutes les protestations puisque le fait parlait contre moi! — Le professeur était d'autant plus furieux, qu'il avait pris ma défense, et qu'il se voyait trompé dans sa bonne opinion. Je reçus une volée de coups. — La

dame n'en était que plus affable, elle me caressait, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant, et me donnait même de temps en temps un bon morceau. Comment aurais-je pu deviner que tout cela n'était que calcul ; mais je l'appris bientôt. — La porte de la salle à manger était ouverte; l'estomac vide, j'y jetai un regard de convoitise en me rappelant douloureusement le bon temps, où le doux arôme du rôti ne se répandait pas en vain autour de moi. La dame m'appelle : — Punto, Punto! et elle me présente adroitement entre son pouce délicat et son charmant index, un beau morceau de rôti.— Peut-être, dans l'enthousiasme de mon appétit, ai-je pris le morceau un peu plus violemment qu'il n'était nécessaire ; mais je n'ai certainement pas mordu cette main blanche, tu peux m'en croire, cher Murr, et cependant elle se mit

à crier : — Le méchant chien! et retomba à demi-évanouie sur sa chaise. A mon effroi, je vis quelques gouttes de sang sur son pouce. Le professeur entra en fureur; il me battit, me donna des coups de pied, et me maltraita si impitoyablement, que vraisemblablement je ne serais pas assis maintenant près de toi, mon bon chat, si je ne m'étais sauvé précipitamment dans la rue. Il ne fallait pas penser au retour. Je compris qu'il n'y avait rien à opposer à cette noire intrigue que la dame avait méditée pour se venger, et je résolus de me chercher un autre maître. Possédant tous les talens que la bonne mère nature m'avait donnés autrefois, rien n'eût été plus facile; mais la faim et le chagrin m'avaient tellement changé, que mon extérieur misérable me faisait craindre d'être renvoyé partout. Triste, tourmenté de soucis, je sortis de la

barrière. Je vis M. le baron Alcibiade de Wipp, qui marchait devant moi et je ne sais comment l'idée me vint de lui offrir mes services. Peut-être était-ce le désir secret de trouver une occasion de me venger du professeur, comme je l'ai trouvée en effet. — Je m'approchai du baron en sautillant, je le saluai en me dressant sur mes jambes de derrière, et voyant qu'il me regardait avec un peu de complaisance, je le suivis sans façon dans sa demeure. — Voyez-donc, dit-il à un jeune homme qu'il appelait son valet-de-chambre, quoiqu'il n'eût pas d'autre domestique, voyez-donc, Frédéric, ce barbet qui me suit; s'il était seulement plus joli! Frédéric loua au contraire l'expression de ma physionomie, la délicatesse de mon corps, en ajoutant que je paraissais quitter mon ancien maître pour cause de mauvais traitemens, et que

des barbets qui se choisissent un maître de leur libre gré, sont ordinairement des animaux très-honnêtes et très-fidèles. Là-dessus on me garda; Frédéric me rendit par ses soins un extérieur bien dodu; mais malgré cela le baron ne parut pas beaucoup se soucier de moi, et il souffrait à peine que je l'accompagnasse dans ses promenades: cela devait changer. — Nous rencontrâmes Létitia à une promenade. — Tu reconnaîtras les sentimens d'un barbet, quand tu sauras que malgré que cette femme m'eût fait beaucoup de mal, je ressentais cependant une véritable joie de la revoir. Je dansai devant elle, j'aboyai gaîment, et lui exprimai mon plaisir de toutes les manières. —Voilà Punto! s'écria-t-elle, en me grattant le dos et jetant un regard significatif au baron, qui s'était arrêté. Je retournai à mon maître qui me caressa. Il

parut frappé d'une idée subite; car il répétait souvent : — Punto! si c'était possible !

Nous arrivâmes dans un jardin public; la dame prit place avec sa société, dans laquelle le cher, le bon professeur ne se trouvait pas. Le baron s'assit non loin de là et de manière à pouvoir regarder Létitia sans être observé par les autres. Je me plaçai devant mon maître, en le regardant et en frétillant comme si j'attendais ses ordres. — Punto, serait-il possible! répéta-t-il, et, il ajouta après un moment de silence. — Eh bien, il faut en essayer. Il tira de son portefeuille un petit morceau de papier, y traça quelques lignes le roula et le cacha sous mon collier, et dit à voix basse : Allons Punto! — Je ne serais pas un barbet aussi adroit, aussi poli que je le suis en effet, si je n'avais pas tout deviné. Je m'appro-

chai donc de la table en montrant un grand appétit pour le gâteau qui s'y trouvait. La dame était l'affabilité même, elle me donna le gâteau d'une main en me caressant le cou de l'autre. Je sentis qu'elle retirait le papier. Bientôt après elle quitta la société et se promena seule dans une allée couverte. Je la suivis, je la vis lire avec attention le billet du baron, tirer de son petit panier de travail un crayon, tracer quelques mots sur le même papier et le rouler. — Punto, dit-elle ensuite : tu es un barbet bien aimable, quand tu apportes au bon moment! — Elle me remit le billet sous le collier et je retournai près de mon maître qui devina aussitôt que j'apportais une réponse. Il la retira sans hésiter. Les paroles de la dame étaient certainement fort consolantes, car les yeux du baron brillaient de joie, et il s'écria trans-

porté : — Punto, tu es un excellent barbet ; c'est ma bonne étoile qui t'a conduit vers moi ! — Tu comprendras facilement, mon bon Murr, le plaisir que me firent ces paroles, car je savais combien je gagnais dans les bonnes grâces de mon maître.

Dans mon ravissement, je fis, sans qu'on me le demandât, tous les tours d'adresse que je savais. Je parlais comme le chien, je mourais, ressuscitais, je refusais le pain du juif et je mangeais avec appétit celui du chrétien, etc. — Voilà un barbet très-bien dressé ! s'écria une vieille dame assise près de Létitia. — Parfaitement dressé ! répondit le baron. — Parfaitement dressé ! répéta la dame comme un écho. — Pour en finir, cher Murr, je te dirai que je suis chargé de leur correspondance, et que je porte des billets jusque dans la maison du professeur quand il n'y est pas. Le

soir, lorsque le baron s'introduit clandestinement chez la belle Létitia, je reste devant la porte de la maison, et dès que le professeur s'approche, je fais un bruit si infernal, que mon maître sent l'approche de l'ennemi et l'évite.

Il me sembla que je ne pouvais louer les actions de Punto, car je me rappelai l'aversion contre tout collier, que feu mon ami Mucius et moi-même nous ressentions, et cela seul me prouva qu'un honnête et brave matou, refuserait de faire ainsi l'entremetteur. Je le dis franchement au jeune Punto; mais il me rit au nez et me demanda si la morale des chats était si sévère, et si moi-même je n'avais jamais rien fait qui ne fût trop large pour l'étroit tiroir de la morale. — Je me rappelai Mina, et je me tus. — D'abord, mon cher Murr, continua Punto, une ex-

périence très-commune prouve que personne ne peut échapper à son sort, de quelque manière qu'il s'y prenne; tu peux en lire l'application dans un livre très-instructif et assez bien écrit, ayant pour titre : *Jacques le fataliste*. S'il était décidé par la providence que le professeur d'esthétique devint un. .. — Enfin, tu me comprends, bon chat. Du reste le professeur, par la manière dont il a agi dans cette mémorable histoire du gant, a clairement prouvé sa vocation. Cette vocation, il l'eût remplie, alors même qu'il n'eût existé ni baron Alcibiade ni Punto.

Je demandai au jeune Punto si les avantages que lui offrait le service du baron étaient réellement assez grands, pour compenser le désagrément pénible de la servitude. Je lui donnai en même temps à entendre, que cette servitude était toujours désagréable à un

matou dont l'amour pour la liberté était la vie même.

— Tu parles, mon cher Murr, répondit Punto en souriant orgueilleusement, comme tu l'entends, ou plutôt comme ton inexpérience complète de la société, te le permet. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être le favori d'un homme aussi galant, aussi cultivé que l'est le baron. — Je ne crois pas avoir besoin de te dire, ô matou libéral, comment je devins son premier favori dès le moment où je sus me conduire avec autant de sagacité. Une prompte esquisse de notre manière de vivre, te fera sentir vivement les agrémens de ma position actuelle. — Le matin, mon maître et moi, nous ne nous levons ni trop tard ni trop tôt, c'est-à-dire à onze heures sonnées. — Je dois remarquer ici, que ma couchette, large et molle, est établie non loin du lit du

baron, et que nous ronflons en trop bonne harmonie, pour savoir, en nous réveillant subitement, qui des deux a ronflé. — Le baron tire la sonnette et aussitôt arrive le valet de chambre, qui apporte au baron une grande tasse pleine de chocolat, et à moi une jatte en porcelaine, remplie d'excellent café à la crème, que je vide avec appétit. Après le déjeuner, nous jouons ensemble une demi-heure, exercice qui est non-seulement très-bon pour notre santé, mais qui égaie aussi notre esprit. Si le temps est beau, le baron regarde par la croisée, pour observer les passans avec son lorgnon. Si les passans sont rares, il est un autre amusement auquel le baron peut se livrer sans se fatiguer. Sous sa croisée, se trouve un pavé qui se distingue par sa couleur rougeâtre, et par un petit trou : il s'agit de cracher si adroite-

ment, que la salive tombe dans le trou. Par un exercice très-soutenu, le baron est parvenu à parier qu'il réussira une fois sur trois, et il a gagné déjà plusieurs gageures de ce genre. Après cet amusement, arrive le moment très-important de la toilette. Le baron se charge seul de se peigner, de se friser les cheveux et surtout de faire le nœud de sa cravate. Ces deux opérations étant toujours assez longues, Frédéric profite de ce moment pour m'habiller aussi; c'est-à-dire, il me lave avec une éponge et de l'eau tiède, peigne les longs poils que le friseur a laissés aux endroits convenables, et me passe le beau collier d'argent que le baron m'a donné. Les momens suivans sont consacrés à la littérature et aux beaux arts, car nous allons dans un café où nous mangeons du beefsteak ou de la carbonnade, où nous buvons un petit

verre de Madère, et où nous parcourons un peu les journaux. Puis commencent les visites du matin. Nous allons voir une actrice, cantatrice ou danseuse, pour lui raconter les nouvelles du jour et surtout la manière dont s'est passé un début de la veille. Il est à remarquer avec quelle adresse M. le baron sait arranger ses récits, pour mettre toutes les dames de bonne humeur. La rivale ou du moins la combattante n'a jamais réussi à s'approprier une partie de la gloire dont est couronnée la belle qu'il visite. — On a sifflé, on s'est moqué de la pauvre malheureuse, et si le triomphe est trop brillant pour être caché, le baron a toujours une histoire scandaleuse à raconter sur la débutante. Les visites plus distinguées chez la comtesse A., chez la baronne B., chez l'ambassadrice C., remplissent le temps

jusqu'à trois heures et demie; c'est alors que le baron a fini ses affaires et qu'il peut se mettre à dîner, la conscience tranquille. Cela a lieu chez un restaurateur. Après le dîner, nous allons au café, nous faisons une partie de billard, et ensuite, si le temps le permet, une petite promenade; moi toujours à pied, et le baron quelquefois à cheval. L'heure du théâtre approche, et le baron n'y manque jamais. On dit qu'il joue au théâtre un rôle extrêmement important, car il instruit non-seulement le public de toutes les affaires qui se passent derrière la scène; mais il règle aussi la louange et le blâme, en un mot, il donne une juste direction au goût. Il se sent pour cela une vocation toute particulière. Comme on refuse injustement aux individus les mieux élevés de mon espèce l'entrée du théâtre, ces momens-là sont

les seuls pendant lesquels je me sépare de mon cher baron, pour m'amuser à ma manière. Comment je le fais, et comment je profite de mes connaissances avec les lévriers, les chiens couchans anglais, les épagneuls et autres personnes distinguées, je te le dirai une autre fois, cher Murr! — Après le théâtre, nous soupons encore chez un restaurateur, et le baron s'abandonne dans une société joyeuse à toute sa bonne humeur; tous parlent, tous rient et trouvent tout divin sur leur honneur, et aucun d'eux ne sait ce qu'il dit, ni de quoi il rit, ni ce qu'on vient de vanter. Voilà en quoi consiste le sublime de la conversation, le véritable bon ton de ceux qui professent la doctrine élégante. — Quelquefois le baron s'en va pendant la nuit dans certaines sociétés, où on le reçoit comme un être tout-à-fait supé-

rieur. J'ignore aussi ce qui s'y passe, car le baron ne m'a jamais permis de l'accompagner, et il a peut-être de bonnes raisons pour cela. — Alors je m'étends délicieusement sur ma couchette moelleuse. Dis-moi donc maintenant toi-même, après ce récit détaillé, si mon vieil oncle morose peut m'accuser d'une vie dérangée et dissolue? — Je t'ai déjà avoué que j'ai donné lieu, il y a quelque temps, à de justes reproches. Je fréquentais une mauvaise société, et je trouvais un plaisir tout particulier à m'introduire partout, principalement dans les repas de nôces, pour y faire quelque esclandre. Mais maintenant tout est changé. — Ah! que vois-je! — Voilà le baron! — Il me cherche! — Il siffle! — Au revoir mon cher.

Punto alla au-devant de son maître avec la rapidité de l'éclair. L'extérieur

du baron répondait tout-à-fait au portrait que je m'en étais fait d'après Punto. Il était très-grand, et plutôt maigre comme un manche à balai que mince. Son habillement, son maintien, sa marche, ses gestes, tout pouvait passer pour le prototype de la dernière mode, poussée jusqu'à l'extravagance, et donnant à tout son être quelque chose de bizarre et d'étrange. Il portait une petite baguette très-mince, et une béquille en acier dont il se servait pour faire sauter Punto. Quelque dégradant que cela me parût, j'étais forcé d'avouer que Punto réunissait à la plus grande vigueur une grâce que je n'avais encore jamais remarquée en lui. Le baron, la poitrine projetée en avant, le ventre rentré, continua sa marche singulière, semblable à celle d'un coq; Punto sautillait à ses côtés en courbettant, ne se permettant que des saluts

très-courts et souvent fiers aux connaissances qu'il rencontrait, et déployant une certaine dignité qui m'imposait.—Je pressentais ce que mon ami Punto avait voulu dire par la culture élevée, et je tâchai autant que possible de m'en rendre compte. Mais cela était très-difficile, ou plutôt mes essais restèrent infructueux.

Plus tard, j'ai su, que contre certaines choses, échouent tous les problêmes, toutes les théories que l'on forme dans son esprit, et que la pratique seule en donne la connaissance. Cette culture élevée, que le baron Alcibiade de Wipp et le barbet Punto ont obtenue dans le grand monde, doit être comptée parmi ces choses-là.

Le baron me lorgnait attentivement en passant; je crus lire dans son regard la curiosité et la colère. Aurait-il remarqué et blâmé ma conversation avec

Punto?... Je commençais à avoir peur et je montai précipitament l'escalier.

Pour remplir les devoirs d'un biographe sévère, je devrais décrire ici l'état de mon âme et je ne puis mieux le faire que par quelques vers sublimes, que depuis quelque temps, je secoue de ma manche fourrée, comme on dit. J'aime mieux..........

SEIZIÈME FRAGMENT

DE MACULATURE.

.......ne pouvait s'y attendre. Le duc Irénéus était en général ennemi juré de tous les accidens imprévus, et surtout quand il fallait user de ses propres fa-

cultés pour examiner une affaire. Il prit une double prise selon son habitude dans les cas critiques, fixa le chasseur avec son regard foudroyant à la Frédéric, et dit : — Lebrecht, je crois que nous sommes lunatiques, que nous voyons des revenans et que nous faisons un tintamarre tout-à-fait inutile ?

— Très-gracieux seigneur, répondit tranquillement le chasseur, faites-moi renvoyer comme un coquin ordinaire si tout ce que je viens de vous raconter n'est pas de la plus grande vérité. Je le répète hardiment : Rupert est un coquin achevé.

— Comment, Rupert ! s'écria le duc en colère ; mon fidèle concierge, qui a servi la maison ducale pendant cinquante ans sans jamais laisser rouiller une serrure ou manquer l'heure d'ouvrir ou de fermer les portes, on l'appelle

coquin !.... Lebrecht, tu es possédé, tu es fou. — Mille tonnerres de...

Le duc s'arrêta comme à son ordinaire, quand il jurait, chose si contraire à la dignité ducale.

Le chasseur profita de ce moment pour dire bien vite : — Votre seigneurie entre tout de suite en colère et jure si horriblement! et cependant on ne peut se taire ni dire autre chose que la vérité!

—Qui est en colère, dit le duc avec calme, qui jure? — Ce sont des sots, ceux-là qui jurent! — Je veux que tu me répètes toute l'affaire en peu de mots, pour que je puisse l'exposer à mes conseillers dans une séance secrète, et y prendre des résolutions sur ce qu'il y a à faire. Si Rupert est vraiment un coquin, — enfin, on saura ce qu'il faudra faire alors.

— Comme je l'ai dit, commença le

chasseur, en reconduisant hier soir mademoiselle Julie, ce même homme qui tourne ici autour, passa devant nous. Eh, me dis-je à moi-même, je l'attraperai bien, celui-là; ayant conduit cette chère demoiselle jusque dans sa chambre, j'éteignis mon flambeau et me plaçai dans un coin obscur. Peu d'instans après, ce même homme sortit des buissons et frappa doucement à la porte. Je m'approchai avec précaution. Une jeune fille ouvre la porte et fait entrer l'étranger. C'était Nancy, vous la connaissez sans doute, monseigneur, la belle Nancy de madame Benzon?

— Coquin! s'écria le duc, ce n'est point à des têtes couronnées que l'on parle de belles Nancy; mais continue, mon fils.

— Oui, la belle Nancy, répéta le chasseur. Je ne l'aurais pas crue capable d'aussi sottes liaisons. Ce n'est donc

qu'un misérable rendez-vous, me dis-je à moi-même; mais je demeurai convaincu qu'il y avait encore autre chose derrière cela. Je restai devant la maison. Après un temps assez long, revint madame la conseillère, et à peine fut-elle entrée, qu'on ouvrit au-dessus de moi une croisée et que l'étranger, en sautant avec une agilité incroyable, tomba au milieu des œillets que mademoiselle Julie soigne elle-même avec tant de zèle. Le jardinier se plaint à grands cris; il est devant la porte avec ses pots cassés et veut parler lui-même à monseigneur; mais je n'ai pas voulu le laisser entrer parce que ce gueux-là a déjà bu un bon coup.

— Lebrecht, cela ressemble à une imitation, dit le duc, car j'ai vu la même chose à Prague dans un opéra de M. Mozart, nommé le Mariage de Figaro. Reste fidèle à la vérité, chasseur!

— Je ne dis pas une syllabe que je ne puisse confirmer par serment, dit Lebrecht. — Cet homme était tombé et je crus le saisir; mais il se leva prompt comme l'éclair et s'en fut. — Où pensez-vous, monseigneur?

— Je ne pense rien du tout! répondit le duc avec solennité; ne me tourmente pas avec d'inutiles questions sur mes idées, chasseur, mais continue tranquillement, jusqu'à ce que l'histoire soit finie; ensuite je penserai.

— Il s'en fut droit vers le pavillon inhabité. — Oui, inhabité! Dès qu'il eut frappé à la porte je vis de la lumière en dedans et celui qui sortit n'était autre que le bon, l'honnête M. Rupert, qui fit entrer l'étranger et referma la porte sur lui. Vous voyez, monseigneur, que Rupert est allié à des hôtes très-dangereux qui certainement cherchent à cacher un mauvais dessein.

Qui sait où ils en veulent venir, et s'il ne serait pas possible que mon très-gracieux seigneur fût menacé par de mauvais coquins, ici, dans son paisible Sieghartshof!

Le duc Irénéus se croyant un personnage fort important, il était très-naturel qu'il rêvât de temps en temps de conjurations et de guet-à-pens. Les derniers mots du chasseur lui tombèrent lourdement sur le cœur, et il se perdit pendant quelques instans dans de sombres réflexions.

— Chasseur, dit-il ensuite en ouvrant des yeux énormes, chasseur, tu as raison. Cet étranger qui rôde ici, cette lumière dans le pavillon sont des choses beaucoup plus importantes que cela ne paraît d'abord. — Ma vie est dans la main de Dieu! Mais je suis entouré de serviteurs fidèles, et si l'un d'entre eux se sacrifiait pour moi, je

n'oublierais certainement pas sa famille. — Répands cela parmi mes gens, bon Lebrecht. — Tu sais qu'un cœur ducal est libre de toute faiblesse humaine, de toute crainte de la mort; mais on a des devoirs envers son peuple, c'est pour lui qu'il faut se conserver, surtout quand l'héritier du trône est encore mineur. Je ne quitterai donc le château que lorsque cette conjuration sera découverte. Le garde-chasse doit se rendre ici avec tous les chasseurs sous ses ordres, et tous mes domestiques prendront les armes. Qu'on entoure le pavillon, qu'on barricade le château, ayes-en soin, mon bon Lebrecht. Moi-même je mettrai mon couteau de chasse; et toi, charge mes pistolets à deux coups, mais n'oublie pas de pousser la targette, pour qu'il n'arrive pas de malheur. Qu'on m'apporte des nouvelles quand on donnera l'assaut au pa-

villon, et quand on forcera les mutins à se rendre, afin que je puisse me retirer dans mes appartemens de l'intérieur. Que l'on fouille soigneusement les prisonniers avant de les conduire devant mon trône, car l'un deux est réduit au désespoir. — Mais, pourquoi restes-tu là, pourquoi me regardes-tu, pourquoi souris-tu, qu'est-ce que cela veut dire?..

— Eh, très-gracieux seigneur, répondit le chasseur d'un air fin, je pense qu'il n'est pas du tout nécessaire de faire venir le garde-chasse avec ses gens.

— Pourquoi pas? demanda le duc avec colère. Je crois presque que tu te permets de me contredire? et chaque instant fait croître le danger! Mille tonnerres de... — Lebrecht, jette-toi sur un cheval, le garde-chasse, ses gens, des

fusils chargés, qu'ils viennent tout de suite!

— Mais ils sont déjà ici, monseigneur.

— Comment? quoi? s'écria le duc en ouvrant la bouche pour exprimer son étonnement.

— Le soleil était à peine levé que je me trouvais chez le garde-chasse; et le pavillon est déjà si bien entouré que pas un chat n'en peut sortir.

— Tu es un excellent chasseur, et un fidèle serviteur de la maison ducale, dit le duc attendri, si tu me tires de ce danger, tu peux compter sur une médaille, que j'inventerai moi-même et que je ferai faire en or ou en argent, selon le nombre des personnes qui seront tombées dans l'assaut contre le pavillon.

— Si vous le permettez, monseigneur, nous nous mettrons tout de suite

à l'œuvre en enfonçant la porte du pavillon et en saisissant toute l'engeance qui s'y cache ; je le prendrai ce maudit coquin qui sait si bien sauter, qui m'a si souvent échappé, ce gueux-là qui a tourmenté mademoiselle Julie.

— Quel gueux a tourmenté Julie? dit madame Benzon en entrant dans la chambre. De quoi parlez-vous, Lebrecht?

Le duc s'avança vers elle avec solennité, comme un héros auquel il vient d'arriver quelque grande et affreuse aventure, et qui recueille toutes les forces de son âme pour la supporter. Il saisit la main de la conseillère, la pressa tendrement, et dit ensuite d'une voix attendrie : —Benzon! même dans la solitude la plus complète, le danger suit les têtes couronnées, tel est le sort du prince, que toute sa douceur, sa bonté ne le préservent pas du

démon infernal qui réveille l'envie et l'ambition dans le cœur des vassaux infidèles! Benzon, la trahison la plus noire a levé contre moi sa tête de Méduse, vous me trouvez dans le danger le plus imminent. Mais bientôt le dénouement sera arrivé, et c'est à ce fidèle sujet que je devrai ma vie et mon trône. S'il doit en arriver autrement, je me soumettrai à mon sort! je sais, Benzon, que vous conservez vos sentimens pour moi, et je puis dire comme le roi de cette tragédie avec laquelle la princesse Hedwige m'a gâté le thé l'autre soir : Rien n'est perdu, car vous me restez! Embrassez-moi, chère Benzon! — Ma douce Amélie, nous sommes et nous restons les mêmes! — Bon Dieu, je crois que je radotte dans mon angoisse! — Soyons calmes, ma chère, quand les traîtres seront pris, je les anéantirai d'un re-

gard. — Chasseur, qu'on commence l'attaque du pavillon!

Le chasseur voulut partir.

— Arrêtez! s'écria madame Benzon, quel pavillon?

Le chasseur fut obligé de répéter son rapport. Madame Benzon parut vivement s'intéresser à ce récit. Enfin elle éclata de rire, et dit :

— Voilà un malentendu fort comique. Je vous prie, monseigneur, de renvoyer, à l'instant, le garde-chasse avec ses gens. Il n'est pas question d'une sédition, vous n'êtes pas dans le moindre danger. L'inconnu du pavillon est déjà votre prisonnier.

— Qui? demanda le duc étonné; quel malheureux habite le pavillon sans ma permission?

— C'est le prince Hector! lui dit madame Benzon à l'oreille.

Le duc recula de trois pas, comme

frappé par une main invisible, ensuite il s'écria : — Qui? est-il possible! Benzon, est-ce que je rêve? le prince Hector? — Ses regards tombèrent sur le chasseur, qui dans son embarras tortillait son chapeau entre ses mains : — Chasseur, cria le duc! va-t-en au diable, que le garde-chasse parte avec ses gens! personne ne doit se laisser voir! — Benzon, continua-t-il en se tournant vers elle, chère Benzon, le croirez-vous, Lebrecht a appelé le prince un coquin, un gueux! — Le malheureux! — Mais cela reste entre nous, c'est un secret d'état! — Mais expliquez-moi donc, pourquoi le prince dit qu'il part, et qu'il se cache ensuite, comme une aventurier?

Madame Benzon se voyait tirée d'un grand embarras par le rapport du chasseur. Convaincue, comme elle l'était, qu'elle ne pouvait découvrir au duc

ni la présence du prince, ni son plan contre Julie, elle sentait aussi que chaque instant pouvait trahir un secret qu'elle avait tant de peine à conserver. Maintenant, puisque le prince courait le risque d'être tiré de sa cachette d'une manière peu honorable, elle pouvait parler sans danger pour Julie. Elle dit donc au duc que probablement une querelle amoureuse entre Hedwige et le prince avait poussé celui-ci à se cacher dans le voisinage avec son valet de chambre; que tout cela avait, sans doute, une teinte romanesque, mais qu'elle était naturelle aux amoureux. Que du reste, le chambellan était l'amant très-zélé de Nancy, et avait ainsi trahi le secret.

— Ah, Dieu soit loué! s'écria le duc; c'était donc le valet de chambre et non le prince qui s'était introduit dans votre maison et qui a sauté en-

suite par la croisée sur les fleurs, comme le page Chérubino. Cela me donnait déjà à penser. — Être prince, et sauter par la croisée, cela irait-il ensemble.

— Eh! dit madame Benzon avec un petit sourire malicieux, je connais cependant un personnage ducal qui ne dédaignait pas ce chemin, quand....

— Vous me troublez, Benzon, vous me troublez excessivement. Laissons-là le passé et réfléchissons plutôt sur ce qu'il y a à faire avec le prince. Le diable emporte la diplomatie, la politique et l'étiquette dans cette maudite position! Dois-je l'ignorer? dois-je le trouver par hasard? dois-je?.. dois-je?.. Tout tourne dans ma tête. Voilà ce qui arrive quand des têtes royales s'abaissent à des tours de roman!

Madame Benzon ne savait pas, en effet, comment s'arranger avec le prince;

mais il furent tirés de cet embarras, car avant qu'elle eût pu répondre, le vieux concierge Rupert entra avec un petit billet fermé, le remit au duc et ajouta qu'il venait d'un haut personnage, qu'il avait l'honneur de tenir sous sa clef tout près de là.

— Tu savais donc, Rupert? dit très-gracieusement le duc au vieux. Eh bien, je t'ai toujours cru un fidèle serviteur de ma maison; tu t'es montré tel en obéissant aux ordres de mon noble gendre. Je penserai à ta récompense. — Rupert le remercia dans les termes les plus humbles, et s'éloigna. — Il arrive très-souvent, dans la vie, que quelqu'un passe pour très-probe et très-vertueux, au moment même où il vient de faire une friponnerie. C'est-ce que pensait madame Benzon, mieux instruite des desseins criminels du prince, et convaincue que le vieux

hypocrite, Rupert, connaissait le secret.

Le duc ouvrit le billet et lut :

« Dans ces vers d'un grand poète, vous trouverez, monseigneur, la cause de mon éloignement mystérieux. Je ne me croyais pas aimé de celle que j'adore, de celle qui est ma vie, qui réunit mes désirs et mes espérances, et qui a enflammé mon cœur d'un feu dévorant. Je suis heureux! je viens de reconnaître le contraire, je sais depuis quelques heures que je suis aimé et je sors de ma cachette. — Amour et bonheur, voilà la devise par laquelle je m'annonce. — Bientôt je vous saluerai avec la vénération d'un fils.

» Hector. »

Le duc parcourut ce billet deux ou trois fois, et plus il le lisait, plus ses sourcils se fronçaient.—Benzon, qu'est-

il arrivé au prince? dit-il enfin. Des vers italiens à un beau-père couronné, au lieu d'une déclaration formelle et raisonnable? — A quoi bon tout cela? — Il n'y a pas de bon sens! — Le prince paraît exalté d'une manière extraordinaire. Les vers parlent, à ce que je puis comprendre, des tourmens de la jalousie et du bonheur de l'amour. Que veut-il dire par la jalousie, de qui, pour l'amour du ciel, peut-il être jaloux? — Dites-moi, ma chère Benzon, trouvez-vous dans ce billet seulement un grain de bon sens?

Madame Benzon fut saisie d'effroi en comprenant le sens caché du billet, et en même temps elle ne put s'empêcher d'admirer la tournure fine que le prince avait su donner à tout cela, pour pouvoir sortir sans gêne de sa cachette. Elle se garda bien d'en parler au duc, et tâcha, au contraire,

d'en tirer autant de profit que possible. Kreisler et maître Abraham étaient les seules personnes dont elle craignait l'opposition à ses projets secrets, et elle se servait de toutes les armes que le hasard lui présentait. Elle rappela donc au duc ce qu'elle lui avait dit de la passion de la princesse, qui certainement avait pu échapper aussi peu à la sagacité du prince, que les manières bizarres de Kreisler, et elle ajouta que peut-être il avait craint une liaison secrète entre eux. Tout cela expliquait suffisamment pourquoi le prince avait persécuté Kreisler jusqu'à la mort, pourquoi, croyant l'avoir tué, il avait fui le désespoir de la princesse, et pourquoi en apprenant que Kreisler existait, il était revenu, poussé par l'amour, et avait surveillé la princesse en secret. La jalousie, dont parlaient les vers, avait donc Kreisler pour objet, et il

devenait d'autant plus urgent de bannir ce Kreisler de la cour, qu'il paraissait avoir fait, avec maître Abraham un complot contre tous les projets du duc.

— Benzon, dit le duc très-sérieusement, j'ai réfléchi sur ce que vous m'avez dit de cet indigne penchant de la princesse, et je n'en crois pas un mot. Il coule du sang royal dans les veines de la princesse.

— Croyez-vous donc, monseigneur, reprit madame Benzon avec vivacité et en rougissant jusqu'au blanc des yeux; croyez-vous donc qu'une femme royale peut régler les pulsations de son cœur mieux qu'une autre?

— Vous êtes dans une disposition fort singulière aujourd'hui, conseillère! dit le duc avec humeur. Je le répète; si dans le cœur de la princesse il s'est élevé quelque sotte passion,

eh bien, ce n'était qu'un accident maladif, une crampe, pour ainsi dire, — elle souffre de spasmes — dont elle sera bientôt revenue. Mais pour ce qui est de Kreisler, je le trouve fort amusant, quoique manquant d'une certaine culture. Je ne puis lui supposer l'insolente hardiesse de devenir amoureux d'une princesse. Il est hardi, mais d'une tout autre manière. Croiriez-vous, Benzon, qu'avec ses manières bizarres une princesse ne ferait aucune impression sur lui, en supposant même qu'une personne aussi élevée pût s'abaisser jusqu'à l'aimer. Car, entre nous soit dit, il n'a pas un grand respect pour les têtes couronnées, et cette ridicule et absurde folie le rend incapable de rester à la cour. Qu'il en vive donc éloigné; mais s'il revient, il sera le bien-venu chez moi, après ce que le maître Abraham m'en a dit. — Pour

maître Abraham, laissez-le hors du jeu, madame, les complots qu'il a faits ont toujours été pour le bonheur de la maison ducale. — Qu'est-ce que je voulais dire, — oui : — non-seulement le maître de chapelle a été obligé de s'enfuir d'une manière fort inconvenante, quoique je l'eusse reçu avec bonté, mais il est et il reste un homme fort spirituel, qui m'amuse malgré ses bizarreries, et cela suffit!

La conseillère étouffait de rage en se voyant éconduite aussi froidement. Voulant descendre gaîment le torrent, elle avait heurté contre un écueil caché.

Un grand bruit se fit entendre dans la cour. Une longue file de voitures s'approcha, accompagnée d'une compagnie de hussards du grand duc. Le grand maître des cérémonies, le président, les conseillers du duc, plusieurs

personnes de la haute société de Sieghartsweiler descendirent à la porte. La nouvelle d'une révolution dirigée contre la vie du duc était parvenue jusque dans la ville, et les fidèles avec d'autres admirateurs de la cour arrivaient pour entourer la personne du duc, amenant les défenseurs de la patrie que le gouverneur leur avait très-difficilement accordés.

Les assurances de l'assemblée, qu'elle était prête à donner sa vie pour le très-gracieux seigneur, ne permirent pas au duc de placer un mot. Il voulut commencer enfin, quand l'officier qui commandait les hussards entra, pour lui demander le plan des opérations militaires.

Il est dans la nature humaine que, lorsqu'un danger se dissipe, la sécurité nous cause le plus grand dépit. L'idée d'avoir échappé à un véritable

danger, et non celle, qu'il n'y en avait pas du tout, nous fait plaisir.

Le duc avait donc beaucoup de peine à cacher sa mauvaise humeur, sa colère de ce tumulte inutile. Pouvait-il, devait-il dire que tout ce bruit avait été occasioné par le rendez-vous d'un valet et d'une femme de chambre, par la jalousie d'un prince amoureux? Il se creusait inutilement la tête; le silence solennel, qui régnait dans le salon, interrompu seulement par le hennissement courageux des chevaux devant la porte, l'écrasait. Il toussa enfin et commença avec emphase : — Messieurs ! La volonté miraculeuse du ciel — Que voulez-vous, mon ami?

Le duc s'interrompit lui-même par cette question, adressée au grand maître des cérémonies. Le grand maître avait fait plusieurs revérences et donné à entendre par ses regards, qu'il avait

quelque chose d'important à dire. Il annonça l'arrivée du prince Hector.

Le visage du duc devint rayonnant; il vit qu'il pourrait passer en peu de mots sur le danger supposé qui avait menacé sa cour et transformé comme par magie cette assemblée vénérable en une cour de réception. Il le fit.

Peu d'instans après, le prince parut, en grand uniforme, beau et fort comme le dieu qui envoie ses flèches au loin. Le duc fit quelques pas à sa rencontre, et recula comme frappé par la foudre. Ignace suivait le prince. Le prince ducal devenait malheureusement tous les jours plus absurde et plus stupide. Les hussards devaient lui avoir plu extrêmement, car il avait pris à l'un d'eux son sabre, sa giberne, et son schako, pour s'en parer. Il arrivait ainsi en sautillant, comme s'il était à cheval, le sabre nu dans la

main, laissant traîner le fourreau en métal sur le parquet, et étouffant de rire d'une manière fort séduisante.

— Partez, — décampez, — allez-vous-en, — tout de suite! cria le duc, les yeux étincelans et d'une voix de tonnerre, à Ignace effrayé, qui s'en fut au plus vite.

Aucun des assistans ne manqua de tact au point de remarquer le prince Ignace et toute la scène.

Le duc, rayonnant d'affabilité, dit alors quelques mots au prince, et l'un et l'autre se promenèrent ensuite dans le cercle, parlant à chacun. La réception était finie, c'est-à-dire les phrases spirituelles et profondément pensées, dont on se sert dans ces occasions, avaient été convenablement placées; le duc conduisit le prince dans les appartemens intérieurs de la duchesse, et ensuite dans la chambre de la prin-

cesse, Hector insistant sur le plaisir de surprendre sa bien-aimée. Ils y trouvèrent Julie.

Le prince vola vers Hedwige avec l'empressement de l'amant le plus passionné, pressa mille fois sa main contre ses lèvres, jura qu'il n'avait vécu que par son souvenir, qu'un malentendu affreux lui avait fait éprouver les tourmens de l'enfer, que sa séparation d'avec celle qu'il adorait lui était devenue insupportable, et que maintenant il jouissait du bonheur des cieux.

Hedwige le reçut avec cette gaîté franche, qui ne lui était point naturelle. Elle répondait à ses tendresses comme une fiancée peut le faire, sans de trop grandes concessions, et elle alla même jusqu'à le tourmenter un peu de sa cachette et assurer qu'elle ne connaissait pas de changement plus

agréable que celui d'une tête à perruque qu'elle avait cru voir à la croisée du pavillon, en une tête de prince. Cela donna lieu à d'aimables plaisanteries entre l'heureux couple, plaisanteries qui parurent égayer même le duc, qui crut reconnaître maintenant toute l'erreur de madame Benzon, par rapport à Kreisler, l'amour d'Hedwige pour le plus bel homme ne se trahissant que trop. Pour Julie, dès qu'elle vit le prince, un frisson parcourut ses membres; pâle, les yeux baissés, elle pouvait à peine se soutenir.

Après quelques instans, le prince se tourna vers Julie et lui dit : — Mademoiselle Benzon est, si je ne me trompe, une amie de la princesse, depuis son enfance?

— Sa sœur pour ainsi dire! ajouta le duc en la présentant. Le prince saisit

la main de Julie, et lui dit d'une voix à peine intelligible : — C'est toi!

Julie chancela, des larmes amères s'échappèrent de ses yeux, et elle serait tombée si la princesse ne l'avait soutenue.

— Julie, lui dit Hedwige, en se penchant vers elle, Julie, courage! Ne comprends-tu pas ce que je souffre?

Le duc ouvrit la porte et demanda de l'eau de Luce.

—Je n'en ai pas, dit maître Abraham qui entrait, mais j'ai de l'éther; quelqu'un s'est-il évanoui? l'éther est bon aussi!

— Entrez vite, répondit le duc, et secourez mademoiselle Julie.

Mais à peine maître Abraham fut-il entré dans le salon, qu'un événement fort inattendu eut lieu. Le prince resta pétrifié à sa vue, ses cheveux se dressèrent, la sueur de l'angoisse parut

sur son front. Un pied en avant, le corps renversé, les bras étendus, il ressemblait à Macbeth au moment où il voit le spectre de Banco.

Le maître tira tranquillement le flacon de sa poche et s'approcha de Julie.

Le prince revint à la vie : — Est-ce vous, Sévérino? s'écria-t-il avec l'expression de l'horreur.

— Sans doute, répondit Abraham sans se troubler le moins du monde; sans doute, je suis enchanté que vous vous souveniez de moi, monseigneur; j'ai eu l'honneur de vous rendre à Naples un petit service, il y a quelques années.

Le maître s'avança de nouveau, mais le prince le saisit par le bras, le tira dans un coin de la chambre, et commença la conversation suivante, que personne ne comprit parce qu'il

parlait très-vite le dialecte napolitain.

— Sévérino, d'où cet homme tient-il le portrait? — Sait-il...

— Non.

— Vous tairez-vous ?

— Pour le moment.

— Sévérino, vous êtes le diable même qui me poursuit! qu'entendez-vous par là ?

— Tant que vous serez modéré, et que vous laisserez Kreisler et cette jeune fille en repos.

Le prince quitta maître Abraham et se mit dans l'embrasure d'une croisée. Julie était revenue à elle, et regardant Abraham avec l'expression de la plus profonde douleur, elle lui dit : — Oh cher maître, vous pourrez me sauver ; n'est-ce pas, votre savoir tournera tout à bien? Le maître fut frappé du rapport de ces mots et de sa conver-

sation; il semblait que Julie avait deviné tout le secret.

— Tu es un ange, répondit-il tout aussi bas; et le crime n'a pas de pouvoir sur toi. Aies confiance en moi, et prends courage. Pense aussi à notre Jean!

— Ah, s'écria-t-elle douloureusement, il reviendra, n'est-ce pas, je le reverrai?

— Certainement, reprit le maître en posant le doigt sur sa bouche. Julie le comprit.

Le prince s'efforça de paraître calme, et raconta que cet homme, qu'on nommait Abraham, avait été témoin à Naples d'un événement fort tragique, dans lequel il avait été acteur lui-même; qu'il n'était pas le moment d'en faire le récit, mais que plus tard il s'expliquerait volontiers.

L'agitation intérieure était trop vio-

lente pour ne pas laisser des traces, et la figure bouleversée du prince, où on ne voyait plus une goutte de sang, s'accordait fort mal avec cette conversation insignifiante. La princesse réussit mieux que lui à bannir la contrainte. Elle le poursuivait dans le labyrinthe de ses propres idées, avec cette ironie qui se joue du soupçon et de l'aigreur. Lui, l'homme le plus adroit, maniant toutes les armes de la perversité, ne pouvait résister à cet être incompréhensible. Plus Hedwige parlait avec vivacité, plus les éclairs de sa raillerie spirituelle devenaient fréquens et plus le prince parut troublé et tourmenté, jusqu'à ce qu'enfin sa position devint insupportable. Il s'éloigna précipitamment.

Il arriva au duc ce qui lui arrivait toujours en pareils cas : il ne savait que penser. Il se contenta de quelques

phrases françaises sans importance, auxquelles le prince répondit de la même manière.

Le prince était déjà sorti, quand Hedwige, changée dans tout son être et fixant le tapis, s'écria d'une voix forte: — Je vois la trace sanglante d'un assassin! Puis revenant à elle, elle pressa Julie violemment sur son cœur, et lui dit : — Ange, mon pauvre ange, ne te trouble pas.

— Secrets, sottises, extravagances, imaginations romanesques! s'écria le duc avec humeur. Ma foi, je ne reconnais plus ma cour! Maître Abraham, vous réglez mes montres quand elles ne vont pas bien; ne pourriez-vous pas examiner le dérangement survenu dans ce rouage, qui autrefois ne s'arrêtait jamais? Mais qu'est-ce que ce Sévérino?

— C'est sous ce nom, répondit le

maître, que je fis voir à Naples mes tours d'optique et de mécanique.

— Ah! ah! dit le duc en regardant fixement le maître comme s'il avait une question sur le bord des lèvres; puis il se détourna brusquement et quitta la chambre en silence.

On avait cru que madame Benzon était chez la duchesse; mais elle était rentrée chez elle. Julie avait besoin du grand air, et le maître la conduisit dans le parc. En se promenant sous les allées presque dépourvues de feuillage, ils parlèrent de Kreisler et de son séjour dans l'abbaye. Ils arrivèrent à la hutte du pêcheur; Julie y entra pour se reposer et vit la lettre de Kreisler sur la table: le maître la lui communiqua sans hésiter. Pendant cette lecture, les joues de Julie s'étaient colorées et ses yeux brillaient d'un doux feu, reflet d'une âme calme.

— Vois-tu bien, ma chère enfant, lui dit le maître avec affabilité, comme la douce influence de mon Jean se fait sentir sur toi, même dans l'éloignement! Qu'as-tu à craindre de ces projets criminels, si la constance, l'amour et le courage t'en préservent?

— Miséricorde divine! s'écria Julie en levant les yeux au ciel; préserve-moi de moi-même!

Ces mots involontaires la saisirent d'effroi, elle retomba sur son siège et couvrit de ses mains son visage brûlant.

— Je ne te comprends pas, mon enfant, et peut-être ne te comprends-tu pas toi-même; examine-toi donc à fond et ne te ménage pas par une fausse délicatesse.

Le maître abandonna Julie à ses sombres réflexions, et regarda, les bras croisés, la mystérieuse boule de

cristal. Un doux pressentiment remplit son cœur.

— C'est toi que je questionnerai, dit-il, c'est à toi que je demanderai conseil, oh mystère sublime de ma vie. Fais-moi entendre ta voix! Tu sais que jamais je n'ai été un homme ordinaire, quoiqu'on m'ait souvent pris pour tel. En moi brûlait l'amour qui est l'âme de l'univers, et l'étincelle dans mon cœur se changea en flamme par le souffle de ton être. Ne crois pas, Chiara, que l'âge ait glacé ce cœur, et qu'il ne sache plus battre aussi rapidement que le jour où je t'arrachai au cruel Sévérino; ne crois pas que je sois moins digne de toi que lorsque tu es venue me trouver. Oui, fais-moi entendre ta voix, et je poursuivrai ce son avec tout le feu de la jeunesse, jusqu'à ce que je te retrouve; nous vivrons ensemble et nous prati-

querons la vraie magie, que tous reconnaissent sans y croire. Et si tu n'es plus sur la terre, si ta voix me parle du haut des cieux, je m'en contenterai, et je reviendrai plus fort que jamais!

— Maître, s'écria Julie, qui s'était levée et qui avait écouté avec le plus grand étonnement; maître, à qui parlez-vous, que voulez-vous faire? vous prononciez le nom de Sévérino; et le prince, revenant de son saisissement, vous nommait vous-même Sévérino. Quel horrible secret est caché dans ce nom?

Abraham revint de son exaltation, et (ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-temps) cette affabilité bizarre et presque ricaneuse, qui formait un contraste choquant avec ses manières cordiales, et donnait à tout son être l'expression d'une caricature un peu

repoussante, se répandit sur ses traits.

— Ma belle dame, dit-il, de cette voix tranchante, dont les joueurs de gobelets annoncent ordinairement leurs miracles; ma belle dame, ayez un peu de patience; j'aurai l'honneur de vous montrer ici les choses les plus étonnantes. Ces hommes qui dansent, ce petit Turc qui connaît l'âge de toutes les personnes, cet automate, cette palingénésie, ces images difformes, ces miroirs optiques; toutes ces choses sont de charmans joujoux magiques; mais le meilleur manque, ma fille invisible est arrivée. Voyez, la voilà dans la boule de crystal, mais elle ne parle pas encore; car elle est fatiguée du long voyage; elle vient directement des Indes. Dans quelques jours elle parlera, et alors nous la questionnerons sur le prince Hector, sur Sévérino et sur les événemens passés et à

venir ! — Maintenant un petit amusement bien simple.

A ces mots, le maître se leva avec la promptitude et la vivacité d'un jeune homme, monta les machines, arrangea les miroirs magiques. Un mouvement subit se fit partout; les automates se promenaient en tournant la tête, un coq battait des ailes en chantant, des perroquets poussaient des cris perçans, et Julie et le maître, étaient aussi bien devant la porte que dans la chambre. Julie, quoique bien habituée à toutes ces folies, se sentit cependant saisie de crainte en voyant l'exaltation d'Abraham.—Maître, s'écria-t-elle tout effrayée, que vous est-il donc arrivé ?

— Mon enfant, répondit le maître d'un ton sérieux, il m'est arrivé quelque chose de beau et de miraculeux, mais il ne convient pas que tu le saches. Laisse finir leurs grimaces à ces ma-

chines, pendant que je te confierai ce qui te sera utile et nécessaire. Ma chère Julie, ta mère t'a fermé son cœur, moi je t'ouvrirai le mien pour que tu puisses y lire le danger qui te menace, et que tu puisses lui échapper. Apprends sans plus de détour, que ta mère n'a décidé rien autre chose que de te........

LE MANUSCRIT DE MURR.

...... cependant n'en rien faire. jeune chat, sois modeste comme moi, et ne te mets pas tout de suite à faire des vers lorsque la simple prose suffit pour exprimer tes idées. Les vers doi-

vent être dans un livre en prose ce que le lard est dans le boudin, c'est-à-dire entremêlés en petits morceaux, et donner à l'ensemble plus de luisant et de gras, plus d'agrément au goût. Je ne crains pas que mes collègues poétiques trouvent cette comparaison commune et triviale, puisqu'elle est prise dans notre mets favori.

Quelqu'indignes, et même quelque misérables que me parussent, d'après mes principes philosophiques et moraux, la position de Punto, sa manière de vivre, ses moyens de plaire à son maître, je ne fus pas moins ébloui par ses manières dégagées, son élégance, sa grâce séduisante. Je voulais absolument me convaincre que mon grand savoir, et le sérieux que je mettais à tout ce que je faisais, me mettaient beaucoup au-dessus de l'ignorant Punto, mais un sentiment invincible me disait

que Punto m'éclipserait partout : je me sentais forcé de reconnaître sa supériorité sur moi. Une tête de génie comme la mienne fait à chaque occasion, à chaque expérience, des réflexions toutes personnelles, et c'est ainsi que, réfléchissant à ma disposition morale et à mes rapports avec Punto, je fis certaines observations agréables qui méritent d'être communiquées. D'où vient, me dis-je en moi-même en posant ma patte contre mon front, d'où vient que ces grands poètes, ces grands philosophes, spirituels d'ailleurs, se montrent si gauches dans ce qu'on nomme le grand monde? Ils sont toujours là où ils ne devraient pas être, ils parlent quand ils devraient se taire, et ils se taisent, lorsqu'une réponse serait nécessaire; ils heurtent sans cesse la forme existante de la société, et se blessent eux et les autres;

En un mot ils ressemblent à celui qui rentre seul dans la ville au moment où une file de gais promeneurs sortent paisiblement des barrières, et qui dérange tout le monde en poursuivant impétueusement son chemin. On l'attribue, je sais, au manque d'habitude du monde qu'on ne saurait acquérir dans son cabinet ; mais je pense, moi, que cette habitude serait facile à prendre, et que leur invincible gaucherie doit avoir une autre cause. Celui-là ne serait ni grand poète, ni grand philosophe qui ne sentirait pas sa prépondérance; mais il faudrait qu'il manquât de ce sentiment délicat, propre à tout homme d'esprit, s'il ne comprenait pas qu'on ne peut reconnaître cette prépondérance, parce qu'elle détruit l'équilibre vers lequel tendent tous les efforts de la haute société. Chaque ton doit se perdre dans l'accord de l'en-

semble; mais le ton du poète est dissonnant, et par conséquent un mauvais ton dans ce moment-là, fût-il excellent dans toute autre position, car il ne va pas avec l'ensemble. — Le bon ton est comme le bon goût; il consiste uniquement à éviter tout ce qui est déplacé. Je crois ensuite que la mauvaise humeur, provenant du sentiment contradictoire de sa propre supériorité et de son apparition déplacée, embarrasse le poète et le philosophe sans expérience du monde. Il est nécessaire qu'on ne s'estime pas trop haut soi-même, pour se conformer au bon ton, qui n'a d'autre but que de polir toutes les pointes, et toutes les aspérités, et de changer toutes les physionomies en une seule. Libre de toute mauvaise humeur, l'esprit dégagé, il reconnaîtra facilement l'essence de cette haute culture, et les misérables principes ur

lesquels elle repose, et cette connaissance seule l'initiera dans ce monde qui exige cette culture comme indispensable. Il en est autrement des artistes, invités comme le poète et le philosophe à fréquenter la haute société, pour qu'un grand personnage puisse se donner des airs de Mécène. Il reste toujours quelque chose du métier à ces artistes, et voilà pourquoi ils sont ordinairement soumis jusqu'à l'abjection, ou arrogans jusqu'à l'insolence.

(Remarque de l'éditeur.) — « Murr, je suis fâché que tu te pares si souvent de plumes étrangères ; tu perdras par là considérablement aux yeux du bienveillant lecteur. — Toutes ces réflexions, dont tu te vantes, ne viennent-elles pas de la bouche du maître de Chapelle Kreisler, et est-il possible que tu aies pu recueillir assez d'expérience pour

pénétrer le cœur d'un écrivain, la chose du monde la plus bizarre?»

— Pourquoi, me dis-je ensuite, un matou d'esprit, fût-il même poète, écrivain ou artiste, ne réussirait-il pas à s'élever à cette connaissance du bon ton, et à se présenter lui-même avec toute la grâce et la beauté extérieures possibles? — La nature aurait-elle donc accordé cet avantage seulement à l'espèce des chiens? Sans doute nous, chats, nous différons un peu de cette espèce hautaine, par l'habillement, par la manière de vivre et les habitudes; mais cependant nous sommes formés tout aussi bien qu'eux de chair et d'os, de corps et d'âme, et les chiens ne s'y prennent pas autrement que nous pour soutenir leur vie. Les chiens aussi mangent, ils boivent, ils dorment et ils souffrent quand on les rosse. — Je résolus de me mettre sous la direction

de mon jeune ami comme il faut, du barbet Punto, et je rentrai dans la chambre de mon maître. Un regard dans la glace me prouva que la ferme volonté d'arriver au bon ton, avait eu déjà une influence avantageuse sur mon extérieur. Je me regardais avec une parfaite satisfaction. — Est-il un état plus doux que celui d'être content de soi? — Je filais!

— Le lendemain je ne me contentai pas de m'asseoir devant la porte; je me promenai dans la rue et je vis de loin M. le baron Alcibiade de Wipp, et derrière lui mon ami Punto. Il ne pouvait venir plus à propos; je me composai avec autant de dignité que possible, et m'approchai de mon ami avec cette grâce inimitable qui ne peut être donnée par l'art. Mais! quel accueil m'attendait! — Dès que le baron m'aperçut il s'arrêta, me regarda fixe-

ment avec sa lorgnette, et s'écria : — Allons Punto. Au chat! Au chat! — et Punto, ce faux ami, se précipita sur moi avec fureur. Saisi, mis hors de moi-même par cette infâme trahison, j'étais incapable de me défendre, et je me baissai autant que possible pour éviter les dents pointues que Punto me montrait en grognant. Il sauta plusieurs fois par-dessus moi sans me mordre, et me dit à l'oreille : —Murr, ne sois pas assez fou pour avoir peur. Tu vois bien que je plaisante, et que je le fais seulement pour plaire à mon maître! Alors il répéta ses bonds, et fit même comme s'il me saisissait par les oreilles, mais sans me blesser le moins du monde. — Maintenant, me dit-il enfin, maintenant décampe, mon ami; là, dans ce soupirail! — Je ne me le fis pas dire deux fois et je partis comme un trait. — Malgé l'assurance de Punto,

qu'il ne me ferait aucun mal, j'avais eu grand'peur, car on ne peut savoir au juste dans ces momens critiques, si l'amitié sera assez forte pour vaincre le naturel.

M'étant sauvé dans la cave, Punto continua la comédie qu'il avait commencée en l'honneur de son maître. Il se mit à aboyer devant le soupirail, passa la tête à travers les barreaux, et fit semblant d'être furieux de ce que je lui avais échappé. — Vois-tu, me dit-il ensuite, vois tu, reconnais-tu maintenant les bons résultats de la haute culture? Je viens de me montrer obéissant et soumis à mon maître, sans m'attirer ta haine, bon Murr. Voilà comment agit l'homme du monde que le sort a fait instrument dans les mains d'un homme puissant. Si on l'ordonne il faut qu'il se précipite sur qui que ce soit, mais il doit avoir assez d'adresse

pour ne mordre que quand cela convient à ses propres intérêts.

J'expliquai alors en peu de mots à mon ami comme j'étais décidé à profiter de sa haute culture, et lui demandai de quelle manière il pourrait me l'enseigner. Punto refléchit un instant et dit ensuite qu'il vaudrait mieux me donner tout de suite une idée bien précise du grand monde, dans lequel il avait le plaisir de vivre, et que cela ne pouvait se faire mieux qu'en l'accompagnant le même soir chez la charmante Badine, qui tenait cercle pendant le théâtre. Badine était une levrette au service de la première dame d'atours. — Je me parai aussi bien que possible, je lus quelques pages de Knigge et parcourus quelques nouvelles comédies de Picard, pour me montrer exercé dans la langue française, et je descendis ensuite devant la porte. Punto

ne se fit pas attendre, et nous arrivâmes bientôt dans la chambre bien éclairée de Badine, où je trouvai une grande assemblée de barbets, de chiens-loups, d'épagneuls, et de levriers, assis en cercle ou répartis en groupes séparés.

Le cœur ne me battait pas peu dans cette société d'ennemis. Plus d'un barbet me regardait avec étonnement et mépris, et semblait dire : — Que veut ce matou parmi nous, gens sublimes ! Par ci, par là, un chien-loup me montrait même les dents à me faire voir qu'il aurait bien voulu me sauter aux yeux, si les convenances, la dignité et le bon ton des assistans n'avaient pas défendu toute violence comme chose indécente. Punto me tira de mon embarras en me présentant à la belle maîtresse de la maison, qui m'assura avec une gracieuse condescendance qu'elle

était enchantée de recevoir chez elle un chat de ma célébrité. — Alors seulement, quand Badine m'eut dit quelques mots, on fit attention à ma personne; on m'accosta même, et l'on parla de mes écrits, qui, disaient-ils, les avaient vraiment amusés. Ces complimens flattaient ma vanité et je m'aperçus à peine qu'on m'interrogeait sans attendre ma réponse, qu'on vantait mon talent sans le connaître, qu'on louait mes ouvrages sans les comprendre. Un instinct naturel me fit répondre comme on me questionnait, c'est-à-dire, trancher sur tout et en expressions tellement générales, qu'on pouvait les appliquer à tout ce que l'on voulait, n'avoir aucune opinion et éterniser une conversation superficielle.— Punto m'assura en passant qu'un vieux chien-loup lui avait dit que, pour un matou, j'étais assez amusant, et que je

montrais de la disposition pour la bonne conversation. — Un éloge pareil réjouirait l'esprit le plus morose.

Jean-Jacques Rousseau avoue en arrivant à l'histoire du ruban qu'il vola, et dont il laissa accuser une jeune fille, combien il lui en coûte de rappeler ce moment criminel de sa vie. — Je me trouve dans le même cas que ce biographe estimé. Sans doute, je n'ai pas un crime à avouer, mais, si je veux rester vrai, je ne puis taire une folie que je commis ce soir-là, qui me troubla pendant long-temps, et qui mit même ma raison en danger. Et n'est-il pas tout aussi difficile, même plus difficile d'avouer une folie qu'un crime?

— J'étais depuis peu dans la société lorsque je fus saisis par un tel malaise, une telle mauvaise humeur, que je souhaitais d'être bien loin sous le poêle de mon maître. L'ennui, l'horrible ennui

m'oppressait et me fit oublier toutes les convenances. Je passai doucement dans un coin éloigné pour céder au sommeil; et toutes ces conversations que j'avais prises d'abord dans ma mauvaise humeur pour le jargon le plus fade, le plus vide de sens me parurent alors le bruit monotone du moulin, qui vous jette dans un doux assoupissement. Tout-à-coup, je crus voir devant mes yeux à demi fermés, un éclat éblouissant. Je regarde et je vois devant moi une charmante levrette, blanche comme la neige, appelée Minona, la belle nièce de Badine, à ce que je sus plus tard.

— Monsieur, me dit Minona, avec cette douce voix qui ne retentit que trop dans le cœur d'un jeune homme; monsieur, vous voilà bien seul. Vous paraissez vous ennuyer? J'en suis fâchée! Sans doute, un aussi grand poète

que vous, transporté dans des régions élevées, doit trouver l'agitation de la société ordinaire très-superficielle et insignifiante.

Je me levai un peu troublé, honteux que mon naturel l'eût emporté sur toutes les théories du bon ton, ce qui fit sourire Minona. Mais revenant aussitôt aux belles manières, je saisis la patte de Minona, et la serrant contre mes lèvres je parlai des momens d'inspiration, auxquels succombe souvent le poète. Minona m'écouta avec des marques visibles de l'intérêt le plus vif, de l'attention la plus soutenue, et je m'élevai à une exaltation si extraordinaire que je finis par ne plus me comprendre moi-même. — Minona ne me comprenait apparemment pas davantage, mais elle parut ravie et m'assura qu'elle n'avait jamais eu de plus grand désir que de connaître le grand Murr,

et que le moment présent était un des plus beaux et des plus heureux de sa vie.

Que dirai-je! je sus bientôt que Minona avait lu mes œuvres, mes poésies les plus sublimes, qu'elle ne les avait pas seulement lues, mais parfaitement comprises. Elle en récita plusieurs passages avec une grâce qui me transporta au ciel!

— Oh, charmante demoiselle! m'écriai-je transporté de joie, vous avez récité mes vers, oh ciel! est-il une plus douce récompense pour le poète!

— Murr, dit Minona avec douceur, matou de génie, pouvez-vous croire qu'un cœur sensible, qu'une âme poétiquement sentimentale puissent vous rester étrangers? — A ces mots elle soupira profondément, et ce soupir me fit comprendre le reste. Qu'en ar-

riva-t-il? Je devins tellement amoureux de la belle levrette que dans mon aveuglement, je ne m'aperçus pas qu'elle s'interrompait au milieu de la conversation la plus tendre, pour parler de niaiseries avec un petit épagneul bien fat, qu'elle m'évitait pendant toute la soirée, qu'elle me traitait d'une manière qui aurait dû me prouver clairement, qu'elle n'avait adressé ces éloges, cet enthousiasme, qu'à elle-même. — Je restai un fou aveuglé, je suivis la belle Minona à chaque pas; je fis les plus beaux vers sur elle. Je la faisais l'héroïne de plus d'un roman absurde et charmant, je me faisais introduire dans beaucoup de sociétés où je n'aurais pas dû me montrer, et je recueillis plus d'un chagrin amer, plus d'une raillerie, plus d'une insulte affligeante.

Souvent, dans mes momens de calme, je reconnus moi-même la folie

de mes actions; mais ensuite je me rappelai le Tasse, et tant d'autres poètes modernes, aux sentimens chevaleresques, qui ne cherchent qu'une dame à laquelle ils puissent adresser leurs poésies, et qu'ils adorent de loin, comme don Quichotte sa Dulcinée, et alors je ne voulais être ni moins sublime, ni moins poétique qu'eux, et je jurai une fidélité et un dévouement sans borne, jusqu'à la mort, à ce fantôme de mes rêves amoureux, à la belle et blanche levrette. Une fois saisi par ce singulier délire, je tombai d'une folie dans un autre, si bien que mon ami Punto, après m'avoir averti des affreuses mystifications qu'on me préparait, crut devoir s'éloigner de moi. Qui sait ce qui serait arrivé, si ma bonne étoile ne m'eût préservé! Elle voulut qu'un soir je quittai fort tard la belle Badine pour aller voir ma bien-

aimée Minona. Je trouvai toutes les portes fermées, et mes efforts pour entrer restèrent infructueux. Le cœur plein d'amour et de désir, je voulus du moins annoncer ma présence à la belle, et j'entonnai sous sa croisée une des plus tendres romances espagnoles qu'on ait jamais senties et composées. C'était la plus lamentable qu'on pût entendre !

J'entendis aboyer Badine, et même grogner la douce Minona ; mais au moment où j'y pensais le moins, on ouvrit précipitament la croisée au-dessus de moi et l'on me jeta un sceau d'eau glaciale sur le dos. On comprendra facilement la vîtesse avec laquelle je rentrai chez moi. Le contraste du feu intérieur et de l'eau froide me donna une fièvre violente. Rentré chez mon maître je tremblais de froid. Il devina ma maladie à la pâleur de ma figure, de

mes yeux éteints, de mon pouls irrégulier, et il me donna du lait chaud que je bus avec avidité, puis je me roulai dans la couverture de ma couchette, et je m'abandonnai entièrement à mon mal. D'abord mon délire me représenta des levrettes et des lévriers; ensuite mon sommeil devint plus calme, et enfin tellement profond que je crois sans exagération avoir dormi trois jours et trois nuits sans interruption.

— Au réveil, je me sentis gai et bien portant, j'étais guéri de ma fièvre, et, (oh miracle!) de mon fol amour! Je reconnus clairement l'extravagance que m'avait fait faire le barbet Punto; je vis combien il était niais à moi, matou, de vouloir me mêler dans la société des chiens, qui se moquaient de moi parce qu'ils ne pouvaient comprendre mon esprit, et qui, forcés par

la nullité de leur caractère de s'en tenir à la forme, ne pouvaient m'offrir qu'une coquille sans noyau. L'amour des sciences se réveilla en moi avec une force nouvelle, et l'intérieur de mon maître m'offrit plus de charmes que jamais. Les mois de l'âge mûr étaient arrivés, je ne fréquentai plus ni élégans, ni libertins, je sentis vivement qu'on n'avait besoin d'avoir ni l'un ni l'autre de ces travers, pour passer doucement sa vie.

Mon maître fut obligé de faire un voyage, et il crut convenable de me mettre en pension chez son ami le maître de chapelle Jean Kreisler. Une nouvelle période de ma vie commençant pour moi avec ce changement de domicile, je termine ce chapitre duquel, jeune chat, tu auras pu tirer plus d'une leçon pour l'avenir.

DIX-SEPTIÈME FRAGMENT

DE MACULATURE.

— ...... comme si des sons éloignés frappaient ses oreilles, et comme s'il entendait marcher les moines dans les corridors. Kreisler s'étant réveillé tout-à-fait, vit de ses croisées que l'église

était éclairée, et il entendit le chant sourd du chœur. L'heure de minuit était passée, il fallait donc que quelque chose d'extraordinaire fût arrivé, Kreisler crut qu'un des vieux moines était mort subitement, et qu'on le déposait dans l'église. Il s'habilla précipitamment et s'y rendit. Dans le corridor, il rencontra le père Hilarion qui, à demi éveillé et à demi endormi, marchait en chancelant et tenant des cierges renversés, de sorte que la cire coulante menaçait à chaque instant de les éteindre.—Révérendissime prieur, dit-il à Kreisler, cela est contre tout ordre de chanter des litanies dans la nuit et à cette heure, et seulement parce que le frère Cyprien le demande. *Domine, libera nos de hoc monacho!*

Kreisler parvint enfin à prouver au père Hilarion qu'il n'était pas le prieur, et sut de lui avec peine qu'on avait ap-

porté dans cette nuit, on ne savait d'où, un corps mort que le frère Cyprien seul paraissait connaître, et qui n'avait été certainement pas un homme commun, puisque le prieur, sur les instances de Cyprien, s'était décidé à chanter les litanies au moment même, pour que le lendemain après la première heure on pût procéder à l'inhumation.

Kreisler suivait le père dans l'église qui était peu éclairée, et offrait un aspect mystérieux. On n'avait allumé que les cierges du grand lustre en métal, qui descendait du plafond devant le maître-autel. La lumière vacillante éclairait à peine la nef de l'église en jetant sous les colonnades latérales des reflets tremblans, et donnaient une vie apparente aux statues des saints qui semblaient se mouvoir et s'approcher. Sous le lustre, à une clarté plus vive, on voyait le cercueil ouvert, con-

tenant le corps, et les moines qui l'entouraient, pâles et immobiles, ressemblaient eux-mêmes à des morts sortis à minuit de leurs tombeaux. Ils chantaient d'une voix rauque et sourde les strophes monotones du *requiem*, et dans les pauses on entendait du dehors le souffle mystérieux du vent de la nuit, et les hautes croisées de l'église tremblaient comme si les âmes des morts eussent frappé aux vitres de la chapelle d'où l'écho envoyait des chants funèbres. Kreisler s'avança jusqu'à la ligne des moines, et reconnut dans le cadavre l'aide-de-camp du prince Hector. Les sombres esprits, qui exerçaient si souvent leur influence sur lui, s'éveillèrent et enfoncèrent sans pitié leurs griffes dans son cœur malade.

— Hasard moqueur, se dit-il en lui-même, m'amènes-tu ici pour que ce mort-là saigne à ma vue, comme on

dit qu'autrefois le cadavre saignait à la vue du meurtrier? Et ne sais-je pas qu'il a perdu tout son sang dans ces tristes momens où il expiait ses péchés sur le lit de douleur? Il n'en a plus une goutte pour empoisonner son meurtrier, même s'il le voyait, et moins encore Jean Kreisler, car celui-là n'a rien de commun avec l'aspic qu'il écrasa au moment où il tendait sa langue pour le blesser à mort! Ouvre les yeux, mort, pour que je puisse te regarder fixement, pour que tu voies que je suis pur de péché. Mais tu ne le peux! Qui t'engagea à jouer la vie contre la vie, pourquoi jouais-tu ce jeu trompeur, quand tu n'étais pas résigné à perdre? Mais tes traits sont doux et calmes, la douleur de la mort a détruit les traces du péché sur ta belle figure, et je pourrais dire que le ciel t'a reçu dans sa grâce, parce que

l'amour remplissait ton cœur; mais ce n'est pas le moment. Si je m'étais trompé en toi? Si ce n'était point un méchant démon, mais mon bon génie qui eût élevé ton bras contre moi pour m'arracher à cet horrible sort qui m'attend? Ouvre les yeux, jeune homme si pâle, dis-moi tout par un regard, dussé-je en mourir de douleur ou d'angoisse, dût cette ombre noire qui s'élève derrière moi me saisir. Oui, regarde-moi, mais non, tu pourrais me regarder comme Léonard Eulinger, je pourrais croire que c'est lui qui vient descendre avec moi dans l'abîme, au fond duquel j'entends souvent sa voix éteinte. Comment, tu souris? Tes joues, tes lèvres se colorent? la mort ne t'a-t-elle pas touché? Non, je ne lutterai pas de nouveau avec toi, mais....

Kreisler, qui, sans le savoir, avait tenu ce monologue, agenouillé et la tête

appuyée sur ses mains, se leva précipitamment, et eût certainement fait quelque extravagance si, au même moment les moines, ne s'étaient tus, et si les enfans de chœur n'eussent commencé le *salve regina* avec un doux accompagnement de l'orgue. Le cercueil fut fermé et les moines se retirèrent avec solennité. La sombre exaltation du pauvre Jean se calma. Accablé de douleur et d'attendrissement il suivait les moines la tête baissée. Il se disposait à sortir par la petite porte, quand d'un coin obscur se leva un homme qui s'avança vers lui avec précipitation. Les moines s'arrêtèrent, et la clarté de leurs cierges tomba sur un grand garçon robuste, de l'âge de dix-huit à vingt ans à peu près. Son visage, rien moins que laid, portait l'expression d'une dureté sauvage; ses cheveux noirs tombaient en désordre sur ses épaules; sa veste déchirée,

de toile rayée, couvrait à peine sa nudité, et des caleçons en pareil état laissaient voir toute la vigueur de ses membres gigantesques.

— Sois maudit, toi qui te fis assassin de mon frère! s'écria-t-il avec une telle rage, que l'église en retentit. A ces mots, il s'élança comme un tigre sur Kreisler et le saisit à la gorge. Mais avant que, pétrifié à cette attaque imprévue, le maître de chapelle pût songer à sa défense, le frère Cyprien se plaça à côté de lui et dit d'une voix forte et imposante : — Giuseppo, misérable! que fais-tu ici? Où as-tu laissé ta grand'-mère? Va-t'en tout de suite. — Prieur, faites appeler les frères convers, pour qu'ils chassent ce meurtrier!....

A la vue de Cyprien, le garçon avait aussitôt lâché Kreisler. — Eh bien! s'écria-t-il, ne faites donc pas tant de

bruit, M. le Saint, parce qu'on veut défendre son droit. Je m'en vais; vous n'avez pas besoin de me chasser. A ces mots il sortit précipitamment par une petite porte, qu'on avait oublié de fermer et par laquelle il était apparemment entré dans l'église. Les frères convers arrivèrent, mais on ne fut pas tenté de poursuivre ce téméraire au milieu de la nuit.

Il était dans la nature de Kreisler, qu'un évènement extraordinaire et mystérieux eût une influence heureuse sur son âme, quand il avait une fois vaincu l'orage, qui menaçait de l'abattre. Le prieur fut donc étonné du calme avec lequel il se présenta le lendemain, et de l'impression cruelle que lui avait faite la vue du cadavre de celui qui avait voulu l'assassiner, et qu'il avait tué dans un état de défense légitime.

— Ni l'église, ni les lois séculières ne peuvent vous blâmer de la mort de cet homme criminel; et cependant vous ne pourrez étouffer de long-temps les reproches de la voix intérieure qui vous dit que vous auriez été plus heureux de tomber vous-même, que de tuer votre ennemi. Mais laissons cela pour le moment; j'ai quelque chose de plus pressant à vous dire. — Quel être mortel peut pressentir le changement que le moment à venir peut apporter! — Il n'y a pas long-temps que j'étais convaincu que rien ne serait meilleur pour le salut de votre âme que de renoncer au monde et d'entrer dans notre saint ordre. — Maintenant je suis d'un autre avis, et quelque cher que vous me soyez, je vous conseille de quitter l'abbaye aussitôt que possible. Que cela ne vous donne pas mauvaise opinion de moi, mon

cher Jean; ne me demandez pas pourquoi je me soumets contre mon opinion à la volonté d'un homme qui menace de renverser tout ce que j'ai élevé avec tant de peine. Il faudrait pour me comprendre que vous fussiez profondément initié dans les secrets de l'église, même si je voulais vous expliquer les motifs de mes actions. Je puis cependant vous parler plus librement qu'à tout autre. Sachez donc que dans peu de temps le séjour dans l'abbaye ne vous offrira plus cette paix dont vous avez joui jusqu'à présent; que vos études seront troublées, et que le cloître ne vous paraîtra plus qu'une triste prison. Toutes les règles de l'ordre sont renversées, cette liberté, en harmonie avec la vrai piété, cesse, et le sombre fanatisme d'un moine règne dans ces murs avec une sévérite inexorable. — O Jean! vos délicieuses mélodies ne transporteront

plus nos âmes d'une pieuse ferveur, le chœur sera aboli et bientôt nous n'entendrons que les répons monotones des plus anciens moines, chantés d'une voix fausse et cassée!

— Et tout cela se fera d'après la volonté du moine Cyprien? demanda Kreisler.

— Il en est ainsi, mon cher Jean, répondit le prieur presque douloureusement, en baissant les yeux, et ce n'est pas de ma faute. Mais, ajouta-t-il, et d'une voix solennelle, tout ce qui contribue à la force et à la gloire de l'église doit se faire, et aucun sacrifice n'est trop grand!

— Et qui est donc ce grand saint, dit Kreisler avec humeur, lui qui vous commande, lui qui a eu le pouvoir de me délivrer par un mot de cet assassin?

— Vous êtes enveloppé dans un secret, sans le connaître, mon cher Jean.

Bientôt vous en saurez davantage, plus même que je n'en sais moi-même, et cela par le maître Abraham. — Cyprien, que nous appelons encore notre frère, est un des élus. Les puissances éternelles du ciel ont daigné se mettre en rapport immédiat avec lui; dès à présent nous devons le vénérer comme un saint. — Quant à ce qui regarde ce garçon qui s'était introduit dans l'église pendant les litanies, c'est un bohêmien vagabond et à moitié fou, que notre garde a fait fouetter plusieurs fois, parce qu'il volait les poulardes dans les basses-cours des paysans. Pour chasser celui-là, il n'était pas besoin d'un miracle.

A ces derniers mots un sourire ironique se plaça sur les lèvres du prieur, qui disparut aussitôt.

Kreisler se sentit pénétrer de dépit; il reconnaissait que le prieur jouait la

comédie, malgré ses qualités et son esprit, et que les raisons qu'il lui avait données pour l'engager à entrer dans l'ordre avaient été tout aussi bien le prétexte d'un but caché que celles qu'il lui donnait alors. Il résolut de quitter l'abbaye et d'oublier tous ces secrets, qui pouvaient l'entraîner dans un labyrinthe sans issue. Pensant alors qu'il pourrait retourner à Sieghartshof, revoir et entendre celle qui était le seul objet de ses pensées, il se sentit agité par cette douce oppression, qui trahit toujours l'amour le plus brûlant.

Perdu dans ces réflexions, il se promenait dans la grande allée du parc, quand le père Hilarion vint à sa rencontre en lui criant : — Vous venez de quitter le prieur, il vous a tout dit? Eh bien! avais-je raison? — Nous sommes tous perdus! Ce pieux grimacier, — j'ai lâché le mot, nous sommes en-

tre nous ! — Quand il arriva — vous savez de qui je veux parler — quand il arriva sous son capuchon à Rome, sa sainteté papale l'admit aussitôt à son audience. Il tomba à genoux et lui baisa sa mule; mais au lieu de lui faire signe de se relever, sa sainteté le laissa là pendant plus d'une heure. « Voilà ta première pénitence ! » lui dit enfin sa sainteté en colère, et elle lui tint un long sermon sur les criminelles erreurs dans lesquelles Cyprien était tombé. Puis il reçut une longue instruction dans certains appartemens secrets, et puis il partit ! — Il n'y a pas eu de saint de long-temps ! Le miracle — vous avez vu le tableau — le miracle, dis-je n'a reçu qu'à Rome sa vraie forme. — Je ne suis qu'un honnête bénedictin, un bon préfet de chœur, comme vous l'avouerez vous-même, et j'aime boire un bon verre de vin en l'honneur de la sainte

église catholique; mais ma seule consolation, est qu'il ne restera pas longtemps ici : il faut qu'il voyage. *Monachus in claustro non valet ova duo: sed quando est extra*, *bene valet triginta.* — Il finira par faire des miracles. — Voyez, Kreisler, le voilà dans l'allée, il nous a vus et il ne sait quelle contenance tenir.

Kreisler reconnut le frère Cyprien qui marchait dans l'allée d'un pas lent et mesuré, les yeux fixés au ciel, les mains jointes comme dans une pieuse extase. Le père Hilarion s'éloigna, maître Kreisler continua de regarder le moine dont la figure et les manières avaient quelque chose d'étrange qui le distinguait de tous les autres hommes. Des évènemens extraordinaires laissent des traces visibles, et peut-être était-ce quelque malheur peu commun qui avait donné au moine cet extérieur re-

marquable. Le moine voulut passer près de Kreisler; mais celui-ci se sentit disposé à barrer le chemin à cet envoyé sévère du chef de l'église, à ce persécuteur du plus beau des arts. Il le fit par ces mots : — Permettez, révérendissime, que je vous exprime ma gratitude. Votre parole puissante m'a tiré des mains de ce polisson de bohémien; sans cela il m'eût étranglé comme une poule volée.

Le moine parut revenir d'un songe, passa sa main sur son front et regarda Kreisler comme pour se rappeler qui il était. Puis ses traits prirent l'expression d'un sérieux sombre et sévère, ses yeux étincelaient de colère, et il s'écria d'une voix forte : — Homme téméraire, vous auriez mérité que je vous abandonnasse à vos péchés! N'est-ce pas vous qui profanez le saint culte de l'église, ce premier soutien de la re-

ligion, par des chansons mondaines! N'est-ce pas vous qui avez troublé les cœurs les plus fervens, qui les avez détournés du ciel pour qu'ils s'adonnent à des plaisirs sensuels?

Kreisler se sentit aussi blessé par ces reproches exagérés, que grandi par cette sotte hauteur d'un moine fanatique qu'on pouvait combattre avec des armes si légères.

— Si c'est un péché, dit-il très-tranquillement en fixant Cyprien, si c'est un péché que de louer la puissance éternelle dans le langage qu'elle nous a donné, pour que ce don du ciel réveille en nous la ferveur de la piété, et l'espérance d'un avenir, si c'est un péché de s'élever sur les ailes du chant au-dessus de ce qui est terrestre, et de chercher Dieu avec un pieux amour, oh alors, révérendissime, vous avez raison et je suis un grand pécheur.

Mais permettez-moi d'être d'une autre opinion et de croire fermement que le culte de l'église manquerait de sa gloire la plus pure, si le chant se taisait.

— Priez donc la Sainte-Vierge, dit le moine avec sévérité et sécheresse, de tirer le voile qui couvre vos yeux, et de vous faire reconnaître votre blâmable erreur !

— Quelqu'un demanda à un compositeur, dit Kreisler en souriant avec douceur, comment il s'y prenait pour que sa musique d'église fût pleine d'une pieuse extase. « Quand la composition ne veut pas bien aller, répondit ce pieux maître, alors je dis quelques *ave* en marchant dans la chambre et les idées me reviennent. » — Ce même maître, dit d'une grande composition d'église : « Ce n'était que quand j'étais parvenu à la moitié de mon ouvrage,

que je sentais qu'il était bon. Jamais aussi, je n'avais été si pieux que pendant ce temps : tous les jours je tombais à genoux et priais Dieu de me donner assez de force pour finir heureusement cet ouvrage. »

— Il me semble, mon révérend, que ni ce maître, ni ce vieux Palestrina ne se livraient pas au péché, et qu'un cœur, refroidi par un endurcissement fanatique, peut seul ne pas être enflammé par la piété de leurs chants.

— Créature! qui es-tu, cria le moine avec colère, pour que je conteste avec toi, qui devrais te jeter la face contre terre à mes pieds? — Sors de l'abbaye, et ne trouble plus ce saint lieu!

Révolté de ce ton impérieux, Kreisler lui dit avec véhémence : — Et qui es-tu donc, moine insensé! pour t'élever au-dessus de tout ce qui est hu-

main? — Es-tu pur de péchés? n'as-tu jamais eu des projets dignes de l'enfer? n'as-tu jamais trébuché sur le chemin glissant que tu poursuis? et si la Sainte-Vierge t'a vraiment arraché à la mort, que tu avais peut-être méritée par quelque crime, elle ne l'a fait que pour que tu reconnaisses tes péchés avec repentir, mais non pour que tu te vantes avec un orgueil téméraire de la grâce du ciel et de la sainte couronne que tu n'obtiendras jamais.

Le moine lançait des regards irrités sur Kreisler en balbutiant des paroles inintelligibles.

— Et quand tu portais encore cet habit, moine orgueilleux!.... continua Kreisler avec une agitation croissante, en lui présentant le portrait donné par le maître Abraham; à peine le moine l'eut-il vu que, saisi de désespoir, il couvrit sa figure des deux mains et

poussa un cri déchirant, comme frappé du coup de la mort.

— Sors de l'abbaye, moine criminel! lui cria Kreisler. Oh! le saint! si tu rencontres le voleur de poules, avec lequel tu es lié, dis-lui qu'une autre fois tu ne pourrais ni ne voudrais me sauver, mais qu'il y prenne garde, et qu'il ne vienne pas jusqu'à ma gorge, sinon, je l'empalerai comme une alouette ou comme son frère, car pour empaler..... — Kreisler eut horreur de lui-même. Le moine était devant lui raide, sans mouvement, les mains sur sa figure, incapable d'articuler un son; Kreisler crut voir le furieux Giuseppo. Il s'en fut épouvanté et se rendit à l'église où l'on chantait les vêpres, espérant calmer son âme profondément agitée. Les vêpres finies, les moines quittèrent le chœur, et les cierges furent éteints. Les idées

de Kreisler s'étaient portées sur ces pieux et anciens maîtres dont il avait parlé dans sa querelle avec Cyprien. Des mélodies religieuses remplissaient son cœur ; il avait cru entendre chanter Julie, et l'orage de son âme s'était calmé. Il voulut sortir par une chapelle latérale, dont la porte donnait sur le long corridor qui conduisait à un escalier et ensuite à une chambre.

Kreisler, en entrant, vit un moine qui se soulevait des dalles sur lesquelles il avait été couché devant l'image miraculeuse de la Sainte-Vierge; à la lueur de la lampe, il reconnut le moine Cyprien, pâle et comme saisi d'une faiblesse. Kreisler le secourut, et le moine lui dit d'une voix tremblante et plaintive : — Je vous reconnais, vous êtes Kreisler; ayez pitié, ne m'abandonnez pas, conduisez-moi sur ces degrés, je m'y asseoirai, mais placez-vous près de

moi, tout près de moi, car la Sainte-Vierge seule doit nous entendre.

— Soyez miséricordieux, continua-t-il, après qu'ils furent assis, dites-moi si vous ne tenez pas ce portrait du vieux Sévérino, et si vous savez tout l'horrible secret.

Kreisler lui assura avec franchise qu'il tenait le portrait de maître Abraham Liskow, lui raconta tout ce qui s'était passé à Sieghartshof, et lui dit que ce n'était que sur certaines combinaisons qu'il avait deviné le crime, dont le portrait réveillait en lui le souvenir. Le moine paraissait profondément ému, et se tut un instant; mais ayant repris ses forces, il dit d'une voix ferme : — Vous savez trop, Kreisler, pour ne pas savoir tout. Ce prince Hector, qui vous poursuit jusqu'à la mort, est mon frère cadet. Nous sommes les enfans d'un roi, et j'aurais hérité de son trône, si

un orage passager ne l'eût renversé. La guerre s'étant déclarée, nous entrâmes tous les deux au service, et fûmes conduits à Naples, d'abord moi, puis mon frère. — J'étais adonné alors à tous les honteux plaisirs du monde, et surtout entraîné par la passion des femmes. Une danseuse, aussi belle que corrompue, était ma maîtresse, et une foule d'autres femmes, partageaient avec elle mes pensées.

Il arriva qu'un soir à la brune, je poursuivais deux personnes de ce sexe sur le Môle, je les avais presque atteintes, quand une voix pénétrante cria près de moi : — Que ce petit prince est un charmant vaurien! le voilà qui court après des filles, tandis qu'il pourrait se reposer dans les bras de la plus belle princesse! — Mes regards tombèrent sur une vieille femme déguenillée, que j'avais vu saisir par les sbirres dans la

rue de Tolède, quelques jours auparavant, parce que dans une querelle, elle avait terrassé, avec sa béquille, un porteur d'eau très-robuste. « — Que me veux-tu, vieille sorcière, » lui criai-je; mais au même instant elle me couvrit d'un déluge d'injures, ce qui rassembla bientôt autour de nous les oisifs qui éclatèrent de rire en voyant mon embarras. Je voulus m'en aller, mais la vieille, sans se lever de terre, me retint par l'habit; cessant tout à coup ses injures, et forçant sa hideuse figure à un sourire sardonique, elle me dit à voix basse : — Eh mon doux prince, ne veux-tu donc pas rester avec moi? ne veux-tu pas entendre parler de l'ange de beauté qui raffole de toi? —En disant ces mots, elle se leva péniblement en s'accrochant à mon bras et me parla à l'oreille d'une jeune fille, belle comme le jour, et encore inno

cente. Je pris cette femme pour une entremetteuse ordinaire, et je voulus m'en défaire avec quelques ducats ; mais elle ne prit pas l'argent, et me dit en riant lorsque je m'éloignai : — Allez, allez mon beau monsieur, bientôt vous me rechercherez, le cœur chagrin et oppressé. Quelque temps après, je ne pensais plus à la vieille, quand je vis un jour devant moi à la Villa-Réale, une dame dont la taille me parut d'une grâce ravissante. Je passai, et en la regardant, je crus que le paradis s'ouvrait à moi. — C'est ainsi que je pensais alors en vrai pécheur, et si je vous répète cette idée mondaine, c'est parce que maintenant, je réussirais difficilement à vous dépeindre une beauté terrestre. A côté de la dame marchait ou boitait, appuyée sur un bâton, une vieille femme mise avec beaucoup de décence, qui ne frappait

que par sa taille extraordinaire et une certaine gaucherie dans ses mouvemens. Malgré sa lourde toilette, malgré le bonnet enfoncé qui cachait une partie de sa figure, je reconnus en elle la vieille du Môle. Son sourire hideux, ses petits signes de tête me prouvèrent que je ne me trompais pas. Je ne pus détourner les yeux de la jeune et séduisante personne; elle baissa les siens, et son éventail échappa de ses mains. Je le ramassai, et en le reprenant, je touchai ses doigts ; ils tremblaient; dans ce moment, le feu de la passion la plus terrible, s'enflamma en moi, et je ne pressentis point que la première minute de l'épreuve cruelle, que Dieu m'avait imposée, était venue.

Etourdi, troublé, je m'aperçus à peine que la dame montait avec sa vieille compagne dans une voiture, arrêtée au bout de l'allée. Je ne re-

vins à moi qu'en voyant partir la voiture; je courus comme un furieux et j'arrivai à temps pour voir la voiture s'arrêter devant une maison dans cette rue courte, étroite et qui conduit à la grande place Largo delle Piane. La dame et la vieille descendirent, et la voiture partant aussitôt qu'elles furent entrées dans la maison, je pus croire avec raison que c'était leur demeure. Sur la place Largo delle Piane demeurait mon banquier, il signore Alessandro Sperzi, et je ne sais pourquoi il me vint l'idée de lui faire une visite. Il crut que je venais pour affaire et commença à me parler des miennes en détail, mais ma tête était remplie de cette dame, je ne pensais, je n'entendais qu'elle, et je me mis pour toute réponse, à raconter au signor Sperzi ma charmante aventure. Il sut m'en dire plus que je n'espérais, car c'était

lui qui, tous les six mois, recevait d'une maison d'Augsbourg des traites considérables, pour cette dame. On l'appelait Angela Benzoni, et la vieille, Magdalena Sigrun. Signor Sperzi de son côté était obligé de donner à la maison d'Augsbourg les nouvelles les plus détaillées sur la vie de la jeune personne, et on le regardait d'autant plus comme son tuteur que c'était lui qui avait dirigé son éducation, et qui réglait ses arrangemens domestiques. Il croyait la jeune fille le fruit d'une liaison illégitime, entre des personnes du plus haut rang. J'exprimai au signor Sperzi mon étonnement de ce qu'on confiait un tel trésor à une femme aussi équivoque que la vieille, qui se traînait déguenillée dans les rues et qui faisait même le métier d'entremetteuse. Le banquier m'assura au contraire qu'il n'y avait pas de femme

plus dévouée et plus honnête; qu'elle soignait la jeune fille depuis sa deuxième année; qu'elle se déguisait quelques fois en mendiante, par une bizarrerie qu'on pouvait bien lui pardonner dans ce pays de liberté et de masques. Je puis, je dois être court. La vieille me rechercha bientôt et me conduisit chez Angela, qui m'avoua, les joues couvertes du rouge de la pudeur, que son cœur était à moi. Jusque là j'avais nourri l'erreur que la vieille était une infâme amie du vice; mais je sus bientôt le contraire. Angela était chaste et pure comme la neige, et là où j'avais espéré allumer une ardeur criminelle, j'appris à croire en une vertu que maintenant je regarde comme un prestige infernal du diable. Plus ma passion s'enflammait, plus je me sentais disposé à écouter la vieille, qui me répétait sans cesse que je devrais épou-

ser Angela, fût-ce même en secret, puis viendrait le jour où je pourrais poser la couronne sur le front de mon épouse. La naissance d'Angela était, à ce qu'elle disait, égale à la mienne.

Nous fûmes mariés dans l'église San-Filippo. Je crus avoir trouvé le ciel, je renonçai à toutes mes liaisons, je donnai ma démission, on ne me vit plus dans les cercles où jadis je satisfaisais mes coupables penchans. Ce changement de vie me trahit. La danseuse que j'avais quittée découvrit où j'allais tous les soirs, et, espérant en tirer vengeance, elle révéla à mon frère le secret de mon amour. Mon frère me suivit et me surprit dans les bras d'Angela. Il excusa son importunité par une plaisanterie, et me fit des reproches sur ce que, dans mon égoïsme, je ne lui avais pas même accordé la confiance d'un ami; mais je ne vis que

trop clairement l'étonnement que lui causait la beauté d'Angela. L'étincelle se changea bientôt en une flamme effrénée. Il vint souvent, quoique toujours dans les momens où il savait m'y trouver. Je crus remarquer que l'amour passionné d'Hector n'était point malheureux, et la jalousie déchira mon cœur. J'étais tombé sous la puissance de l'enfer. Un jour, en entrant chez Angela je crois entendre la voix d'Hector dans le cabinet, je reste pétrifié; mais au même moment Hector entre comme un furieux, la figure en feu, les yeux étincelans: —Maudit! tu ne te trouveras plus sur mon chemin, me crie-t-il en écumant de rage et en m'enfonçant son poignard dans la poitrine jusqu'à la garde. Le chirurgien déclara que l'arme avait traversé le cœur. La Sainte-Vierge a daigné me rendre à la vie par un miracle.....

Le moine prononça ces dernier mots d'une voix tremblante, et tomba dans de sombre réflexions.

— Et que devint Angela? demanda Kreisler.

—Le meurtrier voulant jouir du fruit de son crime, répondit le moine d'une voix rauque, sa bien-aimée fut saisie d'une angoisse mortelle et expira dans ses bras. Du poison....

A ce mot le moine, retombant la face contre terre, râla comme un moribond, Kreisler tira la cloche et mit tout le cloître en mouvement; on accourut et l'on porta Cyprien évanoui dans l'infirmerie.

Kreisler trouva le lendemain matin le prieur d'une humeur fort gaie. — Ah! mon cher Jean, lui cria-t-il, vous ne voulez croire à aucun miracle moderne, et cependant vous avez opéré hier dans l'église le plus grand des mi-

racles qu'on puisse voir. Qu'avez-vous fait à notre saint si orgueilleux, qui est étendu là comme un pécheur repentant, et qui, dans sa crainte de la mort, nous a demandé pardon à tous d'avoir voulu s'élever au-dessus de nous: Vous l'avez peut-être forcé à se confesser, lui qui voulait vous confesser vous même? Kreisler ne voyait pas d'inconvénient à dire ce qui s'était passé entre Cyprien et lui. Il raconta tout, depuis le sermon qu'il avait tenu au moine vaniteux, quand celui-ci voulait dégrader la musique, jusqu'à l'horrible état dans lequel il était tombé au mot poison. Kreisler ajouta qu'il ne savait pourtant pas encore, ni pourquoi ce portrait, si terrible pour le prince Hector, faisait la même impression sur le moine Cyprien, ni comment le maître Abraham avait été enveloppé dans cette affreux événement.

— En vérité, mon fils Jean, dit le prieur avec un sourire gracieux, nous sommes tous bien changés depuis quelques heures. Un caractère vigoureux, une âme bien trempée et surtout le sentiment de la justice, qui repose en nous comme une force divine, font plus que l'œil le plus pénétrant, l'esprit le plus profond. Tu viens de le prouver, mon Jean, en te servant de cette arme, qu'on te donna sans te la faire connaître, d'une manière si habile et dans le moment décisif, en terrassant l'ennemi que le plan le mieux combiné n'aurait peut-être pas mis en fuite. Sans le savoir, tu m'as rendu à moi, au couvent et peut-être à l'église en général, un service dont on ne peut calculer les suites heureuses. Je veux, je puis maintenant être tout-à-fait franc envers toi, je m'éloigne de ceux qui m'ont parlé contre toi, tu peux

compter sur moi, Jean ! Ta Cécile, — tu sais de quel être enchanteur je veux parler. Mais laissons cela! — Ce que tu voulais savoir de l'horrible événement à Naples, te sera dit en peu de mots. Il a plu d'abord à notre digne frère Cyprien de passer une petite circonstance. Angela mourut du poison qu'il lui avait donné lui-même par une jalousie infernale. Le maître Abraham était alors à Naples sous le nom de Sévérino. Il crut trouver des traces de sa Chiara perdue et les trouva en effet, en rencontrant cette vieille, nommée Magdalena Sigrun, que tu connais. C'est au maître que celle-ci s'adressa quand le crime fut commis, et c'est à lui qu'elle remit, en quittant Naples, ce portrait dont tu ne connais pas encore le secret. Appuye sur le petit ressort, le portrait d'Antonio, qui ne sert que d'étui s'ouvrira, et tu verras non-

seulement le portrait d'Angela, mais tu trouveras aussi quelques petits morceaux de papiers qui sont de la dernière importance, parce qu'ils constatent le double assassinat. Tu vois maintenant pourquoi ton talisman est si puissant. On dit que maître Abraham a été encore en d'autres rapports avec les deux frères, mais il te le dira mieux que moi. Voyons maintenant ce que fait notre malade.

— Et le miracle? demanda Kreisler en jetant les yeux sur la place du mur où il avait aidé lui-même à accrocher le tableau. Mais combien ne fut-il pas étonné en voyant que la madone de Léonard de Vinci avait repris sa place. — Et le miracle? demanda-t-il une seconde fois.

— Vous parlez de ce beau tableau, qui était à cette place? répondit le prieur avec un singulier regard. Je l'ai

fait mettre pour le moment dans la salle de l'infirmerie. Peut-être que son aspect fortifiera notre pauvre Cyprien, peut-être la Sainte-Vierge le guérira-t-elle une seconde fois.

Kreisler trouva en rentrant chez lui une lettre d'Abraham et y lut ce qui suit :

« Mon cher Jean,

» Allons, quittez l'abbaye, accourez aussi vite que vous pourrez ! Le diable a arrangé ici une véritable partie de plaisir. — Le reste verbalement, j'écris avec une difficulté incroyable ; car tout me reste à la gorge et menace de m'étouffer. Rien de moi ni de l'espérance qui me sourit. — En deux mots : vous ne trouverez plus la conseillère Benzon, mais bien la comtesse d'Eschenau. Le diplome est arrivé de Vienne et le

mariage de Julie avec le digne prince Ignace aussi bien que déclaré. Le duc Irénéus se berce de l'idée du nouveau trône sur lequel il s'asseoira en roi régnant. La Benzon, ou plutôt la comtesse d'Eschenau le lui a promis. Le prince Hector en attendant a joué à cache-cache, jusqu'à ce qu'il ait été forcé de partir tout de bon pour l'armée. Il reviendra bientôt et alors on célèbrera un double mariage.—Ce sera fort gai.— Les trompettes se rincent déjà le gosier, les violons graissent l'archet, les marchands de chandelles à Sieghartsweiler préparent des cierges. — Mais, la fête de la duchesse est tout proche, j'y entreprendrai quelque chose de grand; il faut que vous y soyez. Arrivez dès que vous aurez lu ce billet : courez tant que vous pourrez! — A propos, prenez garde aux moines; mais le prieur, je l'aime beaucoup! — Adieu!»

Le billet du maître était si court et si important que....

NOTE DE L'ÉDITEUR.

A la fin de ce volume, l'éditeur se voit forcé de communiquer au bienveillant lecteur une nouvelle très-affligeante. — Le chat Murr, si prudent, si instruit, si philosophique et si poètique a été emporté par la mort au milieu de sa carrière. Il mourut dans la nuit du 29 au 30 novembre 1819, après de courtes mais pénibles souffrances avec le calme et la fermeté d'un sage. — Pauvre Murr! la mort de ton ami Mucius était l'avant-coureur de la tienne, et si je devais faire ton oraison funèbre, elle serait tout autre que celle de l'insensible Hinzmann; car je t'ai aimé, plus aimé que tous les autres. — Adieu. — Que la paix soit avec ton âme!

— Et la biographie de Kreisler? — On ne sait où Murr a mis le reste des feuilles qu'il avait volées. Quelques feuillets épars se sont seulement retrouvés; c'est un cahier de notes écrites par Kreisler lui-même, avec l'ordre et la suite qui ont toujours caractérisé ses idées. — Elles sont dignes de compléter ce judicieux ouvrage *.....

* La mort saisit Hoffmann tandis qu'il composait cet ouvrage. On vient de lire les dernières lignes qu'il écrivit. Les *souffrances musicales* composées depuis longtemps, avaient été insérées dans un journal.

FIN DU CHAT MURR.

LES

SOUFFRANCES MUSICALES

DU MAITRE DE CHAPELLE

JEAN KREISLER.

LES

SOUFFRANCES MUSICALES,

§ I.

LA SOIRÉE MUSICALE.

Ils sont tous partis. — J'aurais dû m'en apercevoir aux bourdonnemens, aux frôlemens, aux glissemens, aux mouvemens de toute espèce ; c'était une véritable ruche d'abeilles qui quitte

son panier pour aller essaimer. Gottlieb m'a allumé de nouvelles bougies, et il a placé une bouteille de Bourgogne sur le piano. Je ne puis plus jouer, car je suis tout épuisé ; la faute en est à mon vieil ami qui est là sur le pupitre, qui m'a emporté dans les airs comme Méphistophélès emporte Faust sur son manteau, et qui m'a enlevé si haut que je n'apercevais plus tous ces petits hommes au-dessous de moi, en dépit de tout le bruit qu'ils faisaient. — Une misérable et indigne soirée, perdue et jetée aux chiens ! Mais maintenant, je me trouve bien, je respire facilement. — N'ai-je pas tiré mon crayon pendant que je jouais, et noté à la page 63 quelques bons motifs en chiffres, tandis que je travaillais le piano de la main gauche ! Je laisse là les chiffres et les notes et comme le convalescent qui ne peut se lasser de raconter ce qu'il a souffert,

je note en détail les tourmens abominables de cette soirée de thé. Ces notes ne sont pas pour moi seul, elles s'adressent à tous ceux qui ouvriront cet exemplaire de variations pour le piano de Jean Sébastien Bach, publié chez Naegeli à Zurich, et qui, suivant le mot latin *verte*, tourneront habilement la page. Ceux-là devineront tout d'abord ma situation ; ils sauront que le conseiller privé Roederlin qui tient ici une fort bonne maison, a deux filles dont le monde élégant ne parle qu'avec enthousiame, car elles dansent comme des déesses, elles parlent français comme des anges, et chantent et dessinent comme les muses. Le conseiller privé Roederlin est un homme riche, il donne à ses dîners périodiques les meilleurs vins, les mêts les plus choisis, tout est établi chez lui sur un pied élégant et quiconque ne s'amuse pas à ses

thés d'une manière céleste, est un homme de mauvais ton, de peu d'esprit et d'une organisation étrangère aux beaux-arts, car on s'occupe beaucoup de beaux-arts chez le conseiller. Avec le punch, le thé, le vin et les glaces, on a toujours soin de servir un peu de musique qui est prise par le beau monde avec la même bonté que tout le reste. L'arrangement est tel : après avoir donné à chacun le temps de prendre un certain nombre de tasses de thé, les domestiques apportent les tables de jeu pour la partie solide de la société, qui préfère les cartes à la musique, divertissement qui fait, il est vrai, moins de bruit inutile et qui rapporte au moins quelque argent. — A ce signal, la partie la plus jeune du cercle entoure les demoiselles Roederlin. Il en resulte un tumulte dans lequel on distingue ces mots :
— Mademoiselle, ne nous refusez pas la

jouissance de votre beau talent. — O chantez quelque chose, ma bonne. — Ce n'est pas possible. — Un rhume. — Le dernier bal.—Je n'ai rien appris. — Oh ! je vous en prie. — Nous vous en supplions, etc. Pendant ce temps, Gottlieb a ouvert le piano et placé sur le pupitre le livre de musique qu'il connaît bien. La voix de la maman se fait entendre de la table de jeu : —Chantez donc mes enfans ! c'est l'entrée de mon rôle. Je me place au piano, et les demoiselles Roederlin sont conduites en triomphe vers l'instrument. Alors naît une autre difficulté. Aucune d'elles ne veut chanter la première.

— Tu sais, ma chère Annette, combien je suis enrhumée.

—Le suis-je moins que toi, ma chère Marie ?

— Je chante si mal.

— O ma chère ! commence.

Mon idée (elle me vient chaque fois que ces demoiselles veulent chanter un duo) est généralement applaudie, on feuillette le livre au hasard, on trouve enfin la page qu'on a soigneusement marquée, et on commence : *Dolce del l'anima* etc.

Le talent des demoiselles de Roederlin n'est pas peu de chose. Depuis cinq ans et demi, je suis leur maître de musique, et en ce court espace de temps, mademoiselle Annette en est venue à chanter, de manière à ce qu'on le reconnaisse aussitôt, un air qu'elle a entendu dix fois au théâtre et qu'elle a ensuite essayé dix fois sur le piano. Mademoiselle Marie le saisit dès la huitième fois, et si quelquefois elle se tient un quart de ton plus bas que le piano, cela est fort supportable par les petites mines qu'elle fait faire à ses lèvres roses. — Après le duetto, grand

chorus d'applaudissemens ! alors les airs et les duos se succèdent, et je martèle pour la millième fois le piano, de mes accompagnemens. Pendant le chant, la conseillère de finances a donné à entendre, par ses mouvemens et ses accompagnemens de tête, qu'elle chante aussi. Mademoiselle Annette lui dit : — Mais, ma chère conseillère, il faut que tu nous fasses aussi entendre ta voix divine. Il s'élève un nouveau tumulte. Elle a aussi son rhume. — Elle ne sait rien par cœur! — Gottlieb apporte deux brassées de musique, et on se met à feuilleter et à refeuilleter. Elle veut d'abord chanter : *Venez affreux serpents*, etc; puis : *Levez-vous, race impie*, etc ; puis : *Quand j'aimais*, etc. Dans son embarras, je lui propose : *Une violette sur la prairie*, etc. Mais elle est pour le grand genre, elle veut le prouver, et s'en tient aux airs

sérieux. — Oh ! crie, miaule, grince, brais, gargarise, roucoule, j'ai touché la pédale du fortissimo, et je fais retentir le piano comme un orgue. — O Satan, Satan! lequel de tes esprits infernaux est entré dans ce gosier, qui force et torture tous les tons. Quatre cordes ont déjà sauté, et un des marteaux est invalide. Les oreilles me tintent. ma tête bourdonne, mes nerfs tremblent. Tous les sons braillards des trompettes de la foire ont donc été relégues dans ce gosier féminin. — J'en ai des vertiges, et je bois un verre de Bourgogne! — On applaudit à tout rompre, et quelqu'un remarque que la conseillère et Mozart m'ont mis en feu. Je souris les yeux baissés et fort bêtement. Alors tous les talens, restés jusqu'ici dans l'ombre, s'émouvent et se croisent. On se propose de se livrer à des excès musicaux, d'exécuter des morceaux d'en-

semble, des chœurs, des finales. Le chanoine Kratzr a une belle voix de basse. dit une jeune tête qui ajoute qu'elle chante les seconds ténors. On organise promptement le premier chœur de la *Clemenza di Tito*. Cela marche à merveille? le chanoine, placé derriere moi, fait ronfler sa voix de basse sur ma tête, comme s'il chantait à la cathedrale avec accompagnement obligé de trompettes et de clairons; il attaque fort justement les notes, en prenant toutefois une mesure trop lente; les autres expriment une sympathie décidée pour la musique grecque, qui ne connaissait pas l'harmonie comme on sait, en chantant à l'unisson. — Ce bruyant concert produit une sorte de tension tragique et même quelque effroi, surtout aux tables de jeu qui ne peuvent plus, comme auparavant, prendre part à l'effet dramatique de

la scène, en plaçant leur récitatif au milieu de la musique, comme par exemple : — Ah! j'aimais. — Quarante-huit. — Quel bonheur enivrant! — Je passe. — Ton âme pure! — Whist. — Les douleurs de l'amour. — Dans la couleur, etc. C'est-là le point culminant de la soirée musicale. C'est donc fini! Je ferme le livre et je me lève. Mais le baron, mon vieux ténor, s'avance vers moi et me dit : — O mon cher maître de chapelle, on dit que vous improvisez admirablement. Oh! improvisez-nous donc quelque chose, la moindre chose, je vous en prie!

Je réponds sèchement que mon imagination m'a abandonné pour l'instant, et, tandis que nous parlons, un diable, sous la forme d'un élégant avec deux gilets, a découvert sous mon chapeau dans l'antichambre, mon

cahier des variations de Bach; il pense que ce sont de petites variations sur *Nel cor più non mi sento* ou *Ah! vous dirai-je maman*, etc, et il veut absolument que je me mette à les jouer. Je balance; ils tombent tous à la fois sur moi. — Allons, me dis-je, écoutez donc et mourez d'ennui! et je commence. A la troisième variation, plusieurs dames s'éloignent, suivies de plusieurs jeunes gens. Les demoiselles Roederlin tinrent bon jusqu'au nº 12, parce que c'était leur maître qui jouait. Au nº 15, l'homme aux deux gilets battit en retraite. Le baron resta jusqu'au nº 30, par excès de politesse, et s'amusa à boire le punch que Gottlieb avait placé pour moi sur le piano. J'aurais terminé là, mais le thème de ce nº 30, m'entraînait irrésistiblement. Ces feuilles in-quarto se changèrent pour moi en feuilles gigantesques où se dé-

ployaient des milliers d'imitations de ce thème, et que je ne pouvais m'empêcher de jouer. Les notes devinrent vivantes, et étincelèrent autour de moi comme le feu électrique qui jaillit des doigts à l'approche de la machine; toute la salle se remplit de vapeurs au milieu desquelles les bougies brillaient d'une faible lueur; quelquefois j'y appercevais un nez, ou deux yeux, mais ils disparaissaient presque aussitôt. C'est ainsi qu'il arriva que je me trouvai seul avec mon Sébastien Bach et Gottlieb qui me servait comme un esprit familier. — Je bois! — Devrait-on tourmenter d'honnêtes musiciens par la musique, comme je l'ai été aujourd'hui? Vraiment, il n'est pas d'art dont on ne puisse faire un si damnable usage que l'art divin de la musique qui se flétrit si facilement! — Avez-vous véritablement du talent, une âme d'ar-

tiste; bon, apprenez la musique, et donnez, dans une juste mesure, aux initiés, la jouissance de votre talent. Voulez-vous faire de la musique sans tout cela, faites-le pour vous et entre vous, et ne tourmentez pas le maître de chapelle Kreisler et d'autres.

Maintenant je pourrais retourner au logis et achever mes nouvelles sonates. mais il n'est pas encore onze heures, et c'est une belle nuit d'été. Je suis sûr que, dans la maison du veneur, ses filles chantent les fenêtres ouvertes : *Quand je vois tes yeux, etc.*, et qu'elles répètent vingt fois la première strophe en regardant dans la rue. Au-dessus d'elles, un autre voisin martyrise sa flûte en se faisant lui-même mal aux poumons comme le neveu de Rameau ; et plus loin un autre amateur fait des essais acoustiques avec son cor. Les nombreux chiens du quartier

s'agitent à leur tour, et mon chat domestique excité par ces doux accords, fait près de ma fenêtre (il s'entend que mon laboratoire musical poëtique est une mansarde) de tendres aveux à la chatte du voisin, en parcourant tous les tons de l'échelle chromatique.

A onze heures, tout redevient plus calme; et je reste à mon piano aussi long-temps que durent mon papier blanc et ma bouteille de vin de Bourgogne. — Il y a, je l'ai entendu dire, une ancienne loi qui interdit l'exercice des professions bruyantes dans le voisinage des savans : pourquoi les pauvres compositeurs qui sont obligés de ménager leurs inspirations pour alonger péniblement le fil de leur vie ne profiteraient-ils pas aussi du bénéfice de cette loi, pour bannir loin d'eux ceux qui les obsèdent? Que dirait le peintre qu'on entou-

rerait de figures ridicules tandis qu'il cherche à saisir son idéal ! Encore s'il fermait les yeux, il pourrait se livrer en paix à son inspiration. Mais moi, j'aurais beau mettre du coton dans mes oreilles, j'entendrais toujours cet horrible tintamarre, et puis cette seule idée : maintenant ils chantent. — Voici le cor, — suffirait pour chasser les pensées les plus sublimes.

Ma feuille est remplie de mes notes, il ne me reste qu'un peu de blanc près du titre, je veux m'en servir pour remarquer pourquoi je reviens sans cesse chez le conseiller, après avoir pris mille fois la résolution d'échapper à sa société. C'est la charmante nièce de M. de Roederlin qui me retient dans cette maison par des liens que les muses ont tressés. Quand on a eu le bonheur d'entendre la scène finale de l'Armide de Gluck, ou la grande scène de Don-

na Anna du Don Juan, chantées par mademoiselle Amélie, on peut comprendre qu'une heure, passée au piano avec elle, guérit toutes les blessures que m'ont faites durant le jour tous les faux accords que j'ai été forcé d'entendre. Le conseiller, qui ne croit pas plus à l'harmonie qu'à l'immortalité de l'âme, regarde sa nièce comme incapable de faire l'ornement de son cercle où elle refuse toujours de chanter; il aime peu son chant d'ailleurs, car les sons soutenus et cadencés qui me transportent au ciel, il prétend qu'elle les a dérobés au rossignol, créature déraisonnable qui ne vit qu'au fond des bois; et que les êtres sensés ne doivent pas chercher à copier. Elle porte même l'abandon si loin qu'elle se fait accompagner sur le violon par Gottlieb, lorsqu'elle joue de sonates de Beethoven ou de Mozart auxquelles tous les joueurs

de whist et les buveurs de thé ne sauraient rien comprendre. — Me voici à mon dernier verre de Bourgogne. — Gottlieb mouche les lumières et semble étonné de ma persévérance à écrire. On a bien raison de faire cas de Gottlieb qui n'a encore que seize ans. C'est un bon et solide talent. Mais aussi pourquoi son père le greffier est-il mort sitôt? Le pauvre diable s'est vu forcé d'endosser la livrée. Quand Rode était ici, Gottlieb passait toutes les soirées, l'oreille clouée à la porte, et toutes les nuits à jouer sans relâche. Le jour, il était distrait et rêveur, et cette tache rouge qu'il a conservée à la joue, est la marque du solitaire que porte au doigt le conseiller, dont la main un peu lourde le tira un jour fort brusquement de sa rêverie. Je lui ai prêté entre autres morceaux, les sonates de Corelli, et il s'est mis à travailler si vigou-

reusement sur le vieux clavecin qu'on a relégué au grenier, que pas une des souris qui s'étaient logées dans l'instrument, n'a survécu à cette attaque. — Jette-la loin de toi, cette livrée avilissante, honnête Gottlieb, et fais que dans quelques années je presse en toi sur mon cœur le grand artiste et l'homme de génie !

Gottlieb était derrière moi, et essuyait les larmes qui coulaient de ses yeux tandis que je prononçais ces paroles. — Je lui serrai la main en silence, puis nous montâmes au grenier et nous nous mîmes à jouer ensemble les sonates de Corelli.

—

§ II.

L'ENNEMI DE LA MUSIQUE.

C'est cependant une chose admirable que d'être si complètement musical, qu'on puisse exécuter joyeusement et d'une main légère les grandes mas-

ses que les maîtres ont élevées par des milliers de notes et des tons de divers instrumens, sans éprouver l'impression douloureuse d'un ravissement passionné, les déchiremens que causent les efforts impuissans. — On peut alors se réjouir de l'excellence d'une exécution musicale, et laisser éclater sans danger toute sa satisfaction. Je ne veux pas songer au bonheur d'être moi-même un virtuose; car la douleur que j'éprouve de mon incapacité, dans un art auquel je me suis voué depuis mon enfance, serait encore bien plus profonde.

Mon père était certainement un excellent musicien; il jouait assidûment jusque bien avant dans la nuit sur un grand piano, et quand il y avait un concert à la maison, il jouait alors de très-longs morceaux dans lesquels les autres l'accompagnaient un tant soit

peu sur le violon, sur la basse, le cor et la flûte. Quand un de ces longs morceaux était achevé, ils s'exclamaient tous très-fort et criaient:—Bravo! bravo! quel beau concert, comme c'est achevé, comme c'est rudement joué! — Et ils prononçaient avec respect le nom d'Emmanuel Bach.

Mais mon père avait fait tant de bruit et de tapage, qu'il me vint à la pensée que ce n'était pas là de la musique, car je songeais à certaines mélodies qui m'allaient au cœur, et je me mis à croire qu'il faisait tout cela par plaisanterie, comme aussi les autres applaudissaient et accompagnaient pour plaisanter à leur tour. — Dans de telles solennités, j'étais toujours boutonné dans mon habit des dimanches, et j'étais forcé de rester assis sur une grande chaise, près de ma mère, sans parler et sans bouger. Le temps me

semblait incroyablement long, et je n'aurais pas pu supporter cet ennui, si je n'eusse pris plaisir aux grimaces et aux mouvemens comiques des joueurs. Je me souviens encore surtout d'un vieil avocat qui jouait toujours du violon tout près de mon père, et dont il disait toujours que c'était un enthousiaste exagéré fou pour la musique, qui au milieu de son amour pour le génie de Bach, de Wolff ou de Benda, manquait sans cesse la mesure et n'attaquait jamais justement la note. — Cet homme là est encore devant mes yeux. Il portait un habit couleur de prune avec des boutons d'or, une petite épée d'argent et une perruque rougeâtre et peu poudrée d'où pendait une petite bourse noire. Il gardait un sérieux imperturbable dans tout ce qu'il faisait. — *Ad opus!* S'écria-t-il lorsque mon pere distribuait les morceaux de mu-

sique sur les pupitres. Puis il saisissait son violon de la main droite, et de la gauche sa perruque qu'il ôtait et qu'il accrochait à un clou. Alors il se levait, s'inclinant de plus en plus sur sa musique, et jouant avec tant d'ardeur que ses petits yeux devenaient étincelans et que les gouttes de sueur lui découlaient du front. Il arrivait quelquefois qu'il avait plutôt fini que les autres, ce dont il ne s'étonnait pas peu tout en regardant les musiciens, d'un air très-fâché. Souvent aussi il me semblait qu'il produisait des sons semblables à ceux que Pierre, le fils du voisin, arrachait à notre chat en découvrant en véritable naturaliste ses goûts cachés pour la musique, par une pression un peu forte de sa queue : expériences pour lesquelles il était de temps en temps rossé par mon père. (Je parle de Pierre.) — Bref, l'avocat couleur

de prune, — il se nommait Musewius, — me dédommageait de l'ennui de mon immobilité, par ses bonds, son jeu et ses contorsions. — Une fois il causa une interruption dans la musique. Mon père s'élança de son piano, et tous les autres accoururent, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque fâcheuse catastrophe. En effet, il avait commencé par secouer doucement la tête et était arrivé jusqu'à un crescendo toujours plus violent qu'il avait accompagné de trépignemens et de violens coups d'archet sur ses cordes. Mais ce n'était rien qu'une mouche ennemie, qui, restant avec opiniâtreté dans le même cercle, n'avait cessé de bourdonner autour de lui, et qui, chassée vingt fois, était retournée vingt fois se placer sur son nez! C'est cette attaque répétée qui l'avait jeté dans le plus violent désespoir.

Il arrivait quelquefois que la sœur

de ma mère chantât un air. Ah ! quel bonheur elle me causait. Je l'aimais passionnément, elle s'occupait beaucoup de moi et me chantait souvent de sa charmante voix qui pénétrait jusqu'au fond de mon âme, une foule de chansons délicieuses, dont je porte encore en moi le souvenir. C'était toujours quelque chose de solennel lorsque ma tante faisait sa partie dans un air de Hasse, de Traeta ou de quelque autre maître. Alors il n'était pas permis à l'avocat d'accompagner. Déjà tandis qu'on exécutait l'introduction, et avant que ma tante eût commencé, le cœur me battait et un singulier sentiment de joie et de douleur remplissait mon âme ; je pouvais difficilement me contenir. Mais à peine ma tante avait-elle chanté un passage que je commençais à pleurer amèrement et que mon père me chassait de la salle en me disant des injures.

Souvent mon père disputait avec ma tante à ce sujet, car elle prétendait que ma conduite ne provenait nullement de ce que la musique m'était désagréable, mais bien de l'extrême délicatesse de mes organes, qui s'affectaient facilement; mais mon père me traitait d'imbécille qui, disait-il, beuglait d'ennui, comme un chien anti-musical. Ma tante trouvait un puissant motif, non pas seulement de me défendre, mais encore de m'attribuer un sentiment profond de la musique, dans une particularité qu'elle avait remarquée en moi; en effet, quand par hasard mon père n'avait pas fermé son piano, elle me voyait occupé des heures entières à frapper des accords et à les écouter. Je penchais la tête sur le couvercle de l'instrument, et, fermant les yeux, j'étais dans un autre monde; puis enfin je fondais en larmes sans savoir si c'était

de plaisir ou de douleur. Ma tante m'avait souvent épié avec satisfaction, mais mon père traitait tout ce manège de folies enfantines. En général elle semblait peu d'accord avec lui sur beaucoup de choses et particulièrement sur la musique, elle admirait beaucoup les compositions des maîtres italiens qu'elle trouvait pleines de simplicité et d'éclat; et mon père qui était un homme violent, traitait ce genre d'œuvre molle et indigne d'occuper une intelligence. Mon père parlait toujours d'intelligence, et ma tante toujours de sentiment. Enfin, elle obtint que mon père me ferait donner des leçons de piano par un vieux chantre qui venait racler du violon dans le concert. Mais, mon Dieu, on vit bientôt que ma tante avait eu trop de confiance en moi, et que mon père avait raison. Je ne manquais pas d'oreille et de goût

pour la mélodie, disait le chantre; mais ma gaucherie sans égale gâtait tout. Dès que je me mettais à étudier un morceau, je tombais involontairement dans mon ancienne habitude de chercher des accords, et je ne pouvais avancer. Je m'étais avancé avec une peine incroyable à travers plusieurs tons, jusqu'à un passage désespéré qu'on avait marqué de quatre croix, écrit en *E* dur comme je m'en souviens encore. Sur ce passage était écrit en grosses lettres *cherzando presto* , et lorsque le chantre le joua devant moi, il lui donna quelque chose de sautillant et de léger, qui me déplut. Ah! que de larmes me coûta ce maudit *presto!* Enfin, approcha le jour terrible où je devais donner devant mon pere et ses amis la preuve de mon talent, je savais bien tout jusqu'à ce maudit *presto*. Un soir je me mis au piano, dans une sorte

de désespoir pour jouer à tout prix, sans faute le fameux morceau. Je ne sais comment il se fit que je jouai le morceau sur un autre ton; je ne manquai pas une note, mais le ton était différent, et il me sembla qu'il était beaucoup mieux ainsi, que de la façon dont le jouait le chantre. Je pris alors courage, et le lendemain je commençai bravement mon morceau, aux acclamations de mon père qui disait de temps en temps : — Je n'aurais pas attendu cela de lui!

Lorsque le *scherzo* fut achevé, le chantre me dit tout amicalement : — Eh ! c'était pourtant ce diable de ton en *E* dur ! Et mon père se tournant vers un de ses amis, lui dit : — Voyez-vous comme mon garçon se tire bien de l'*E* dur qui est si difficile !

— Permettez, mon cher, répondit celui-ci, c'était en *F* dur.

— Du tout, du tout ! dit mon père.

— Eh ! je vous assure, répliqua son ami. Nous allons bien voir.

Tous deux s'approchèrent du piano.

— Voyez-vous ! dit mon père d'un air triomphant en montrant le passage aux quatre croix.

— Et cependant le petit a joué en F. dur, reprit l'ami.

Moi je restais fort tranquillement, car je ne savais pas trop sur quoi ils disputaient. Mon père me fit recommencer. A peine eus-je joué quelques mesures, que sa main me tira les oreilles.

— Petit imbécille ! s'écria-t-il hors de lui. Je m'en fus en pleurant et en criant, et ce fut fait pour toujours de mes leçons de musique. Ma tante prétendit, il est vrai, que la facilité de jouer tout un morceau sur un autre ton était la preuve d'un véritable talent musical ; mais je crois moi-même

maintenant que mon père avait raison de renoncer à me faire apprendre un instrument, car la raideur et la gaucherie de mes doigts s'opposaient à tous mes progrès.

Cette gaucherie doit éteindre jusqu'à la partie morale de moi-même, relativement à la musique. Ainsi je n'ai que trop souvent éprouvé du dégoût, de l'ennui, en écoutant des virtuoses célèbres, et tandis que tout le monde se pâmait d'admiration je ne pouvais m'empêcher d'exprimer mon opinion qui me livrait aux risées des gens de goût. Ne m'arriva-t-il pas semblable chose, lorsqu'un célèbre pianiste vint dans notre ville et se fit entendre chez un de mes amis.

— Aujourd'hui enfin, vous serez certainement guéri de votre inimitié pour la musique, me dit cet ami. L'admirable N*** vous enlèvera, vous ravira.

Je fus obligé, malgré moi, de me placer près du piano. Le virtuose se mit alors à détonner de haut en bas, et à faire de terribles roulemens dont la durée me donna des éblouissemens; mais bientôt un autre objet attira mon attention, et je regardai sans doute singulièrement dans l'intérieur du piano qui était ouvert, car à la fin de tout cet orage, mon ami me prit par le bras et s'écria : — Eh bien! vous êtes tout pétrifié. Vous éprouvez donc enfin l'effet céleste de sa musique?

Je convins sincèrement que j'avais peu écouté le musicien, et que j'avais été absorbé par le spectacle des touches et des marteaux dont je suivais les mouvemens rapides : et là-dessus tout le monde se mit à rire. — Que de fois il m'arrive d'être regardé comme un homme incapable de sentir quand je m'échappe de la chambre dès qu'on

ouvre le piano, ou que telle ou telle dame prend la guitarre pour accompagner son chant; car je sais déjà que cette musique qu'ils font d'ordinaire, me donne des nausées et me gâte l'estomac. — Mais c'est là le malheur et ce qui me vaut les mépris du beau monde. Je sais bien qu'une voix, qu'un chant comme celui de ma tante, me pénètrent l'âme et excitent en moi des sentimens pour lesquels je n'ai pas de paroles; il me semble que c'est l'expression de la félicité céleste, mais aussi il n'est point d'expression dans le langage terrestre, pour la dépeindre; en entendant une telle cantatrice je reste muet et recueilli au fond de moi-même ou résonnent encore les tons qui m'ont charmé, et c'est alors qu'on me traite de cœur froid et d'ennemi de la musique.

Juste en face de moi demeure le di-

recteur des concerts qui fait exécuter chez lui, tous les mercredis, des quatuors dont j'entends jusqu'à la plus légère note; car l'été, lorsque les rues sont calmes, mes fenêtres ouvertes, alors je m'assieds sur mon sopha, j'écoute les yeux fermés, et je suis rempli de délices. — Mais seulement durant le premier quatuor, car au second les sons ne se trouvent plus si bien soutenus; et au troisième, je trouve la musique insupportable. Alors il faut que je m'enfuie, et le directeur a bien souvent ri en me voyant m'échapper avec fureur.

Ils jouent souvent m'a-t-on dit, jusqu'à six ou sept de ces quatuors, et j'admire en vérité l'imagination extraordinaire, la vigueur musicale qu'il faut avoir pour exécuter et écouter consécutivement autant de musique. — Je tiens la même conduite dans les concerts, où

souvent la première symphonie excite en moi un tel tumulte que je suis mort pour tout le reste. Oui, souvent les premières mesures m'ont causé un si grand transport, elles m'ont si puissamment ébranlé que je me lève pour distinguer toutes les apparitions singulières dont je suis frappé, pour me mêler aux fantômes qui dansent autour de moi, et avec lesquels je me trouve appareillé, sous la même forme qu'eux. Il me semble alors que je suis moi-même la musique que j'ai entendue. Aussi je ne demande jamais le nom du compositeur. Que m'importe? Je crois alors que ce bruit m'a excité au plus haut dégré, et que, dans mon délire, j'ai composé tout cela.

En écrivant pour moi ces lignes, je tremble et je crains de me repentir d'avoir laissé échapper de mes lèvres l'aveu simple et naïf de mes sentimens. Qu'on rirait de moi en lisant ces pages!

Lorsque je m'échappe de la salle du concert après la première symphonie, ils se mettent à crier : — Le voilà qui se sauve, l'ennemi de la musique ! et ils me plaignent, car tout homme bien élevé prétend aujourd'hui avec raison qu'après l'art de saluer convenablement et l'art non moins nécessaire de parler de ce qu'on ignore, on doit aimer et cultiver la musique. Mon malheur à moi veut que cette jouissance me pousse dans les bois solitaires, où je me recueille aux accens des oiseaux, au murmure des torrens et au frémissement du feuillage. Cette difficulté que j'éprouve à comprendre la musique me fait aussi beaucoup de tort à l'opéra. Quelquefois sans doute, il me paraît qu'on y fait un tapage musical pour chasser l'ennui, à peu près comme on fait retentir les cymbales et les clairons devant les caravanes

pour éloigner les bêtes féroces; mais souvent aussi, il me semble que les personnages ne sauraient trouver d'autres accens que ceux de la musique pour exprimer leurs pensées, que l'empire des merveilles s'ouvre à leur voix, alors j'ai le courage de me soutenir dans le tourbillon où je me trouve jeté. A ces opéras-là, j'y viens et j'y reviens sans cesse; ils s'offrent toujours à moi avec plus de clarté, et toutes les figures qui s'y montrent, devenues des amis, s'avançent vers moi avec bienveillance et m'entraînent dans leur vie brillante et magnifique. — Je crois que j'ai entendu, au moins cinquante fois, l'Iphigénie de Gluck. Les véritables musiciens rient certainement de cette folie et diront : « A la première fois, j'avais déjà tout compris, et à la troisième, j'en avais suffisamment. » Que voulez-vous, un mauvais démon me

poursuit et me force à me rendre ridicule. Ainsi dernièrement à l'Opéra, au moment où je remarquais en moi-même que la musique était nulle et insignifiante, un voisin me poussa en disant : « Voici une situation admirable. » Et moi qui ne pouvais imaginer qu'il voulût parler d'autre chose que de sa place du parterre où nous nous trouvions, je lui répondis innocemment : « Oui, très-bonne, mais il y siffle un vent désagréable. » — L'anecdote se répandit bientôt dans toute la ville où il ne fut long-temps question que du vent qui sifflait dans l'opéra nouveau. — On rit encore de moi, cependant j'avais raison.

Croirait-on qu'en dépit de tout cela, il est encore un véritable musicien qui a conçu la même opinion que ma tante avait de mon organisation musicale.

—Sans doute personne n'y attachera

grande importance, quand je dirai que ce musicien n'est autre que le maître de chapelle Jean Kreisler, si décrié partout à cause de ses idées fantastiques; mais je n'en suis pas moins fier qu'il veuille bien faire de la musique pour moi seul. Ce fut lui qui me dit dernièrement que j'étais semblable à ce disciple du temple de Saïs, qui semblait sans intelligence à ses confrères, et qui trouva cependant la pierre merveilleuse, que les autres cherchaient en vain. Je ne le compris pas, parce que je n'avais pas là les œuvres de Novalis, auxquelles il me renvoya. J'ai envoyé demander ce livre au cabinet de lecture, mais je ne l'aurai sans doute pas; car c'est, dit mon ami, un ouvrage admirable, et sans doute on le lit beaucoup. — Mais non, on m'apporte à l'instant les œuvres de Novalis, deux petits volumes, et le bibliothécaire me

fait dire que je puis les garder à loisir, attendu qu'ils restent toujours chez lui et que personne ne les demande. Je vais donc voir ce que c'est que ce disciple de Saïs, auquel on me compare.

FIN DU TOME XII.

TABLE

DU DOUZIÈME VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

Pages.

Quinzième fragment de Maculature. 5

Le Manuscrit de Murr. 31

Seizième fragment de Maculature. 81

Le Manuscrit de Murr. 123

Dix-septième fragment de Maculature. . . . 145

Les Souffrances Musicales du maître de chapelle Jean Kreisler. 187

La Soirée Musicale. 190

L'Ennemi de la Musique. 207

FIN DE LA TABLE.

